ELAN NOIR PARLE

La vie d'un saint homme des Sioux oglalas

John G. Neihardt

LE MAIL

ÉLAN-NOIR PARLE
ou
La vie d'un saint homme des Sioux oglalas

TEXTE RECUEILLI PAR JOHN G. NEIHARDT

Traduit de l'américain
par Jean-Claude MULLER

Titre original :
BLACK ELK SPEAKS
a été publié pour la première fois par William Morrow & Cie
en 1932 (New York, U.S.A.)
La présente traduction est celle de l'édition Pocket Book,
1972. Simon & Schuster Inc. 630 Fifth Av. New York

© 1932, 1959, John G. Neihardt
Préface © 1972, John G. Neihardt
© 1977, Éditions Stock pour
la traduction française
© 1987, 1993,

Éditions Le Mail

13100 Aix-en-Provence

Que ce qui est bon dans ce livre
soit rendu
aux Six Grands-Pères
et
aux grands hommes de mon peuple

ÉLAN-NOIR.

Remerciements

Je tiens à remercier les personnes qui m'ont aidé à mener à bien cette traduction : John G. Neihardt qui, quelques mois avant sa mort survenue en novembre 1973, a bien voulu m'accorder le droit de traduire son œuvre. Hilda N. Pétri, sa fille. Paul Coze, auteur de l'*Histoire et Mœurs des Indiens peaux-rouges, Wakanda,* et *L'Oiseau-tonnerre*. Grand ami et connaisseur des Indiens, il cumulait les activités d'écrivain, d'anthropologue, de peintre, et de consul de France pour l'Arizona. Il m'avait offert d'écrire une préface pour *Élan-Noir,* livre qu'il aimait beaucoup. Sa mort nous en aura privé. Joseph Epes Brown, qui nous a autorisé à publier le portrait d'Élan-Noir qu'il a pris en 1947. Béatrice Johnstone, qui a relu le manuscrit et y a apporté bon nombre d'améliorations. Enfin, je veux remercier tout particulièrement M^me^ Julius Young, amie et secrétaire du poète, qui a été pour moi une source constante d'informations et d'encouragements.

Jean-Claude MULLER.

Préface

Le livre

qui ne voulait pas mourir

Ce fut en août 1930 que je rencontrai Élan-Noir (Black Elk) pour la première fois. Je travaillais alors au Chant du Messie, qui constitue maintenant le cinquième et dernier poème de mon Cycle de l'Ouest. Ce chant évoque ce que l'homme blanc a appelé la « folie messianique », le grand rêve messianique qu'eurent les Indiens désespérés des années 80 du XIX^e^ siècle, et qui se termina par le massacre de Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, le 29 décembre 1890.

Avec mon fils Sigur, j'étais allé à la réserve de Pine Ridge dans le but de trouver quelque vieux médecin ayant participé au mouvement messianique et qui, d'une manière ou d'une autre, pourrait être amené à parler de la signification profonde de ce mouvement. J'avais connu beaucoup de Sioux oglalas durant un certain nombre d'années, et j'avais de bons amis parmi les « Longues-Chevelures ». Ce n'était pas les informations qui me manquaient. Je connaissais les faits, à la fois par les archives et par les anciens qui avaient vécu ce temps-là, eux qui avaient partagé l'immense espoir et la tragique désillusion. Ce dont j'avais besoin pour atteindre mon but, c'était ce que l'on éprouve par le contact intime, plutôt que ce que l'on apprend par ouï-dire (Ceux de mes lecteurs qui sont familiers de mon Chant du Messie *comprendront ce que je veux dire).*

Par l'entremise du contrôleur local, à l'agence de Pine Ridge, j'appris qu'un vieux Sioux nommé Élan-Noir vivait dans les collines

dénudées à quelque trente kilomètres à l'est de l'agence, près du bureau de poste de Manderson. Élan-Noir était une « sorte de prédicateur », me dit-on, un wishasha wakon *(saint homme, prêtre), et il eut quelque importance dans l'affaire du Messie. Il était le petit cousin de Cheval-Fou (Crazy Horse), le principal héros de mon* Chant des guerres indiennes, *et avait bien connu le grand chef du clan.*

Nous nous rendîmes donc, mon fils et moi, à Manderson pour tenter notre chance auprès du vieil homme. Faucon-Volant (Flying Hawk), un interprète avec lequel j'avais déjà eu affaire, vivait là et accepta de venir avec nous voir Élan-Noir chez lui, environ six kilomètres à l'ouest de Manderson. Un chemin sans issue nous conduisit parmi les collines jaunes dépourvues d'arbres à la maison d'Élan-Noir, une cabane d'une seule chambre dont le toit était envahi de mauvaises herbes.

Quand nous arrivâmes, Élan-Noir se tenait dehors, debout sous un auvent de branches de pin. Il était midi. Quand nous repartîmes, après le coucher du soleil, Faucon-Volant dit : « N'est-ce pas curieux, le vieil homme semblait savoir que vous alliez venir ! » Mon fils dit qu'il avait eu la même impression. Et après avoir connu le grand vieil homme depuis plusieurs années, j'étais prêt à croire qu'il le savait, car il possédait certainement des pouvoirs surnaturels.

En serrant la main d'Élan-Noir, je lui dis que j'avais de bonnes relations avec les Indiens omahas et avec de nombreux Sioux, et que j'étais venu pour faire sa connaissance et parler du vieux temps. « Ah-h-h ! » dit-il, marquant que ma proposition lui convenait.

Pendant un moment, Élan-Noir, avec son regard de demi-aveugle fixé au sol, semblait nous avoir oublié. J'étais sur le point de rompre le silence et de commencer l'entretien quand le vieil homme regarda Faucon-Volant, l'interprète, et dit (en sioux, car il ne parlait pas l'anglais) : « Aussi vrai que je suis assis ici, je sens dans cet homme à côté de moi un fort désir de connaître les choses de l'Autre Monde. Il a été envoyé pour apprendre ce que je sais, et je vais l'enseigner. »

Finalement, le vieil homme commença à parler d'une vision qu'il eut durant sa jeunesse. Ce fut sa vision force, comme je l'appris plus tard, et les références fragmentaires qu'il en faisait étaient de toute évidence destinées à susciter ma curiosité, car il ne pouvait parler ouvertement d'une manière aussi sacrée devant le groupe des gens assemblés. C'était comme entrevoir un étrange et beau paysage à la lueur d'éclairs de chaleur.

Souvent j'interrompais les longs silences du vieil homme en évoquant les vieux temps, avant que les jours du mal n'arrivent et que l'homme blanc ne prenne possession des terres. Je rappelais les grandes batailles, les hauts moments de l'histoire du peuple sioux, et il répondait poliment. Mais il me devenait de plus en plus clair que son véritable intérêt était « les choses de l'Autre Monde ».

Le soleil était près de se coucher quand Élan-Noir dit : « Il y a tant à vous apprendre. Ce que je sais me fut donné pour les hommes. Cela est véritable et cela est beau. Bientôt je serai sous terre et ce sera perdu. Vous avez été envoyé pour le sauver, et vous devez revenir afin que je vous enseigne. » Et je dis : « Je reviendrai, Élan-Noir. Quand me voulez-vous ? » Il répondit, montrant la largeur d'une main : « Au printemps, quand l'herbe sera haute comme ça. »

Cet hiver-là je correspondis avec Élan-Noir par l'intermédiaire de son fils Ben, qui avait fait un an ou deux à l'université de Carlisle, et nous prîmes nos dispositions en vue d'une visite prolongée pour le printemps suivant.

Au début de mai 1931, en compagnie de ma fille aînée Enid, qui fut ma secrétaire durant plusieurs années, et de ma seconde fille Hilda, je retournai à la maison d'Élan-Noir afin qu'il puisse me relater l'histoire de sa vie et accomplir ainsi le devoir qui semblait lui incomber. Son but principal était de « sauver sa grande vision pour les hommes ».

Mon rôle fut de transcrire l'histoire du vieil homme, non seulement dans le sens matériel – parce que ce n'étaient point les faits qui comptaient le plus –, mais plutôt pour recréer en anglais le ton et la manière de narrer du vieil homme. Ce fut souvent une

tâche difficile, demandant de patients efforts et l'interrogatoire le plus attentif de la part de l'interprète[1].

J'ai toujours ressenti l'obligation sacrée d'être véridique en relatant les dires du vieil homme, dans leur manière comme dans leur signification. Je suis convaincu que parfois nous avions entre nous davantage que les moyens ordinaires de communication.

Durant les quarante dernières années, mon but fut d'apporter le message d'Élan-Noir au monde blanc comme il souhaitait que je le fisse. Ce livre a eu une remarquable carrière qui n'est pas terminée. Imprimé pour la première fois en 1932, il reçut un accueil enthousiaste des critiques littéraires qui le considérèrent comme inhabituellement beau, même s'ils n'avaient qu'une faible connaissance des Indiens.

Le grand public lui fit un accueil plus réservé. En moins de deux ans, l'éditeur dut solder l'édition et le livre fut oublié.

Une génération passa.

Un exemplaire fit son chemin jusqu'à Zurich, en Suisse, et fut apprécié par un groupe d'érudits, dont le défunt C. G. Jung, le célèbre psychologue et philosophe.

On reparla du livre en Amérique où il fut de plus en plus apprécié. On ne trouvait d'exemplaires que dans les boutiques de livres rares, et ils se vendaient au prix fort.

En 1961, Élan-Noir parle *fut réédité en livre de poche et accueilli avec enthousiasme, particulièrement parmi la jeunesse. Selon le* Christian Herald, *il est devenu « un classique de la jeunesse ». En 1971, à la suite d'un entretien télévisé de l'auteur avec Dick Cavett, la popularité du livre a soudain fait explosion.*

La renommée d'Élan-Noir *s'étend à travers les États-Unis et en Europe, le livre ayant été traduit en huit langues.*

Le vœu du vieux prophète que j'apporte son message au monde est en train de se réaliser.

Ceux qui connaissent Élan-Noir *se rappelleront la prière du vieil homme, sur Harney Peak, quand il pleura dans la bruine et*

cria son désespoir aux Grands-Pères de l'univers : « Vous me voyez là, un homme pitoyable, écrasé, et qui n'a rien fait. »

Son message se répandant à travers le monde, peut-être n'a-t-il pas failli.

John G. NEIHARDT,
Colombia, Missouri,
Novembre 1971

1. L’offrande de la pipe

Élan-Noir parle :

Mon ami, je vais vous raconter l’histoire de ma vie, selon votre demande. S’il n’était question que de l’histoire de ma vie, je ne crois pas que je voudrais la raconter. Car qu’est-ce qu’un homme et ce qu’il a fait de ses hivers, même quand ils le font se courber comme sous une neige épaisse ? Tant d’autres ont vécu cette histoire, être comme l’herbe sur les collines.

C’est l’histoire de toute la vie qui est sacrée et bonne à dire, notre vie à nous tous qui allons sur deux jambes et que nous partageons avec ceux qui vont à quatre pattes, et avec les ailes qui vont dans les airs et toutes les choses vertes. Car ils sont enfants d’une même mère et leur père est un seul Esprit.

Ceci n’est pas le conte d’un grand chasseur ou d’un grand guerrier, ou d’un grand voyageur, même si j’ai fait pas mal de viande en mon temps et si, comme garçon, puis comme homme, j’ai combattu pour mon peuple, et si je suis parti au loin voir d’étranges contrées et d’étranges hommes. D’autres en ont fait autant, et même mieux que moi. Bien sûr, je me souviendrai de ces choses, au passage, et souvent elles sembleront être le conte lui-même.

Je les vivais dans la joie et le chagrin. Mais maintenant que je peux voir tout cela comme du sommet d’une colline solitaire, je sais que ce fut l’histoire d’une vision grandiose donnée à un homme trop faible pour s’en servir ; d’un arbre sacré qui aurait dû fleurir dans le cœur d’un peuple, avec des fleurs et des oiseaux chantants, et qui maintenant a dépéri ; et du rêve d’un peuple qui est mort dans une neige ensanglantée.

Mais si la vision fut vraie et grandiose, comme je le pense, elle demeure vraie et grandiose. Car ces choses sont de l’esprit, et c’est dans la noirceur de leurs yeux que les hommes se perdent.

Ainsi je sais que c’est une bonne chose que je vais faire. Et parce qu’aucune bonne chose ne peut être faite par un homme seul, je veux d’abord faire une offrande et envoyer une voix vers l’Esprit du monde, afin que cela m’aide à être vrai. Voyez, je bourre cette pipe

sacrée avec l'écorce du saule rouge. Mais avant que nous fumions, vous devez voir comment elle est faite et ce qu'elle signifie. Ces quatre rubans qui pendent du tuyau sont les quatre quartiers de l'univers. Le noir est pour l'Ouest, là où vivent les esprits du tonnerre qui nous envoient la pluie. Le blanc est pour le nord, d'où vient le grand vent blanc qui purifie. Le rouge est pour l'est, d'où jaillit la lumière et où vit l'étoile du matin, pour donner la sagesse aux hommes. Le jaune est pour le sud, d'où vient l'été et le pouvoir de croître.

Mais ces quatre esprits sont en fait un seul Esprit, et cette plume d'aigle est là pour cet Unique, lequel est comme un père, et pour les pensées des hommes qui doivent s'élever comme le font les aigles. Le ciel n'est-il pas un père, et la terre une mère, et toutes choses vivantes ayant pattes, ailes ou racines ne sont-elles pas leurs enfants ? Et ce cuir au-dessus de l'embout, qui doit être du cuir de bison, est pour la terre, d'où nous venons et dont nous tétons le sein comme des enfants toute notre vie, avec tous les animaux, oiseaux, arbres et plantes. Et pour tout ce que cela signifie, et plus qu'aucun homme ne peut comprendre, la pipe est sacrée.

Il y a une histoire qui raconte comment la pipe nous est parvenue pour la première fois. Il y a très longtemps, disent-ils, deux éclaireurs cherchaient des bisons. Quand ils furent arrivés au sommet d'une haute colline, en regardant au nord, ils virent quelque chose venir de fort loin, et quand cela se fut rapproché ils s'écrièrent : « C'est une femme ! », et c'en était une. Alors un des éclaireurs, un peu sot, a eu de mauvaises pensées et il les a dites tout haut. Mais l'autre a dit : « Cette femme est sacrée. Jette au loin tes mauvaises pensées ». Quand elle se fut rapprochée davantage, ils virent qu'elle était vêtue d'une fine robe de peau de daim blanche, que sa chevelure était longue, qu'elle était jeune et très belle. Elle devina leurs pensées et leur dit, et sa voix était comme un chant : « Vous ne me connaissez pas, mais si vous voulez faire selon votre idée, vous pouvez venir. » Et l'insensé s'est approché d'elle. Mais comme il se trouvait devant elle, un nuage blanc s'est formé et les a couverts. Et la belle jeune femme est sortie du nuage, et quand il s'est dissipé, l'homme insensé était un squelette couvert de vers.

Alors la femme a parlé à celui qui n'était pas insensé : « Tu vas rentrer chez toi et dire à ton peuple que j'arrive, et qu'une grande

tente doit être dressée pour moi au centre de la nation. » Et l'homme, très effrayé, s'en est allé rapidement rapporter cela au peuple, lequel a fait ce qu'on lui avait demandé. Et réunis là autour de la grande tente, ils ont attendu l'arrivée de la femme sacrée. Après un moment elle est arrivée, et elle chantait en marchant, très belle, et tandis qu'elle entrait dans la tente, voici ce qu'elle chantait :

Je m'avance et mon souffle est visible.
Je marche en projetant une voix.
Ma démarche est sacrée.
Je marche en laissant des traces.
Ma démarche est sacrée.

Et pendant qu'elle chantait, un nuage blanc est sorti de sa bouche et l'odeur en était agréable. Elle a donné quelque chose au chef, et c'était une pipe avec un jeune bison gravé sur le côté pour signifier la terre qui nous porte et qui nous nourrit, et avec douze plumes d'aigle attachées au tuyau pour signifier le ciel et les douze lunes, et elles étaient liées avec une herbe qui ne casse jamais. « Écoutez ! dit-elle. Avec cela vous multiplierez et deviendrez une bonne nation. Il ne peut en arriver que du bon. Seules les mains des bons doivent en prendre soin. Les méchants, eux, ne devraient même pas la voir. » Puis elle a encore chanté et est sortie de la tente, et tandis que le peuple la regardait partir, tout à coup c'était un bison blanc qui galopait et s'ébrouait, et il a disparu rapidement.

Voilà ce qu'ils disent. Que cela ce soit passé ainsi ou non, je n'en sais rien. Mais si vous y pensez, vous verrez que c'est vrai.

Maintenant j'allume la pipe, et après que je l'aurai offerte aux puissances qui sont une seule Puissance, et que j'aurai élevé ma voix vers elles, nous fumerons ensemble. Offrant l'embouchure tout d'abord à Celui qui est en haut, ainsi, j'élève ma voix :

Hey hey ! Hey hey ! Hey hey ! Hey hey !

Grand-Père, Grand Esprit, tu as toujours été, et personne ne fut avant toi. On ne saurait prier que toi. Toi-même, tout ce qu'on voit, tout a été fait par toi. Tu as achevé la multitude des étoiles. Tu as achevé les quatre quartiers de la terre. Tu as achevé cette journée et tout ce qu'elle contient. Grand-Père, Grand Esprit, penche-toi vers la terre afin d'entendre ma voix qui s'élève. Toi vers qui le soleil se

couche, écoute-moi ! Esprits du tonnerre, écoutez-moi ! Toi en qui le géant blanc vit sa puissance, écoute-moi ! Toi vers qui le soleil brille continuellement, d'où vient l'étoile du matin et le jour, écoute-moi ! Toi vers qui tourne l'été, écoute-moi ! Toi qui es dans la profondeur des cieux, Aigle de puissance, écoute ! Et toi Terre Mère, Mère unique, tu as donné ta grâce à tes enfants !

Écoutez-moi, vous, quatre quartiers du monde, moi qui suis votre parent ! Donnez-moi la force de marcher sur la douce terre, moi le parent de tout ce qui est ! Donnez-moi les yeux pour voir et la force de comprendre, et que je puisse être comme vous. Seule votre puissance me permettra d'affronter les vents.

Grand Esprit, Grand Esprit, mon Grand-Père, sur toute la terre les visages des êtres vivants sont semblables. Avec tendresse, fais-les sortir du sol. Regarde les visages de ces enfants sans nombre et qui portent des enfants dans leurs bras, qu'ils puissent affronter les vents et marcher sur le bon chemin jusqu'au jour du repos.

Voici ma prière, écoute-moi ! Ma voix est faible, mais je l'élève avec ferveur. Écoute-moi !

Maintenant, mon ami, fumons ensemble afin qu'il n'y ait que du bon entre nous.

2. Petite enfance

Je suis un Lakota du clan des Oglalas. Le nom de mon père était Élan-Noir, et avant lui son père a porté ce nom, et aussi le père de son père. Je suis donc le quatrième à le porter. Comme plusieurs de ses frères, il était medecine-man. Lui et le père du grand Cheval-Fou étaient cousins, ayant eu le même grand-père. Le nom de ma mère était Vache-Blanche-qui-Voit (White Cow Sees). Son père, on l'appelait Refuse-d'Avancer (Refuse To Go), et sa mère, Plumes-d'Aigle-Abondantes (Plenty Eagle Feathers). Je me souviens du père et de la mère de ma mère. Le père de mon père avait été tué par les Pawnees quand j'étais encore trop petit pour savoir, et sa mère, Femme-Aigle-Rouge (Red Eagle Woman), est morte peu après.

Je suis né à la lune des arbres qui craquent (décembre) sur la rivière Little Powder, l'hiver quand les quatre Crows furent tués (1863), et j'avais trois ans quand mon père a eu une jambe cassée à la bataille des Cent Tués{2}. Après cette blessure il a boité jusqu'au jour de sa mort, qui a eu lieu à peu près à l'époque où la troupe de Grand-Pied (Big Foot), a été massacrée à Wounded Knee (1890). Il est enterré là dans les collines.

Je me rappelle cet hiver des Cent Tués comme un homme peut se rappeler un mauvais rêve qu'il a eu quand il était petit, mais je ne peux pas dire au juste la part de ce que j'ai entendu quand j'ai été plus grand, et la part de ce que j'ai compris quand j'étais petit. C'était comme une chose qui ferait peur dans le brouillard, parce qu'en ce temps tout semblait trouble et effrayant.

Je n'avais encore jamais vu un Wasichou{3} et je ne savais pas de quoi ils avaient l'air. Mais chacun disait que les Wasichous arrivaient, qu'ils allaient prendre notre pays et nous supprimer tous et que nous devrions tous mourir en combattant. Ce sont les Wasichous qui ont été anéantis à cette bataille, et les gens en ont parlé pendant longtemps. Mais une centaine de Wasichous, ce n'était pas beaucoup s'il y en avait d'autres, et d'autres sans nombre, là d'où les premiers étaient venus.

Je me souviens d'une fois où je questionnais mon père à ce sujet. Il m'a dit : « Quand les éclaireurs reviennent et qu'ils ont vu la

prairie pleine de bisons, les gens disent que les Wasichous arrivent. Et quand d'étranges hommes arrivent pour nous tuer, ils disent que les Wasichous arrivent. Qu'est-ce que cela veut dire ? » Et il a dit : « Qu'ils sont très nombreux. »

Quand j'ai été plus âgé, j'ai appris que les combats seraient pour cet hiver-ci et l'été suivant. Sur la Madison Fork, les Wasichous avaient trouvé beaucoup de ce métal jaune qu'ils adorent et qui les rend fous, et ils voulaient avoir une route à travers notre pays, là où était le métal. Mais mon peuple ne voulait pas cette route. Elle effrayerait le bison et le ferait partir, et puis elle laisserait venir les autres Wasichous comme une rivière. Ils nous disaient qu'ils ne voulaient utiliser que peu de terrain, à peine la place qu'un wagon tient entre ses roues. Mais notre peuple voyait venir. Et quand vous regardez autour de vous maintenant, vous voyez ce qu'ils voulaient.

Autrefois, nous étions heureux dans notre pays et nous avions rarement faim, car en ce temps-là les bipèdes et les quadrupèdes vivaient ensemble comme les membres d'une même famille, et il y avait en abondance pour eux et pour nous. Mais les Wasichous sont venus et ils ont fait de petites îles pour nous et d'autres petites îles pour les quadrupèdes, et ces îles sont devenues de plus en plus petites, tandis qu'autour d'elles surgissait le flot dévorant des Wasichous. Et c'est tout sale de mensonge et de cupidité.

Il y a longtemps, mon père m'a raconté que son père lui avait raconté qu'il y avait une fois un Lakota qui était un saint homme et se nommait Bois-l'Eau (Drinks Water), et qu'il a rêvé ce qui devait arriver. Cela se passait avant la venue des Wasichous. Il a rêvé que les quadrupèdes retournaient dans la terre et qu'une étrange race avait tissé une toile d'araignée tout autour des Lakotas. Et il a dit : « Quand cela arrivera, vous devrez vivre dans des maisons carrées et grises, et vous serez mourants de faim. » Ils disent qu'il est retourné à la Terre Mère peu après et que c'est le chagrin qui l'a tué. Vous pouvez regarder autour de vous maintenant et voir qu'il voulait parler de ces maisons à toit de terre dans lesquelles nous vivons, et que tout le reste a été vrai. Parfois les rêveurs sont plus sages que les gens éveillés.

C'est pourquoi, quand les soldats sont venus et ont construit eux-mêmes une ville de maisons en bois, là sur la fourche Piney de la rivière Powder, mon peuple a su qu'ils entendaient avoir leur route et

prendre notre pays, et peut-être nous tuer tous lorsqu'ils seraient assez forts. Cheval-Fou n'avait alors que dix-neuf ans, et Nuage-Rouge (Red Cloud) était notre grand chef. À la lune du changement de saison (octobre), il a réuni toutes les troupes dispersées des Lakotas pour un grand concile à Powder River, et quand nous avons pris le sentier de la guerre contre les soldats, un homme à cheval aurait pu marcher à travers nos villages depuis l'aube jusqu'à ce que le soleil soit au-dessus de sa tête, tellement notre campement s'allongeait loin tout au long de la vallée de la rivière. Car beaucoup de nos amis, les Shyelas (Cheyennes) et les Nuages-Bleus (Arapahoes) étaient venus nous aider à combattre.

Et c'est peu de temps après, quand la lune mordue a été retenue (dernier quartier), au temps des arbres qui craquent, que les Cent ont été tués. Mon ami Tonnerre-de-Feu (Fire Thunder) ici présent, qui est plus âgé que moi, a participé au combat et peut vous dire comment cela s'est passé.

Tonnerre-de-Feu parle :

J'avais seize ans quand cela s'est passé, et après le grand concile de la Powder nous nous étions déplacés vers Tongue River où nous campions à l'embouchure de Peno Creek. Nous étions fort nombreux. Nuage-Rouge était au-dessus de nous tous, mais le chef de notre troupe était Grande-Route (Big Road). Nous nous sommes mis en route, à cheval, aux approches de l'aube, remontant le vallon vers la ville des soldats sur la Piney, où nous voulions attaquer. Le soleil était à moitié de sa hauteur quand nous nous sommes arrêtés à un endroit où la route des Wasichous descendait sur une arête étroite et escarpée, et traversait le vallon. C'était une bonne place pour se battre. Nous avons donc envoyé quelques hommes pour provoquer les soldats. Après leur départ, nous nous sommes divisés en deux groupes et cachés dans les ravins de part et d'autre de l'arête, et nous avons attendu. Après un long moment, nous avons entendu un coup de feu sur la colline, et su que les soldats arrivaient. Alors nous avons tenu les naseaux de nos poneys pour qu'ils n'aillent pas hennir aux chevaux des soldats. Bientôt nous avons vu nos hommes revenir, et certains d'entre eux marchaient en conduisant leur cheval pour faire croire aux soldats qu'ils étaient exténués. Alors les hommes que nous avions envoyés de l'avant sont revenus en courant sur la route, entre

nous et les soldats qui les poursuivaient en tirant des coups de feu. Quand ils sont arrivés sur le replat au pied de la colline, le combat a commencé tout d'un coup. Mon cheval était un alezan, et juste comme j'allais le monter les soldats ont fait demi-tour et se sont mis à tirer en arrière tout en remontant la colline. J'avais un six-coups que j'avais troqué, et aussi un arc et des flèches. Quand les soldats ont riposté, j'ai tenu mon alezan d'une main et j'ai commencé à les tuer avec mon six-coups, car ils se rapprochaient de moi. Il y a eu beaucoup de balles, mais il y a eu plus encore de flèches. Tellement que c'était comme un nuage de sauterelles par-dessus les soldats et tout autour d'eux. Et les nôtres, tirant des deux côtés, s'atteignaient les uns les autres. Tandis qu'ils remontaient en ripostant, les soldats tombaient et leurs chevaux s'enfuyaient. Beaucoup de nos gens ont pourchassé les chevaux, mais moi je ne suis pas allé après les chevaux, j'allais après les Wasichous. Quand les soldats ont atteint le sommet, ils n'étaient plus nombreux et ils n'avaient pas d'endroit pour se cacher. Ils se battaient dur. On nous a dit de ramper vers eux, et c'est ce que nous avons fait. Quand nous avons été près d'eux, quelqu'un a crié : « Chargeons ! C'est un bon jour pour mourir. Pensons à ceux qui n'ont pas d'aide à la maison ! » Alors nous avons tous crié : « Hoka Hey ! » et nous nous sommes jetés sur eux. J'étais jeune et rapide, et j'ai été un des premiers à tomber sur les soldats. Ils se sont levés et se sont battus très dur jusqu'à ce qu'aucun d'eux ne soit vivant. Ils avaient un chien avec eux, et il a commencé à rebrousser chemin vers la ville des soldats, hurlant pendant qu'il courait. Il était le seul survivant. Je n'ai pas tiré sur lui, car il avait l'air si gentil[4], mais beaucoup d'autres l'ont fait, et il est mort criblé de flèches. Il n'y avait donc plus aucun soldat vivant. Hommes et chevaux morts et Indiens blessés étaient éparpillés jusqu'au sommet de la colline, et leur sang était gelé, car une tempête s'était levée, et il faisait très froid, de plus en plus froid. Nous avons laissé là les morts étendus, car le sol était dur, et nous sommes repartis en emportant les blessés. Mais nous avons perdu la plupart d'entre eux avant d'arriver au camp à l'embouchure du Peno. Il y a eu une violente tourmente cette nuit, et certains blessés qui n'étaient pas morts durant le retour sont morts quand nous fûmes rentrés chez nous. C'est à cette époque que le père d'Élan-Noir a eu sa jambe cassée.

Élan-Noir continue :

Je suis sûr de me souvenir du temps où mon père est revenu chez nous avec une jambe cassée pour avoir tué tant de Wasichous, et il semble que je devrais pouvoir me souvenir de toute la bataille aussi, mais je ne crois pas que je puisse. Ce doit être de la peur que je me souviens le plus. Durant tout ce temps-là je n'avais pas la permission de jouer loin de notre tente, et ma mère aurait dit :

« Si tu ne te tiens pas bien, les Wasichous viendront te prendre. »

Nous avons dû lever le camp de l'embouchure du Peno peu après la bataille, car je me souviens de mon père étendu sur le traîneau comme un enfant, avec des vêtements de peau de bison tout autour de lui, et ma mère conduisant le cheval. La neige était profonde et il faisait très froid, et je me revois assis sur un autre traîneau, à côté de mon père et de ma mère, tout emballée de fourrures. Nous nous éloignions du lieu où étaient les soldats et je ne sais pas où nous allions, mais c'était à l'Ouest.

Ce fut un hiver de disette, car la neige étant épaisse il était difficile de trouver de l'élan. Et puis beaucoup de gens étaient atteints de la cécité des neiges. Nous avons erré longtemps et certains groupes se sont perdus. Puis enfin nous avons campé dans les bois, quelque part le long d'un ruisseau, et les chasseurs sont revenus avec de la viande.

Je crois que c'est ce même hiver qu'un medecine-man du nom de Rampant (Creeping) est venu parmi nous, guérissant ceux qui souffraient de la cécité des neiges. Il mettait de la neige sur leurs yeux, et après avoir chanté un certain chant sacré qu'il avait entendu dans un rêve, il soufflait sur leur dos et sur leur tête, et ils voyaient. C'est ce que j'ai entendu dire. Son chant parlait de la libellule, parce que, disent-ils, c'est d'elle qu'il tenait son pouvoir.

Quand l'été fut revenu, nous campions au bord de la Rosebud, et je ne me sentais plus tellement effrayé, car les Wasichous semblaient très loin et la paix régnait dans la vallée, et il y avait de la viande en abondance. Mais tous les garçons au-dessus de cinq ou six ans jouaient à la guerre. Les petits garçons se rencontraient, venant de différents groupes de la tribu, et se battaient les uns contre les autres avec des boules de terre qu'ils lançaient à l'aide de baguettes de saule. Les grands garçons jouaient à faites-les-tomber-de-cheval,

ce qui est un combat, tuerie excepté, et parfois ils se faisaient mal. Les cavaliers des différents groupes s'alignaient et chargeaient les uns contre les autres en criant. Et quand les chevaux lancés se rencontraient, ils se cabraient et se débattaient et hennissaient dans un nuage de poussière, et les cavaliers s'empoignaient, luttant jusqu'à ce qu'un des camps ait perdu tous ses hommes. Car ceux qui étaient tombés sur le sol étaient comptés pour morts.

Quand j'ai été plus âgé, moi aussi j'ai souvent joué à ce jeu. Nous étions toujours nus quand nous y jouions, tout comme les guerriers qui vont à la bataille, s'il ne fait pas trop froid, car ils sont plus agiles sans vêtements. Une fois, je suis tombé sur le dos au beau milieu d'un lit de cactus raquette{5}, et ma mère a pris beaucoup de temps pour m'enlever toutes les épines. J'étais encore trop petit pour jouer à la guerre cet été-là, mais je me souviens que je regardais jouer les autres garçons, et je pensais que quand nous aurions grandi, nous pourrions peut-être ensemble tuer tous les Wasichous ou les chasser loin de notre pays.

C'est à la lune où les cerises deviennent noires (août) que les gens ont de nouveau parlé d'une bataille, et nos guerriers sont revenus avec beaucoup de blessés. Ce fut l'attaque des Chariots{6} et cela m'a de nouveau effrayé, car nous n'avions pas gagné cette bataille comme la précédente, et il y a eu un grand chagrin à cause des morts. Tonnerre-de-Feu a aussi participé à cette bataille et peut vous dire comment ça s'est passé ce jour-là.

Tonnerre-de-Feu parle :

C'était affreux. Il y avait une vaste prairie plate avec des collines tout autour, et au milieu les Wasichous avaient mis leurs chariots en cercle de façon à garder là leurs mules pour la nuit. Il n'y avait pas beaucoup de Wasichous, mais ils étaient couchés derrière les caisses de leurs chariots et ils tiraient sur nous plus rapidement qu'ils ne l'avaient jamais fait. Nous avons cru qu'ils avaient un secret d'un grand pouvoir, car ils tiraient si vite que c'était comme quand on déchire une couverture. Plus tard j'ai appris que c'était parce qu'ils avaient de nouveaux fusils qu'ils chargeaient par l'arrière, et c'était la première fois qu'ils employaient ces fusils{7}. Nous sommes venus après le lever du soleil. Nous étions très nombreux et nous voulions

arriver droit sur eux et les exterminer. Mais nos chevaux ont été effrayés par l'anneau de feu que faisaient les fusils des Wasichous, et ils ont refusé d'aller plus loin. Nos femmes nous regardaient depuis les collines et, quand la fusillade s'arrêtait, nous pouvions les entendre chanter et se lamenter. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, mais nous n'avons pas réussi, et il y avait des chevaux et des guerriers morts empilés tout autour des chariots et dispersés à travers la plaine. Alors nous avons laissé nos chevaux dans un ravin et nous avons chargé à pied, mais ce fut comme de l'herbe se consumant dans un feu. Aussi nous avons ramassé nos blessés et nous nous sommes enfuis. Je ne sais pas combien des nôtres ont été tués, mais il y en a eu beaucoup. C'était affreux.

Élan-Noir continue :

Je ne me souviens pas où nous avons campé cet hiver, mais cela a été un temps de paix et de nourriture abondante.

Ours-Debout (Standing Bear) parle :

Je suis de quatre ans plus âgé qu'Élan-Noir et nous avons été bons amis depuis notre enfance. Je sais que c'était au bord de la Powder que nous avons campé, là où il y a beaucoup de *cottonwoods*[{8}]. Les chevaux aiment manger l'écorce de ces arbres, laquelle est bonne pour eux. C'était l'hiver où la mère de Haute-Chemise (High Shirt) a été tuée par un arbre qui s'est abattu sur sa tente. La nuit était très venteuse et il y a eu des bruits qui m'ont réveillé, alors j'ai entendu dire qu'une vieille femme avait été tuée, et c'était la mère de Haute-Chemise.

Élan-Noir continue :

J'avais alors quatre ans et je crois que c'est l'été suivant que j'ai entendu des voix pour la première fois. C'était un heureux été et l'on ne craignait rien, car à la lune où les poneys muent (mai), on disait du côté des Wasichous que la paix allait se faire, qu'ils n'utiliseraient plus du tout la route et que les soldats s'en iraient. Les soldats sont partis, en effet, et leurs villes ont été démolies. Et à la lune où les

feuilles tombent (novembre), ils ont signé un traité avec Nuage-Rouge où il était dit que notre pays nous resterait aussi longtemps que l'herbe pousserait et que l'eau coulerait. Vous pouvez voir que ce ne sont ni l'herbe ni l'eau qui ont oublié.

Ce n'est peut-être pas cet été que j'ai entendu les voix pour la première fois, mais pourtant je crois que si, car je sais que c'était avant que je joue avec des arcs et des flèches ou que je monte à cheval, et je jouais seul dehors quand je les ai entendues. C'était comme si quelqu'un m'avait appelé, et j'ai cru que c'était ma mère, mais il n'y avait personne. Cela s'est passé plus d'une fois, et chaque fois j'ai été effrayé et j'ai couru jusqu'à la maison.

C'est lorsque j'ai eu cinq ans que mon grand-père m'a fabriqué un arc et quelques flèches. L'herbe était jeune et j'allais à cheval. Un orage se préparait du côté où le soleil descend, et comme j'avançais dans les bois le long d'un ruisseau j'ai vu un tyran{9} posé sur une branche. Ce n'était pas un rêve, mais bien réel. J'allais tirer sur le tyran avec l'arc que m'avait fait mon grand-père quand l'oiseau s'est mis à parler et a dit : « Partout les nuages se tiennent de côté. » Peut-être qu'il voulait dire que tous les nuages me regardaient. Puis il a dit : « Écoute, une voix t'appelle ! » Alors j'ai regardé vers les nuages, et là deux hommes s'approchaient, et ils plongeaient la tête en avant comme des flèches. Et tandis qu'ils s'approchaient, ils chantaient un chant sacré et le tonnerre résonnait comme un tambour. Je vais vous le chanter. Le chant et le tonnerre allaient ainsi :

Écoute, une voix sacrée t'appelle ;
Par tout le ciel, une voix sacrée t'appelle

Je me suis assis là, les fixant du regard, et ils venaient du lieu où vit le géant (le nord). Mais quand ils ont été tout près de moi, ils se sont tournés du côté où le soleil se couche, et soudain ils sont devenus des oies. Alors ils ont disparu et la pluie est venue avec un grand vent et un grondement.

Je n'ai raconté la vision à personne. J'aimais y penser, mais j'avais peur d'en parler.

3. La grande vision

Il n'y a rien à dire sur ce qui s'est passé après cela et jusqu'à l'été où j'ai eu mes neuf ans. Il y a eu des hivers et des étés, et ils ont été bons. Car les Wasichous avaient construit leur route de fer {10} le long de la Platte et ils circulaient là. Cela avait coupé le troupeau de bisons en deux, mais ceux qui restaient avec nous dans notre pays étaient si nombreux qu'on n'aurait pu les compter, et nous nous déplacions sur nos terres d'un endroit à l'autre sans être inquiétés.

Maintenant les voix revenaient quand j'étais seul dehors, comme si quelqu'un m'appelait, mais je ne savais pas ce qu'elles voulaient que je fasse. Cela n'arrivait pas souvent, et quand ça n'arrivait pas je n'y pensais plus. Car je devenais grand de taille, et maintenant je montais les chevaux, et je pouvais tirer des tétras et des lapins avec mon arc. Chez nous, les garçons apprennent très jeunes les manières des hommes, et personne ne nous enseignait. Nous avons appris seulement en faisant ce que nous voyions faire, et nous étions des guerriers à un âge où les garçons d'aujourd'hui sont comme des filles.

C'était l'été où j'ai eu neuf ans, et nos gens se déplaçaient lentement du côté des Montagnes Rocheuses. Un soir, nous campions dans une vallée, le long d'un ruisseau, juste avant l'endroit où il se jette dans la Greasy Grass{11}, et il y avait un homme appelé Hanche-d'Homme (Man Hip) qui m'aimait bien, et il m'a demandé de manger avec lui dans sa tente.

Tandis que je mangeais, une voix est venue et a dit : « Le temps est venu maintenant, ils t'appellent. » La voix était si forte et si claire que je l'ai crue, et j'ai pensé que là où elle voulait que j'aille, j'irais. Je me suis donc levé et j'ai marché. Tandis que je sortais de la tente, mes deux cuisses ont commencé à me faire mal, et soudain ce fut comme si je sortais d'un rêve, et il n'y avait plus de voix. Alors je suis revenu dans la tente, mais je ne voulais plus manger. Hanche-d'Homme m'a regardé d'un air étrange et m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai dit que mes jambes me faisaient mal.

Le matin suivant, le camp s'est de nouveau déplacé, et j'allais à cheval avec d'autres garçons. Nous nous sommes arrêtés pour boire

au ruisseau, et quand je suis descendu de cheval mes jambes se sont pliées sous moi et je n'ai plus pu marcher. Alors les garçons m'ont aidé à me relever et m'ont remis sur mon cheval. Et quand nous avons campé ce soir-là, je suis tombé malade. Le jour suivant, le camp s'est dirigé vers le lieu où les différentes troupes de notre peuple allaient se rencontrer, et j'allais en traîneau, car j'étais très mal. Mes jambes étaient affreusement enflées et mon visage tout gonflé.

Le camp ayant été une fois encore établi, je me trouvais couché dans notre tente, et ma mère et mon père étaient assis à côté de moi. Je pouvais voir dehors par l'ouverture, et là deux hommes descendaient des nuages, tête en avant comme des pointes de flèches, et j'ai su que c'étaient ceux que j'avais déjà vus. Maintenant chacun d'eux portait une longue lance, et de la pointe des lances jaillissait un éclair. Ils sont venus tout près du sol cette fois, se tenant debout à une petite distance, et ils m'ont regardé en disant : « Dépêche-toi ! Viens ! Tes Grands-Pères t'appellent ! »

Puis ils se sont tournés et ont quitté le sol, comme des flèches échappées de l'arc s'élancent dans les airs. Quand je me suis levé pour les suivre, mes jambes ne me faisaient plus mal et je me sentais tout léger. Je suis sorti de la tente, et là où les hommes aux lances flamboyantes s'en allaient, un petit nuage venait très vite. Il est venu et s'est arrêté, m'a pris, et est retourné d'où il était venu, volant à toute vitesse. Et quand j'ai regardé en bas, j'ai pu voir ma mère et mon père, et j'étais désolé de les quitter.

Alors il n'y a plus eu que l'air et la rapidité du petit nuage qui me portait, et ces deux hommes qui nous guidaient vers ces nuages blancs s'amoncelant comme des montagnes au-dessus de l'immense plaine bleue, et dans lesquels vivaient les esprits du tonnerre qui bondissaient et jaillissaient.

Maintenant il n'y avait rien qu'un monde de nuages, et nous étions tous trois seuls au milieu d'une grande plaine blanche avec des collines enneigées et des montagnes qui nous regardaient. Et tout était parfaitement calme. Mais il y avait des murmures. Puis les deux hommes ont parlé ensemble et ont dit : « Regarde-le, l'être à quatre pattes. »

J'ai regardé et j'ai vu un cheval bai qui se tenait là, et il s'est mis à parler : « Regarde-moi ! dit-il. Il faut que tu voies l'histoire de ma

vie. » Puis il s'est tourné du côté où le soleil se couche et a dit « : Regarde-les ! Il faut que tu connaisses leur histoire. »

J'ai regardé, et il y avait là douze chevaux noirs, tous de front, avec des colliers de sabots de bison, et ils étaient beaux. Mais j'étais effrayé parce que leurs crinières lançaient des éclairs et le tonnerre était dans leurs naseaux.

Puis le cheval bai s'est tourné du côté où vit le grand géant blanc (le nord) et a dit : « Regarde ! » Et il y avait là douze chevaux blancs, tous de front. Leurs crinières flottaient comme un grand vent et de leurs naseaux venait un grondement, et tout autour d'eux de blanches oies s'envolaient et tournoyaient.

Puis le cheval bai s'est tourné du côté où le soleil brille continuellement (l'est) et m'a dit de regarder. Et là douze chevaux alezans, avec des colliers de dents d'élan, se tenaient de front, et ils avaient des yeux luisants comme l'étoile de l'aube et des crinières de lumière du matin.

Puis le cheval bai s'est encore tourné pour regarder du côté où vous faites toujours face (le Sud), et là se tenaient douze chevaux fauves, tous de front, avec des cornes sur leur tête et des crinières qui vivaient et croissaient comme les herbes et les arbres.

Et quand j'eus vu tout cela, le cheval bai a dit :

« Tes Grands-Pères sont réunis en concile. Ils vont t'emporter. Prends donc courage. »

Puis tous les chevaux se sont mis en formation, quatre de front, les noirs, les blancs, les alezans et les fauves, et se sont tenus devant le cheval bai qui s'est alors tourné vers l'Ouest et a henni. Et là le ciel est soudain devenu terrible et il y a eu une tempête de chevaux de toutes les couleurs, plongeants et hennissants, et dont le tonnerre a secoué le monde.

Se tournant maintenant vers le nord, le cheval bai a henni, et là tout le ciel a grondé avec un vent puissant de chevaux de toutes les couleurs, qui couraient en hennissant.

Et quand il a henni vers l'est, là aussi le ciel était plein de nuages rougeoyants de crinières et de queues de chevaux de toutes les couleurs qui chantaient. Puis il a appelé vers le sud, et il y avait là une foule de chevaux de toutes les couleurs, heureux et hennissant.

Puis le cheval bai m'a encore parlé et a dit :

« Vois comme tous les chevaux se mettent à danser ! » J'ai regardé, et il y avait des chevaux, des chevaux partout, un ciel tout plein de chevaux qui dansaient autour de moi.

« Dépêche-toi ! » a dit le cheval bai, et nous nous sommes mis à marcher côte à côte tandis que les noirs, les blancs, les alezans et les fauves suivaient, marchant quatre par quatre.

J'ai regardé encore une fois autour de moi, et soudain les innombrables chevaux dansants se sont changés en animaux de toutes espèces et en tous les oiseaux imaginables, et ceux-ci ont volé aux quatre coins du monde, d'où les chevaux étaient venus, et ont disparu.

Puis, tandis que nous marchions, il y a eu un amoncellement de nuages qui se sont changés en une tente, et un arc-en-ciel en formait la porte ouverte. Et par la porte, j'ai vu, assis en rang, six vieillards.

Les deux hommes avec les lances se tenaient maintenant à mes côtés, et les chevaux ont pris leur place aux quatre coins, regardant à l'intérieur, quatre par quatre. Et le plus âgé des Grands-Pères a parlé d'une voix bienveillante : « Entre et n'aie pas peur. » Et tandis qu'il parlait, tous les chevaux des quatre coins ont henni pour m'acclamer. Je me suis donc avancé et me suis tenu devant les six, et ils semblaient plus vieux qu'aucun homme ne saurait être, vieux comme les collines, comme les étoiles.

Le plus âgé a encore parlé : « Tes Grands-Pères sur toute la terre tiennent un concile, et ils t'ont appelé pour t'instruire. » Sa voix était très bienveillante, mais je me suis pourtant mis à trembler de peur, parce que je savais que ce n'étaient pas des vieillards, mais les Puissances du Monde. Et la première était la puissance de l'ouest, la seconde celle du nord, la troisième celle de l'est, la quatrième celle du sud, la cinquième celle du Ciel, la sixième celle de la Terre. Je comprenais cela et j'étais effrayé, jusqu'à ce que le premier Grand-Père parle de nouveau : « Regarde-les, là où le soleil se couche, les esprits du tonnerre ! Il faut que tu les voies, et par eux tu recevras ma puissance. Et il faut qu'ils t'emmènent au centre élevé et solitaire de la terre, afin que tu voies. Et il faut qu'ils t'emmènent jusqu'au lieu où le soleil brille continuellement, afin que tu comprennes. »

Tandis qu'il parlait de comprendre, j'ai regardé en haut et j'ai vu l'arc-en-ciel jaillir au-dessus de moi avec des flammes de toutes

les couleurs.

Maintenant il avait une coupe dans les mains, et elle était pleine d'eau, et dans l'eau il y avait le ciel.

« Prends-la, dit-il, c'est le pouvoir de faire vivre, et il t'appartient. »

Maintenant il avait un arc dans ses mains : « Prends-le, dit-il, c'est le pouvoir de détruire, et il t'appartient. »

Puis il s'est désigné lui-même et il a dit : « Regarde-le de près, celui qui est maintenant ton esprit, car tu es son corps, et son nom est Aigle-Étends-ton-Aile (Eagle Wing Stretches). »

Et disant cela il est devenu très grand et il s'est mis à courir du côté où le soleil descend, et soudain il est devenu un cheval noir qui s'est arrêté, s'est retourné et m'a regardé, et le cheval était très misérable et très malade, et ses côtes saillaient.

Puis le second Grand-Père, celui du nord, est apparu avec une plante de pouvoir dans ses mains et a dit : « Prends-la et dépêche-toi. » Je l'ai prise et l'ai portée là-bas du côté du cheval. Il a engraissé et est devenu joyeux et a caracolé jusqu'à sa place, et il était redevenu le premier Grand-Père qui était assis là.

Le second Grand-Père, celui du nord, a encore parlé : « Prends courage, petit frère, dit-il, tu feras vivre une nation sur la terre, car le pouvoir de l'aile du géant blanc, l'aile purificatrice, t'appartient. ». Puis il est devenu très grand et s'est mis à courir vers le nord. Et quand il s'est tourné vers moi il était devenu une oie blanche qui tournoyait. J'ai regardé autour de moi maintenant, et les chevaux de l'Ouest étaient des tonnerres, et les chevaux du nord étaient des oies. Et le second Grand-Père a chanté deux chants qui allaient ainsi :

Ils apparaissent, puisses-tu les voir !
Ils apparaissent, puisses-tu les voir !
Vois, la nation du tonnerre apparaît !
Ils apparaissent, puisses-tu les voir !
Ils apparaissent, puisses-tu les voir !
Vois, la nation de Oie blanche apparaît !

Et puis c'est le troisième Grand-Père qui a parlé, celui qui vient d'où le soleil brille continuellement. « Prends courage, petit frère,

dit-il, ils vont t'emporter sur toute la terre ! » Puis il a désigné l'étoile du matin, et sous l'étoile deux hommes volaient. « C'est d'eux que tu recevras la puissance, dit-il, eux qui ont réveillé tous les êtres de la terre ayant racines, pattes ou ailes. » Et, disant cela, il tenait dans sa main la pipe sacrée de la paix, qui a l'aigle tacheté déployé sur le tuyau, et cet aigle semblait vivant, car il était posé là battant des ailes et ses yeux me regardaient. « Muni de cette pipe, dit le Grand-Père, tu marcheras sur la terre, et là où sévira la maladie tu apporteras la santé. » Puis il a désigné un homme qui était tout entier d'un rouge brillant, la couleur du bien et de l'abondance, et comme il le désignait, l'homme rouge s'est couché, a roulé, et s'est changé en un bison qui s'est levé et a galopé vers les chevaux alezans de l'est, lesquels se sont changés en bisons, gras et nombreux.

Et maintenant le quatrième Grand-Père a parlé, celui qui vient de l'endroit vers lequel vous êtes toujours tournés (le sud), d'où vient le pouvoir de croître. « Petit frère, dit-il, tu marcheras avec le pouvoir des quatre quartiers, comme un proche parent. Vois, je vais te donner le centre vivant de la nation, et avec lui tu en sauveras beaucoup. » Et j'ai vu qu'il tenait dans sa main une baguette d'un rouge vif qui était vivante, et tandis que je regardais, sa pointe s'est mise à bourgeonner, des bourgeons sont sortis des branches, et sur les branches sont venues de nombreuses feuilles bruissantes, et dans les feuilles les oiseaux ont commencé à chanter. Et puis, pendant un court instant, j'ai cru voir au-dessous, dans l'ombre, les villages de gens en cercles, et toutes les choses vivantes ayant racines, pattes ou ailes, et tous étaient heureux. « Elle doit se dresser au centre du cercle de la nation, dit le Grand-Père, étant une canne pour marcher et le cœur du peuple ; et par tes pouvoirs tu la feras fleurir. »

Puis, après être resté un moment tranquille à écouter chanter les oiseaux, il a encore parlé : « Regarde la terre ! » J'ai regardé et l'ai vue qui s'étendait comme un cercle de peuples, et au centre fleurissait la baguette sacrée qui était un arbre. Et là deux routes se croisaient, une noire et une rouge. « La route rouge, la route du bien, passe de l'endroit où vit le géant (le nord) à l'endroit où tu regardes toujours (le sud), dit le Grand-Père, et c'est sur elle que ton peuple doit marcher. La route noire va de l'endroit où vivent les esprits du tonnerre (l'ouest) à l'endroit où le soleil brille continuellement (l'est), et c'est une route effrayante, une route de désordres et de guerres.

Vous marcherez aussi sur cette route, et c'est ainsi que tu pourras détruire les ennemis du peuple. Tu marcheras sur la terre pleine de pouvoirs, et tu feras quatre montées. »

Je crois qu'il voulait dire que je verrais quatre générations, la mienne incluse. Actuellement, je vois la troisième.

Maintenant le cinquième Grand-Père, le plus vieux de tous, l'Esprit du Ciel, a parlé : « Mon garçon, dit-il, je t'ai fait chercher et tu es venu. Il faut que tu voies ma puissance ! » Il a étiré ses bras et il est devenu un aigle tacheté qui planait. « Vois, dit-il, toutes les ailes qui sont dans les airs viendront à toi. Les ailes, les vents et les étoiles seront comme des parents. Avec ma puissance, tu iras par toute la terre. » Puis l'aigle a pris son vol et s'est tenu au-dessus de ma tête en battant des ailes. Et soudain, le ciel a été plein d'ailes amicales qui venaient toutes à moi.

Alors j'ai su que le sixième Grand-Père allait parler, lui qui était l'Esprit de la Terre, et j'ai vu qu'il était très vieux, plus vieux qu'aucun homme ne saurait l'être. Ses cheveux étaient longs et blancs, son visage était tout en rides, et ses yeux très profonds et ternis. J'ai fixé mes yeux sur lui, car il me semblait le connaître déjà. Et tandis que je le fixais, il s'est lentement transformé, comme croissant en arrière et retournant vers l'état de jeunesse, et quand il est redevenu un garçon, j'ai su que c'était moi, avec toutes les années qui auront été les miennes pour finir. Quand il a de nouveau été vieux, il a dit : « Mon garçon, prends courage, je ferai tienne ma puissance et tu en auras besoin, car ton peuple qui est sur la terre subira de grandes épreuves. Viens. »

Il s'est levé et est parti en chancelant à travers la porte de l'arc-en-ciel, et moi je l'ai suivi, monté sur le cheval bai qui m'avait emporté au début et m'avait amené ici.

Puis le cheval bai s'est arrêté et a fait face aux chevaux noirs de l'ouest et une voix a dit : « Ils t'ont donné la coupe d'eau qui fait vivre le jour verdoyant, et aussi l'arc et les flèches pour détruire. » Le cheval bai a henni, et les douze chevaux noirs se sont approchés et tenus derrière moi, quatre de front.

Le bai a fait face aux alezans de l'est, et j'ai vu qu'ils avaient l'étoile du matin sur leur front, et les étoiles étaient très brillantes. Et la voix a dit : « Ils t'ont donné la pipe sacrée et la puissance de la

paix, et la journée rouge du bien. » Le bai a henni et les douze alezans se sont tenus derrière moi, quatre de front.

Maintenant mon cheval faisait face aux chevaux fauves du Sud, et la voix a dit : « Ils t'ont donné la baguette sacrée et le cercle de la nation, et la journée jaune. Et au centre du cercle tu planteras la baguette et la feras croître en un arbre qui protégera et fleurira. » Le bai hennit, et les douze chevaux fauves se sont approchés et se sont tenus derrière moi, quatre de front.

Puis j'ai su que des cavaliers montaient tous les chevaux qui étaient derrière moi, et une voix a dit : « Maintenant tu dois prendre la route noire avec eux. Et tandis que tu marcheras, toutes les nations qui ont racines, jambes ou ailes te craindront. »

Alors je suis parti, chevauchant vers l'est et descendant la route terrifiante, et derrière moi les cavaliers, quatre de front, les noirs, les blancs, les alezans et les fauves, et très au loin, au-dessus de la terrifiante route, l'étoile de l'aube s'élevait indistincte.

J'ai regardé au-dessous de moi. La terre était silencieuse sous une lumière verdâtre et maladive, et j'ai vu que les collines semblaient effrayées, ainsi que les herbes sur les collines et les animaux. Et partout autour de moi j'entendais les cris d'oiseaux apeurés et des bruits de battements d'ailes. J'étais le chef de tous les cieux, et quand j'ai regardé derrière moi, les douze chevaux noirs se sont cabrés, ont plongé et tonné, et leur queue était un tourbillon de grêle et leurs naseaux lançaient des éclairs. Et quand j'ai regardé encore au-dessous de moi, j'ai vu la grêle tomber obliquement et la pluie battante et drue, et là où nous passions les arbres se courbaient à terre et toutes les collines étaient voilées.

Puis, tandis que nous avancions, la terre est redevenue brillante. Je pouvais voir les collines et les vallées et les ruisseaux et les rivières passer au-dessous de moi. Nous sommes arrivés au-dessus d'un endroit où trois cours d'eau en formaient un grand, un flot d'eaux puissantes{12}, et il y avait là quelque chose de terrible. Des flammes s'élevaient des eaux et un homme bleu vivait dans les flammes. Une poussière flottait tout autour de lui, l'herbe était courte et fanée, les arbres se desséchaient, les êtres vivants, bipèdes et quadrupèdes, étaient couchés là, haletants, et les ailes étaient trop faibles pour voler.

Puis les cavaliers des chevaux noirs ont crié : « Hoka hey ! » et ont chargé sur l'homme bleu, mais ils ont été repoussés. Et les troupes blanches ont crié en chargeant, et ont été battues. Puis les troupes rouges, puis les jaunes.

Et après qu'elles eurent toutes échoué, elles ont crié ensemble : « Aigle-Étends-ton-Aile, dépêche-toi ! » Et le monde a été rempli de toutes sortes de voix qui m'ont acclamé. Alors j'ai chargé. J'avais la coupe d'eau dans une main et dans l'autre l'arc qui est devenu une lance, et j'ai foncé, et la pointe de la lance a jeté un violent éclair. L'éclair a poignardé le cœur de l'homme bleu, et tandis qu'il était frappé j'ai entendu rouler le tonnerre et de nombreuses voix ont crié : « Un-hee ! », signifiant que j'avais tué. Les flammes se sont éteintes. Les arbres et les plantes n'étaient plus desséchés et bruissaient joyeusement, et tout être vivant pleurait de bonheur, chacun avec sa propre voix. Puis les quatre troupes de cavaliers ont foncé et piqué le corps mort de l'homme bleu. Et soudain ce n'était plus qu'une inoffensive tortue.

Vous voyez, j'avais chevauché les nuages d'orage et j'étais venu sur la terre comme la pluie, et ce que j'avais tué avec la puissance reçue des Six Grands-Pères, c'était la sécheresse.

Ainsi nous marchions à même la terre, le long de la rivière qui coulait à pleins flots depuis la source des eaux, et bientôt j'ai vu devant moi le cercle du village d'un peuple de la vallée. Et une Voix a dit : « Regarde ce peuple : il est à toi. Ne tarde pas, Aigle-Étends-ton-Aile. »

Je suis entré dans le village, chevauchant avec les quatre troupes de chevaux derrière moi, les noirs, les blancs, les alezans et les fauves. Et cet endroit était plein de lamentations et de chagrin à cause des morts. Le vent soufflait du sud comme une fièvre, et quand j'ai regardé autour de moi j'ai vu que presque dans chaque tente les femmes et les enfants et les hommes étaient couchés, mourant parmi les morts.

Alors je suis allé autour du cercle du village, regardant les malades et les morts, et tandis que je chevauchais j'avais envie de pleurer. Mais quand j'ai regardé derrière moi, les femmes et les enfants et les hommes étaient en train de se lever et s'avançaient avec des visages heureux.

Et une Voix a dit : « Vois, ils t'ont donné le centre du cercle de la nation pour la faire vivre ». Je suis donc allé au centre du village avec les quatre troupes de chevaux autour de moi, et le peuple s'est rassemblé. Et la Voix a dit : « Maintenant, donne-leur la baguette qui fleurit afin qu'ils prospèrent, et la pipe sacrée afin qu'ils puissent connaître la puissance de la paix, et l'aile du géant blanc afin qu'ils acquièrent l'endurance et puissent affronter les vents avec courage ».

Alors j'ai pris la baguette rouge brillante et je l'ai enfoncée dans la terre au centre du cercle de la nation. Dès qu'elle a touché terre, elle a bondi violemment dans ma main et est devenue un *waga chun,* un arbre bruissant{13} très haut et plein de branches feuillues et d'oiseaux chantants. Et sous l'arbre tous les animaux se mêlaient avec les gens comme s'ils étaient parents et criaient joyeusement. Les femmes élevaient leurs trémolos de joie, et les hommes s'écriaient tous ensemble : « C'est ici que nous élèverons nos enfants, et nous serons tels des poussins sous les ailes de la mère poule{14} ».

Puis j'ai entendu le vent blanc souffler doucement à travers l'arbre et se mettre à chanter, et la pipe sacrée est venue de l'est, volant sur ses ailes d'aigle, et elle s'est arrêtée devant moi sous l'arbre, répandant une paix profonde autour d'elle.

Puis l'étoile de l'aube s'est levée et une Voix a dit : « Elle sera pour eux comme un proche parent, et celui qui l'aura vue verra bien davantage, car la sagesse viendra d'elle. Et ceux qui ne l'auront pas vue resteront dans l'obscurité. » Et tous les gens ont levé leur visage vers l'est, et la lumière de l'étoile s'est répandue sur eux, et tous les chiens ont aboyé et les chevaux ont henni.

Puis, quand la multitude des petites voix s'est tue, la grande Voix a dit : « Regarde, voici le cercle de la nation, il est sacré, étant infini, et de même tous les pouvoirs doivent être un seul pouvoir sans fin parmi le peuple. Maintenant, qu'ils lèvent le camp et s'en aillent sur la route rouge, et tes Grands-Pères marcheront avec eux. » Le peuple a donc levé le camp et a pris la bonne route, portant l'aile blanche sur leur visage, et ils marchaient dans l'ordre suivant :

Premièrement venaient les cavaliers aux chevaux noirs avec la coupe d'eau, les cavaliers aux chevaux blancs avec l'aile blanche et la plante sacrée, les cavaliers aux alezans avec la pipe sacrée, et les cavaliers aux chevaux fauves avec la baguette fleurie. Et après eux les

petits enfants, les adolescents et les jeunes filles suivaient en bande.

Deuxièmement venaient les quatre chefs de la tribu et leur troupe de jeunes hommes et de jeunes femmes.

Troisièmement les quatre conseillers de la nation conduisant les hommes et les femmes qui n'étaient ni jeunes ni vieux.

Quatrièmement les hommes âgés clopinant avec leur canne et regardant par terre.

Cinquièmement les femmes âgées clopinant avec leur canne et regardant par terre.

Sixièmement moi-même, seul sur le cheval bai avec l'arc et les flèches que le premier Grand-Père m'avait donnés. Mais je n'étais pas le dernier. Car en me retournant j'ai vu les fantômes des gens comme un brouillard qui rampait aussi loin que je pouvais voir, grands-pères de grands-pères et grand-mères de grand-mères sans nombre. Et au-dessus d'eux une grande Voix vivante, la Voix qui était le Sud, et je pouvais la sentir silencieuse.

Et comme nous avancions, j'ai entendu la Voix derrière moi qui disait : « Regarde une bonne nation marchant saintement sur une bonne terre ! »

Puis j'ai levé le regard et j'ai vu qu'il y avait devant moi quatre montées, lesquelles étaient quatre générations que j'aurais à connaître. Nous étions maintenant sur la première montée et tout le pays était vert. Et tandis que la longue file montait, tous les hommes âgés et les femmes âgées ont levé leurs mains, paumes en avant vers le ciel lointain, et ils se sont mis à fredonner un chant tous ensemble, et le ciel au loin était plein de nuages aux visages de bébés.

Quand nous sommes arrivés à la fin de la première montée, nous avons campé en cercle sacré, comme auparavant, et au centre se dressait l'arbre sacré, et la terre était toujours verte autour de nous.

Puis nous avons commencé la seconde montée, marchant comme avant, la terre étant toujours verte, mais la pente devenait plus raide. Et comme je regardais en avant, les gens se changeaient en élans, en bisons et en autres créatures à quatre pattes, et même en oiseaux, marchant tous ensemble de la sainte manière sur la route rouge. Et moi-même, j'étais un aigle tacheté planant au-dessus d'eux. Mais juste avant que nous nous arrêtions pour camper au bout de cette montée, tous les animaux en marche ont commencé à s'agiter,

effrayés de n'être plus ce qu'ils avaient été, et se sont mis à pousser des cris anxieux, appelant leurs chefs. Et quand ils ont campé au bout de cette montée, j'ai regardé en bas et j'ai vu que les feuilles de l'arbre sacré commençaient à tomber.

Et la Voix a dit : « Regarde ton peuple, et souviens-toi de ce que tes Six Grands-Pères t'ont donné, car désormais ton peuple avancera dans les tribulations. »

Puis le peuple a de nouveau levé le camp, et il a vu devant lui la route noire, du côté où le soleil descend, et de là venaient des nuages noirs. Et les gens ne voulaient pas avancer, mais ils ne pouvaient pas non plus rester où ils étaient. Et tandis qu'ils avançaient sur la troisième montée, tous les animaux et les oiseaux, lesquels étaient des gens, se sont mis à courir ici et là, car chacun semblait suivre sa petite vision et ses propres règles. Et par tout l'univers, je pouvais entendre les vents qui étaient en guerre, comme des bêtes sauvages qui se battraient.{15}

Et quand nous avons gagné le sommet de la troisième montée et campé là, le cercle de la nation s'est rompu comme un anneau de fumée qui s'étend et se défait, et l'arbre sacré semblait mourir et tous les oiseaux étaient partis. Et quand j'ai regardé en avant, j'ai vu que la quatrième montée serait terrible.

Quand les gens ont été prêts à gravir la quatrième montée, la Voix a parlé comme quelqu'un qui pleure et a dit : « Regarde ta nation. » Et quand j'ai regardé en bas, les gens étaient redevenus des humains. Ils étaient très maigres et leurs visages étaient durs, car ils étaient affamés. Leurs chevaux n'avaient plus que la peau sur les os, et l'arbre sacré n'était plus.

Et tandis que je regardais en pleurant, j'ai vu qu'il y avait, du côté nord du camp des affamés, un saint homme dont tout le corps était peint en rouge. Il tenait une lance et marchait vers le centre des gens, et arrivé là il s'est couché et roulé par terre. Et quand il s'est relevé il était un bison bien gras qui se tenait debout, et là où se tenait le bison une plante sacrée s'est élevée, juste à l'endroit où avait été l'arbre, au centre du cercle de la nation. La plante a poussé et a donné quatre fleurs sur la même tige pendant que je regardais – une bleue{16}, une blanche, une écarlate et une jaune –, et leurs brillants rayons étincelaient jusqu'aux cieux.

Je sais maintenant ce que cela signifiait : que les bisons étaient le don d'un esprit bienveillant et qu'ils étaient notre force, mais que nous la perdrions, et que de ce même esprit bienveillant nous viendrait une autre force. Car après que la plante eut poussé et fleuri, le peuple entier a semblé se trouver mieux, et les chevaux ont levé leur queue et ont henni et caracolé, et je pouvais voir une légère brise venant du nord sur le peuple, tel un esprit. Et soudain l'arbre en fleur a de nouveau été là au centre du cercle de la nation, où la plante avait fleuri.

J'étais toujours l'aigle tacheté, planant, et je pouvais voir que je me trouvais déjà sur la quatrième montée, et le peuple campait là, au sommet de la troisième longue ascension. Il faisait sombre et affreux autour de moi, car tous les vents du monde se battaient. C'était comme s'il y avait une rapide fusillade et une fumée tournoyante, comme femmes et enfants gémissants, et chevaux criant tout autour du monde.

Je pouvais voir mon peuple là-bas, courant en tous sens, fixant les perches des battants à fumée et arrimant leurs tentes contre le vent, car le nuage de l'orage arrivait très vite sur eux, tout noir, et devant lui volaient d'innombrables hirondelles effrayées.

Puis un chant de victoire m'est venu et je l'ai chanté au milieu de cette place terrible où je me trouvais. Il disait :

Je ferai vivre une bonne nation.
Ainsi l'a dit la nation d'en haut.
Qui m'a donné le pouvoir de vaincre.

Et quand j'eus chanté cela, une Voix a dit : « Tu courras porter de l'aide aux quatre quartiers, et rien ne te résistera. Regarde-le ! »

Maintenant j'étais à nouveau sur mon cheval bai, parce que le cheval est de la terre, et c'est là que mon pouvoir devait être utilisé. Et tandis que j'obéissais à la Voix et regardais, il y avait là à l'ouest un cheval qui n'avait que la peau sur les os, et qui était d'un noir brunâtre et terni. Et une Voix a dit : « Prends ceci, et transforme ce cheval. » Et j'avais dans la main la plante à quatre rayons. Alors j'ai tourné en cercle au-dessus du pauvre cheval, et ce faisant je pouvais entendre le peuple là-bas qui appelait pour demander le pouvoir de l'esprit : « A-hey ! a-hey ! a-hey ! a-hey ! » Puis le pauvre cheval a

henni, s'est roulé puis s'est relevé, et il était devenu un grand étalon au poil luisant et noir, et pommelé sur toute sa robe, et sa crinière autour de lui était comme un nuage. Il était le chef de tous les chevaux, et quand il a henni, c'était pareil à un éclair, et ses yeux étaient comme l'étoile du couchant. Il a rué vers l'ouest et henni, et l'ouest a été rempli d'une poussière de sabots et des chevaux sans nombre, tous d'un noir luisant jaillirent hors de la poussière. Puis il a rué vers le nord et henni, et puis vers l'est et vers le sud, et les nuages de poussière ont répondu, propulsant leurs innombrables chevaux, des blancs, des alezans et des beiges, gras et luisants, exhibant leur vitesse et leur force. C'était très beau, mais c'était également effrayant.

Puis ils se sont arrêtés net, se sont cabrés et mis en cercle autour de leur chef, le cheval noir qui se tenait au centre, et ils sont restés immobiles. Et comme ils se tenaient là, quatre vierges, plus belles que ne peuvent l'être les femmes de la terre, ont traversé le cercle, vêtues d'écarlate, venant chacune de l'une des quatre directions, et elles se sont mises à leur place autour du grand étalon noir. Et l'une d'elles portait la coupe de bois remplie d'eau, une autre l'aile blanche, une autre la pipe, et une autre le cercle de la nation. L'univers entier est devenu silencieux, se tenant à l'écoute. Alors le grand étalon noir a élevé sa voix et a chanté. Son chant disait :

Mes chevaux viennent en caracolant.
Mes chevaux viennent en hennissant.
Ils viennent caracolant.
Ils viennent par tout l'univers.
Ils danseront, puissiez-vous les voir.
Ils danseront, puissiez-vous les voir.
Ils danseront, puissiez-vous les voir.
Ils danseront, puissiez-vous les voir.
Ils danseront, une nation de chevaux dansera.
Puissiez-vous les voir.
Puissiez-vous les voir.
Puissiez-vous les voir.

Sa voix n'était pas forte, mais elle se répandait par tout l'univers et l'a rempli. Il n'y a rien qui ne l'ait entendu, et elle était plus belle

que rien ne saurait être. C'était si beau que rien nulle part n'a pu se retenir de danser. Les vierges ont dansé, et de même tous les chevaux en cercle. Les feuilles sur les arbres, les herbes sur les collines et dans les vallées, les eaux des ruisseaux, des rivières et des lacs, les quadrupèdes et les bipèdes et les ailes qui sont dans les airs : tous ont dansé sur la musique du chant de l'étalon.

Et quand j'ai regardé en bas vers mon peuple, les nuages ont passé par-dessus, les bénissant d'une pluie amicale, et se sont arrêtés à l'est, surmontés d'un arc-en-ciel flamboyant.

Puis tous les chevaux sont revenus à leur place en chantant, au-delà du sommet de la quatrième montée, et toutes choses chantaient avec eux tandis qu'ils marchaient.

Et la Voix a dit : « Ils ont accompli un jour de bonheur par tout l'univers. » Et regardant en bas j'ai vu que le vaste cercle du jour était tout entier beau et vert, que tous les fruits mûrissaient et que toutes choses étaient aimables et heureuses.

Puis une Voix a dit : « Regarde ce jour, car c'est à toi de le faire. Maintenant tu te tiendras au centre de la terre afin que tu voies, car c'est là qu'ils vont t'emmener. »

J'étais toujours sur mon cheval bai, et une fois encore j'ai senti que les cavaliers de l'ouest, du nord, de l'est et du sud étaient derrière moi en formation, comme précédemment, et nous allions à l'est. J'ai regardé devant moi et j'ai vu les montagnes au loin, couvertes de rochers et de forêts, et venant des montagnes toutes les couleurs jaillissaient vers les cieux. Puis je me suis trouvé sur la montagne la plus haute de toutes, et tout autour en dessous de moi était le cercle complet du monde{17}. Et durant le temps que je me trouvais là, j'ai vu plus que je n'en puis dire, et j'ai compris plus que je n'ai vu. Car je voyais les formes de toutes choses en esprit, d'une manière sacrée, et la forme de toutes les formes telles qu'elles doivent vivre ensemble comme étant un seul être. Et j'ai vu que le cercle sacré de mon peuple était l'un des nombreux cercles qui faisaient un seul cercle, vaste comme la lumière du jour et la lumière des étoiles, et au centre croissait un puissant arbre en fleur qui abritait tous 14 les enfants d'une seule mère et d'un seul père. Et j'ai vu que cela était sacré.

Puis, tandis que je me tenais là, ces hommes sont venus de l'est, tête en avant comme des flèches en vol, et entre eux deux s'est levée

l'étoile de l'aube. Ils sont venus à moi et m'ont donné une plante en me disant : « Avec cela tu pourras tout entreprendre et tout accomplir sur la terre. » C'était la plante de l'étoile de l'aube, la plante de la compréhension, et ils m'ont dit de la laisser tomber sur la terre. Je l'ai vue tomber très loin, et quand elle s'est fichée dans la terre, elle a pris racine, a poussé et fleuri, quatre fleurs sur une tige, une bleue, une blanche, une écarlate et une jaune, et les rayons qui en sortaient se sont élancés vers les cieux afin que toutes les créatures les voient et qu'il n'y ait d'obscurité nulle part.

Puis la Voix a dit : « Maintenant, retourne vers tes Six Grands-Pères. »

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas pris garde à la manière dont j'étais habillé, et j'ai vu que j'étais entièrement peint en rouge, et mes articulations étaient peintes en noir, et il y avait des bandes blanches entre les articulations. Mon cheval bai portait sur tout le corps des rayures en forme d'éclairs, et sa crinière était un nuage. Et quand je respirais, mon souffle lançait des éclairs.

Maintenant deux hommes me conduisaient, tête en avant comme des flèches lancées en l'air. C'étaient ceux qui m'avaient amené ici depuis la terre. Comme je les suivais sur mon cheval bai, ils se sont transformés en quatre groupes d'oies volant en cercle, une au-dessus de chaque quartier, et tout en volant elles lançaient d'une voix sacrée : « Br-r-r-p ! br-r-r-p ! br-r-r-p !

Puis j'ai vu devant moi l'arc-en-ciel flamboyant au-dessus de la tente des Six Grands-Pères, qui était construite et couverte avec des nuages et cousue avec des lanières d'éclairs. Et au-dessous étaient toutes les ailes qui sont dans les airs, et encore au-dessous les animaux et les hommes. Tous se réjouissaient et le tonnerre était comme un rire de joie.

Tandis que j'entrais par la porte de l'arc-en-ciel, des acclamations sont venues de tout l'univers, et j'ai vu les Six Grands-Pères assis en rang avec leurs bras levés vers moi et leurs paumes en l'air. Et derrière eux, dans le nuage, se pressaient les visages innombrables des peuples à venir.

« Il a vaincu ! » se sont écriés les Six ensemble, dans un tonnerre. Comme je passais devant eux, chacun m'a donné de nouveau le cadeau qu'il m'avait donné auparavant : la coupe d'eau et

l'arc et les flèches, le pouvoir de faire vivre et de détruire, l'aile blanche de la purification et la plante de guérison, la pipe sacrée, la baguette fleurie. Et chacun a parlé à son tour, de l'ouest au sud, expliquant ce qu'il avait donné comme il l'avait fait précédemment, et chacun, tandis qu'il parlait, se fondait en bas dans la terre et puis s'élevait de nouveau. Et tandis que chacun faisait cela, je me sentais plus proche de la terre.

Puis le plus âgé de tous m'a dit : « Petit-fils, tu viens de voir tout l'univers. Maintenant il te faut retourner à l'endroit d'où tu es venu, revêtu de pouvoir, et en cet endroit il adviendra que des centaines seront sanctifiées, des centaines deviendront des flammes ! Regarde ! »

J'ai regardé en bas et j'ai vu mon peuple qui était là, et ils étaient tous heureux et sains, sauf un qui était couché comme mort, et celui-là c'était moi. Puis le plus âgé des Grands-Pères a chanté, et son chant était ainsi :

Quelqu'un est couché sur la terre d'une manière sacrée.
Voici quelqu'un, sur la terre il est couché.
D'une manière sacrée j'ai fait en sorte qu'il marche.

Maintenant la tente construite et couverte avec des nuages s'est mise à osciller de-ci de-là dans le vent, et la porte de l'arc-en-ciel flamboyant se ternissait de plus en plus. J'entendais des voix de toutes sortes qui criaient au dehors : « Aigle-Étends-ton-Aile arrive ! Regardez-le ! »

Quand j'ai passé la porte, le visage du jour de la terre apparaissait avec l'étoile de l'aube sur son front. Et le soleil a jailli et m'a regardé, et je m'en suis allé seul, droit devant moi.

Et comme je marchais seul, j'ai entendu le soleil chanter pendant qu'il montait, et son chant était ainsi :

J'apparais le visage à découvert.
D'une manière sacrée j'apparais.
Je rends aimable la terre verdoyante
J'ai rendu aimable le centre du cercle de la nation.
Voyez, mon visage est à découvert.
J'ai fait marcher les bipèdes et les quadrupèdes.

J'ai fait voler les ailes qui sont dans les airs.
J'apparais le visage à découvert.
J'ai fait de mon jour un jour sacré.

Lorsque le chant s'est tu, je me suis senti perdu et solitaire. Puis une Voix d'en haut m'a dit : « Regarde en arrière ! » Il y avait un aigle tacheté battant des ailes au-dessus de moi, et il a parlé. J'ai regardé, et là où s'élevait la tente à l'arc-en-ciel flamboyant construite et couverte avec des nuages, j'ai vu la haute montagne rocheuse qui est au centre de la terre.

J'étais seul maintenant dans une vaste plaine, les deux pieds sur terre, seul mais avec l'aigle tacheté qui me gardait. Je voyais notre village au loin, et je marchai rapidement vers lui, car j'avais le mal du pays. Puis j'ai vu notre tente, et j'ai vu à l'intérieur ma mère et mon père penchés sur un garçon malade qui était moi-même. Et tandis que j'entrais dans la tente, quelqu'un a dit : « Le garçon revient à lui, il faut lui donner de l'eau. »

Puis j'étais assis, et je me sentais tout triste parce que ni ma mère ni mon père ne semblaient savoir que j'étais allé si loin.

4. La chasse au bison

Quand je me suis de nouveau trouvé avec mon père et ma mère, assis dans notre tente, mon visage était toujours boursouflé et mes jambes et mes bras étaient très enflés. Mais je me sentais bien et je voulais déjà me lever et courir alentour. Mes parents n'ont pas voulu. Ils m'ont dit que j'avais été malade douze jours, étendu comme mort pendant tout ce temps, et que Chasseur-de-Tourbillons (Whirlwind Chaser), qui était l'oncle d'Ours-Debout et medecine-man, m'avait ramené à la vie. Je savais que c'étaient les Grands-Pères de la tente de l'arc-en-ciel flamboyant qui m'avaient guéri. Mais j'avais peur de le dire. Mon père a donné son meilleur cheval à Chasseur-de-Tourbillons pour m'avoir rendu la santé. Et beaucoup de gens sont venus pour me voir, et l'on a beaucoup parlé du grand pouvoir de Chasseur-de-Tourbillons qui m'avait rendu la santé d'un seul coup alors que j'étais pareil à un mort.

Chacun était heureux que je sois vivant, mais moi, étendu là, songeant à l'endroit merveilleux où j'étais allé et à tout ce que j'avais vu, j'étais profondément triste. Car il me semblait que tout le monde devrait être au courant, mais j'étais effrayé d'en parler parce que je savais que personne ne me croirait, moi si petit, moi qui n'avais que neuf ans. Pendant que j'étais couché là, songeant à ma vision, je pouvais la voir toute encore et en sentir le sens avec une part de moi-même, comme un étrange pouvoir émanant de mon corps, mais quand la part de moi qui parle cherchait à former des mots pour en dire le sens, cela devenait comme un brouillard et s'évanouissait.

Je suis sûr maintenant que j'étais trop jeune pour tout comprendre et que j'avais surtout ressenti tout cela. Je me souvenais des images et des mots qui avaient été prononcés. Et rien de ce que j'ai vu jamais avec mes yeux n'a été aussi clair et brillant que ce que ma vision m'avait montré. Et aucun des mots que j'ai entendus avec mes oreilles n'a été semblable à ceux que j'avais entendus alors. Je n'ai pas eu besoin de me rappeler ces choses, elles se sont rappelées d'elles-mêmes à moi durant toutes ces années. C'est pendant que je grandissais que la signification des images et des mots s'est dégagée de plus en plus claire. Et même à présent, je me rends compte qu'il

m'a été montré plus que je ne puis dire.

Le soir du jour de ma guérison, Chasseur-de-Tourbillons qui s'était fait une réputation et qui avait obtenu un bon cheval pour m'avoir guéri, est venu jusqu'à notre tente. Il s'est assis et m'a regardé longuement d'une étrange façon. Puis il a dit à mon père : « Ton garçon est assis d'une manière sacrée. Je ne sais pas ce que c'est, mais il sera appelé à accomplir une tâche spéciale, car tandis que j'arrivais, j'ai vu un pouvoir semblable à une lumière qui émanait de son corps. »

Pendant qu'il me regardait intensément, j'aurais voulu me lever et m'enfuir. J'étais effrayé à l'idée qu'il puisse regarder au-dedans de moi et y voir ma vision et qu'il en parle faussement, et qu'ensuite les gens pensent que j'étais devenu fou. Longtemps encore après cela, chaque fois que je voyais arriver Chasseur-de-Tourbillons, je courais au loin et me cachais de peur qu'il ne voie au-dedans de moi et qu'il parle.

Le matin suivant, l'enflure de mon visage, de mes jambes et de mes bras avait disparu, et je me sentais mieux que jamais. Mais tout ce qui était autour de moi me semblait étranger et lointain. Je me souviens que pendant douze jours après cela j'ai voulu rester seul, et il me semblait que je n'appartenais pas à mon peuple. Ils étaient comme des étrangers pour moi. Je restais seul, à l'écart du village et des autres garçons, et je regardais vers les quatre quartiers, songeant à ma vision et souhaitant y retourner. Je revenais chez nous pour manger, mais je n'avais pas très faim, et mon père et ma mère pensaient que j'étais encore malade, mais je ne l'étais plus. Je n'avais que le mal du pays, de ce pays où j'étais allé.

Je ne pouvais pas parler de ce que j'avais vu et entendu, même pas à Refuse-d'Avancer, le père de ma mère, alors qu'auparavant je pensais que je pouvais tout lui dire, car il aimait tout ce qu'un garçon peut aimer, et les merveilleuses choses qu'il me racontait n'avaient pas de fin. C'est lui qui a fait mon premier arc, et il avait toujours de nouvelles flèches prêtes pour moi quand j'avais perdu toutes celles qu'il m'avait données. J'adorais mon père, mais Refuse-d'Avancer était différent, et je passais beaucoup de temps avec lui. Mais pour la première fois, j'étais incapable de lui parler de ce que j'avais vu.

Un jour, j'étais dehors avec l'arc et les flèches que mon grand-père avait faits pour moi, et tandis que je marchais songeant à ma

vision, soudain je me suis senti bizarre et pendant un instant il m'a semblé que l'arc et les flèches étaient ceux que le premier Grand-Père de la tente à l'arc-en-ciel flamboyant m'avait donnés. Puis ils étaient de nouveau ceux que Refuse-d'Avancer avait faits, et je me trouvais stupide et je me forçais à penser qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Je me suis dit que j'allais oublier tout ça, et je me suis mis à la recherche de quelque chose à tirer. Il y avait un buisson et un petit oiseau perché dessus. Mais comme j'allais le tirer, je me suis senti de nouveau bizarre et je me suis souvenu que je devais être parent avec les oiseaux. Alors je n'ai pas tiré. Puis je suis allé du côté du ruisseau, me sentant stupide d'avoir laissé partir le petit oiseau, et quand j'ai vu une grenouille verte qui était assise là, je lui ai tiré droit dessus. Mais quand je l'ai prise par les pattes, je me suis dit : « Maintenant voilà, je l'ai tuée », et j'ai eu envie de pleurer.

Ours-Debout parle :

Je me souviens du temps où mon ami était malade. J'étais de quatre ans plus âgé que lui. Je suis un Minneconjou, mais nos mères étaient cousines et nous avions l'habitude de jouer ensemble lorsque nos groupes campaient à la même place. C'était aux sources de la Greasy Grass (la rivière Little Big Horn). Tout le monde au village se portait bien, et Élan-Noir aussi. Et juste après j'ai entendu dire qu'il était mourant et ne respirait presque plus. Chacun était excité à son sujet, et ils ont envoyé chercher un médecin dans d'autres groupes, mais personne ne savait de quoi il était malade. Je l'ai vu à l'époque. Il semblait mort, et tout le monde parlait de lui. Puis tout d'un coup il a été rétabli, et tout le monde était émerveillé et l'on ne parlait que de cela.

Je me souviens aussi de ce qui s'est passé après qu'il s'est levé. Juste après nous avons déplacé le camp à l'embouchure de Willow Creek, environ deux journées plus au sud, et tandis que le village se mettait en marche, je suis revenu sur mes pas vers les arrières où étaient les jeunes garçons, car je voulais voir mon camarade. Je lui ai dit : « Salut, petit frère ! Tu vas bien, après tout ! » Et il a dit : « Salut ! Je ne suis plus du tout malade maintenant ! » Mais, alors que nous marchions et bavardions tous les deux, il n'était plus comme un enfant. Il était plutôt comme un Vieil homme. Et je me

souviens de son père parlant avec mon père, dans notre tente, un soir pendant que nous mangions. Il a dit quelque chose comme ça : « Depuis que mon garçon a été malade, il n'est plus le même garçon. Il a des façons bizarres et il n'aime plus être chez nous. Ça me chagrine de le voir ainsi, pauvre enfant ! »

Puis nous avons eu une grande chasse et les gens n'ont plus parlé de ça.

Élan-Noir continue :

Oui, après être restés un certain temps à Willow Creek, nous avons fait une grande chasse, et cela m'a aidé à ne plus penser continuellement à ma vision.

Un matin, le crieur est venu dans le cercle du village et a annoncé que nous allions lever le camp. Les conseillers étaient réunis dans la tente du concile, et il leur a crié : « Conseillers, venez au centre et apportez vos feux ». Leur tâche était de conserver le feu pour le peuple, car nous n'avions pas d'allumettes à l'époque.

« Pliez les tentes, c'est le moment, pliez ! » a lancé le crieur. Et tout le monde s'est mis à plier les tentes et à les empaqueter sur les traîneaux{18}.

Puis le crieur a dit : « Voilà du bison, qu'on dit, voilà du bison ! Prenez garde à vos enfants ! » Il voulait dire qu'on fasse tenir les enfants tranquilles durant le voyage pour qu'ils n'effraient pas les bisons.

Puis nous avons levé le camp et sommes partis en formation, les quatre conseillers en tête, un crieur derrière eux, ensuite les chefs, puis le peuple avec les traîneaux chargés, et enfin le troupeau de chevaux. Je chevauchais vers l'arrière avec quelques-uns des plus jeunes garçons, et alors que le peuple montait une longue colline, je regardais devant moi et je me suis senti de nouveau bizarre pendant un moment, parce que cela m'a rappelé la nation qui marchait d'une manière sacrée sur la route rouge, dans ma vision. Mais c'était différent, et j'ai vite oublié, parce que quelque chose d'excitant allait se passer, et même les chevaux semblaient le savoir.

Après avoir chevauché pendant un certain temps, nous sommes arrivés à un endroit où poussaient des raves en quantité, et le crieur a

dit : « Posez vos chargements et laissez les chevaux se reposer. Prenez vos bâtons et déterrez-vous des raves. » Et pendant que les gens faisaient ça, les conseillers sont allés s'asseoir sur la colline proche et ont fumé. Puis le crieur a lancé : « Chargez vos paquets ! », et bientôt le village a repris sa route.

Quand le soleil a été haut, les conseillers ont trouvé un endroit pour camper où il y avait du bois et de l'eau. Pendant que les femmes faisaient la cuisine, tout autour du cercle, j'ai entendu des gens qui disaient que les éclaireurs revenaient, et au sommet d'une colline j'ai vu arriver trois cavaliers. Ils sont descendus à la tente du concile, au milieu du village, et tout le monde s'est approché pour écouter. J'y suis aussi allé et me suis mis tout près pour pouvoir regarder à travers les jambes des hommes. Le crieur est sorti de la tente et a parlé au peuple de la part des éclaireurs : « Je vous ai protégés. En échange, vous devez m'apporter beaucoup de cadeaux. » Les éclaireurs se sont assis devant la porte de la tente, et un des conseillers a bourré la pipe de *tchacun cha cha,* l'écorce du saule rouge, et l'a posée sur une bouse de bison devant lui, parce que le bison est sacré et nous donne à la fois nourriture et abri. Puis il a allumé la pipe, l'a offerte aux quatre quartiers, à l'Esprit d'en haut et à la Terre Mère, et la passant aux éclaireurs il a dit : « La nation s'en est remise à vous. Quoi que vous ayez vu, c'est peut-être pour le bien de la nation que vous l'avez vu. » Les éclaireurs ont fumé, exprimant ainsi qu'ils diraient la vérité. Puis le conseiller a dit : « Où étiez-vous lorsque vous avez aperçu la viande ? Dites-le-moi, que je me réjouisse. »

Un des éclaireurs a dit : « Vous savez d'où nous sommes partis. Nous avons avancé et nous avons atteint le sommet d'une colline, et là nous avons vu un petit troupeau de bisons. » En parlant, il indiquait l'endroit.

Le conseiller a dit : « Peut-être est-ce de l'autre côté que vous avez vu la viande ? Dites-le-moi. » L'éclaireur a répondu : « De l'autre côté de ce lieu, nous avons vu un second troupeau de bisons, plus important. »

Puis le conseiller a dit : « Je vous suis reconnaissant. Dites-moi tout ce que vous avez vu là-bas. »

L'éclaireur a répondu : « De l'autre côté, il n'y a rien que des bisons, à travers tout le pays. »

Et le conseiller a dit : « *Hetchetu alon*[19] ! »

Puis le crieur a clamé, comme en chantant : « Que vos couteaux soient aiguisés, que vos flèches soient affûtées. Soyez prêts, hâtez-vous. Préparez vos chevaux ! Allons, flèches en avant. Nous ferons de la viande en abondance ! »

Chacun a commencé à aiguiser couteaux et flèches et à préparer les meilleurs chevaux pour la grande prise de la viande.

Puis nous sommes partis en direction des bisons. Le groupe des soldats allait en premier, chevauchant vingt de front, et quiconque se serait permis d'aller au-devant d'eux aurait été tiré à bas de son cheval. Ils allaient en bon ordre et chacun devait obéir. Après eux venaient les chasseurs, chevauchant cinq de front. Le peuple venait ensuite. Puis le conseiller de tête vint choisir les meilleurs chasseurs ayant les chevaux les plus rapides, et il leur a dit : « Jeunes et bons guerriers, mes proches, je sais que votre travail est bon. Ce que vous faites est toujours bien. Donc en ce jour il vous faut nourrir ceux qui sont sans appui. Peut-être y a-t-il ici quelques personnes âgées et faibles qui n'ont pas de fils, ou quelques personnes qui ont des petits enfants, mais point d'homme. Vous devez aider ceux-là, et ce que vous tuerez leur reviendra. » C'était un grand honneur pour les jeunes guerriers.

Puis quand nous nous sommes approchés du lieu où étaient les bisons, les chasseurs ont fait cercle autour d'eux et le cri s'est élevé comme dans une bataille : « Hoka hey ! », ce qui voulait dire : « Chargez ! » Puis il y a eu une grande poussière et chacun criait, et tous les chasseurs se sont mis à tuer, chacun pour soi. Ils étaient tous presque nus, avec leur carquois plein de flèches pendant à leur côté gauche, et ils galopaient vers un bison et ils le tiraient derrière l'épaule gauche. Certaines flèches s'enfonçaient jusqu'aux plumes, et parfois certaines qui ne rencontraient point d'os s'enfonçaient tout entières. Tout le monde était joyeux.

Ours-Debout parle :

Je me souviens de cette chasse, car jusque-là je n'avais tué qu'un veau. J'avais treize ans et j'étais censé être un homme, aussi je m'étais mis dans la tête d'attraper une bête d'un an. L'une d'elles est descendue dans un creux et je l'ai poursuivie avec mon poney. Mon

premier coup n'a pas paru lui faire mal du tout, mais mon poney ne l'a pas lâché et ma seconde flèche s'est plantée jusqu'à la moitié de sa longueur. Je crois que je l'avais touchée au cœur, car elle s'est mise à vaciller en courant et le sang sortait de ses naseaux. Quand les chasseurs viennent de tuer, ils crient une fois : « Yuhoo ! », mais c'était mon premier grand bison, et je ne cessais de crier : « Yuhoo ! Yuhoo ! » Les gens ont dû penser que j'étais en train de tuer tout le troupeau, à la façon dont je criais. Quand il s'est abattu, j'ai sauté de cheval et me suis mis à le dépecer, et j'étais fou de joie. À travers toute la plaine et aussi loin que je pouvais voir, il y avait des hommes dépeçant des bisons, et les femmes et les vieux qui ne pouvaient pas chasser étaient venus pour aider. Et toutes les femmes chantaient des trémolos de joie pour ce que les guerriers leur avaient donné. C'était la lune des cerises rouges (juillet). Ce fut une grande chasse.

Élan-Noir continue :

J'étais suffisamment bien remis pour monter à cheval, mais je n'étais pas assez grand pour chasser. Nous autres petits garçons furetions alentour et observions les chasseurs. Et quand nous voyions une troupe de bisons arriver, nous criions : « Yuhoo ! », comme faisaient les autres, mais personne ne prenait garde à nous.

Quand la tuerie a été terminée, ils ont pendu la viande sur le dos des chevaux et l'ont attachée avec des bandes de peau de bison fraîche. Au retour vers le village, tous les chevaux étaient chargés, et nous petits garçons ne pouvions attendre la fête : nous nous servions de tout le foie cru que nous voulions. Personne ne nous grondait.

Pendant ce temps, les femmes revenues au camp taillaient de longues perches et des bâtons fourchus pour construire les séchoirs à viande. Quand les chasseurs sont revenus, ils ont empilé la viande sur des feuilles d'arbre.

Puis tous les conseillers sont revenus à la tente du conseil, et de toutes les directions les gens sont arrivés leur apportant de la viande en cadeau, et les conseillers ont crié : « Hya-a-a-a ! », après quoi ils ont chanté pour ceux qui leur avaient apporté des cadeaux. Et après qu'ils eurent mangé autant qu'ils pouvaient, le crieur a dit au peuple : « Venez ! Il y en a plus que nous ne pouvons en manger. »

Et de partout dans le camp des gens sont venus pour avoir un

peu de la viande qui restait.

Les femmes étaient fort occupées à couper la viande en bandes et à la suspendre sur les espaliers pour qu'elle sèche. Vous pouviez voir de la viande rouge suspendue partout. Le peuple a festoyé toute la nuit. C'était le bon temps.

Il y avait un jeu de guerre que nous, petits garçons, jouions après les grandes chasses. Nous allions un peu à l'écart du village et nous construisions quelques tentes avec des herbes, et nous disions que nous étions ennemis et que cela était notre village. Nous avions un conseiller, et lorsque la nuit venait, il nous ordonnait d'aller chiper de la viande séchée chez les grandes personnes. Il nous tendait une baguette et nous devions en casser un morceau avec les dents. Si nous en cassions un gros morceau, nous avions droit à un gros morceau de viande, et si nous n'en cassions qu'un petit morceau, nous ne recevions presque rien. Alors nous partions pour le village des grandes personnes, rampant sur notre ventre, et quand nous revenions sans avoir été attrapés, nous faisions une grande fête et une danse, et nous parlions de tuerie, racontant nos actions de bravoure comme de vrais guerriers. Une fois, je me souviens, je n'avais pas de haut fait à raconter. J'ai rampé jusqu'à un arbre qui se penchait près d'une tente, et de la viande pendait aux branches. Je voulais m'emparer d'une langue que je voyais là-haut grâce au clair de lune, et j'ai grimpé. Mais comme j'étais sur le point de l'attraper, l'homme à l'intérieur de la tente s'est écrié : « Ye-a-a ! » Il disait ça à son chien, qui lui aussi était en train de voler de la viande, mais j'ai cru que l'homme m'avait vu, alors j'ai eu tellement peur que je suis tombé de l'arbre et je me suis enfui en criant.

Puis nous faisions ce que nous appelions la danse de la poitrine gercée. Notre conseiller nous examinait pour voir lequel de nous avait la poitrine la plus bronzée, pour n'avoir pas été couverte de notre vêtement habituel. Et le garçon choisi menait la danse tandis que nous chantions tous :

J'ai une poitrine gercée.
Ma poitrine est rouge.
Ma poitrine est jaune.

Et nous exercions aussi notre endurance. Notre conseiller

mettait des graines de tournesol séchées sur nos poignets. On les enflammait par-dessus et nous devions les laisser brûler jusqu'à la peau. Cela faisait mal et laissait des brûlures, mais si nous les enlevions ou criions : « Owh ! », les autres nous appelaient femmelettes.

5. À la ville des soldats

Après que toute la viande a été séchée, les six groupes[{20}] de notre nation qui s'étaient réunis à l'époque où j'avais eu ma grande vision ont levé le camp de l'embouchure de Willow Creek et se sont éparpillés dans toutes les directions. Une petite partie de notre groupe, les Oglalas, s'est dirigée au sud vers la ville des soldats[{21}], sur Smoky Earth River (la White), car certains de nos parents étaient là et nous voulions faire une fête d'*aguiapi* et de *paezhuta sapa* avec du *chahumpi* dedans[{22}]. Tous les autres Oglalas sont restés dans cette région avec Cheval-Fou, lequel ne voulait rien avoir à faire avec les Wasichous. On était vers la fin de la lune des cerises mûres (juillet), et nous les garçons, nous jouions et nous nous donnions du bon temps. Il n'y avait pas beaucoup de garçons dans notre groupe, mais nous jouions tous ensemble. J'avais cessé de penser à ma vision. Mes étranges sentiments m'avaient quitté et je n'étais plus honteux. Cependant, lorsqu'un orage arrivait, je me sentais tout heureux comme si quelqu'un allait venir me rendre visite.

Nous avons campé tout d'abord sur la rivière Powder, puis aux sources du bras nord de Good River (la Cheyenne) où se trouvait une haute butte que nous appelions Assise-avec-son-Petit, parce qu'il y avait une plus petite butte juste à côté. Puis nous avons campé sur Driftwood Creek, puis sur la plaine des Pins, et enfin à Plum Creek. Quand nous sommes arrivés là, les prunes commençaient à rougir, mais n'étaient pas encore mûres. Mon grand-père est sorti, en a cueilli quelques-unes bien grosses et bien rouges et les a trouvées fort bonnes. Quand nous sommes arrivés à War Bonnet Creek, qui n'est pas loin de la ville des soldats, ma tante et mes autres parents nous y attendaient avec du pain et du café, et nous avons eu une grande fête. J'ai été malade toute la nuit, et le jour suivant mes parents m'ont transporté en traîneau. Ils craignaient que je meure tout de bon cette fois-ci. Mais ce n'était que l'excès de pain et de café, je crois, ou peut-être les prunes. Nous avons encore campé à Hips Hill, et à ce moment-là presque tous ceux des nôtres qui venaient de la ville des soldats nous avaient rejoints. Le jour suivant une vingtaine de nos tentes s'en sont allées et les autres sont restées en arrière. Nous

avons campé avec nos parents vers la Butte Blanche, près de la ville des soldats, et nous y sommes restés tout l'hiver, et nous nous donnions du bon temps à glisser en bas des collines avec des luges faites de mâchoires et de côtes de bison attachées ensemble avec des peaux.

J'ai eu dix ans cet hiver-là, et c'est alors que j'ai vu pour la première fois un Wasichou. Au début je pensais qu'ils avaient tous l'air malade, et j'avais peur qu'ils nous attaquent à tout moment, mais j'ai fini par m'habituer à eux.

Cet hiver-là, un de nos garçons a grimpé sur le mât du drapeau et l'a coupé près du sommet. Cela a failli mal tourner, car les soldats nous ont entouré avec leurs fusils. Mais Nuage-Rouge qui vivait là s'est mis droit au milieu, désarmé, et a parlé aux Wasichous et à nous tous. Il a dit que le garçon qui avait fait ça devait être puni, et il a dit aux Wasichous qu'il était stupide pour des hommes de tirer sur des adultes parce que leurs petits garçons avaient fait des bêtises en jouant. Et il leur a demandé si eux n'avaient jamais fait de bêtises pour s'amuser quand ils étaient petits garçons. Alors les choses en sont restées là.

Nuage-Rouge a été un grand chef, et il était un Oglala. À cette époque il en avait fini avec les batailles. Après le traité qu'il avait fait avec les Wasichous, cinq ans plus tôt (1868), il n'a jamais plus combattu, et il vivait avec son groupe, les Sinistres-Figures (Bad Faces), à la ville des soldats ; Cheval-Fou était lui aussi un Oglala, et je crois qu'il a été le plus grand de tous les chefs.

À la lune où pousse l'herbe rouge (avril), environ trente de nos tentes ont levé le camp et sont parties vers les Montagnes Noires pour couper des perches pour les tentes. Nous avons suivi Horse Head Cutting Creek jusqu'à son embouchure, et pendant que nous campions là, un jour que j'étais seul loin du village, j'ai entendu siffler un aigle tacheté. J'ai regardé en l'air et je l'ai vu qui voletait au-dessus de moi. Mon étrange sentiment est revenu avec force, et durant un moment il m'a semblé que j'étais de nouveau dans le monde de ma vision.

De là nous nous sommes rendus à Buffalo Cap, au pied des collines, et mon père et moi sommes allés seuls à la recherche de cerfs. Nous avons grimpé à travers les bois jusqu'au sommet d'une grande colline, et c'était pénible pour mon père qui boitait à cause de

la blessure qu'il avait reçue à la bataille des Cent Tués. Quand nous sommes arrivés au sommet, mon père a regardé en bas et a dit : « Il y en a par là. Tu restes ici, et je vais autour d'eux. » Alors l'étrange sentiment m'est revenu et j'ai dit sans savoir pourquoi : « Non, père, reste ici. Ils vont les conduire vers nous. » Il m'a regardé avec insistance et a dit : « Qui les conduit ? » Je n'ai pas pu répondre. Et après qu'il m'eut bien regardé, il a dit : « D'accord, fiston. » Alors nous nous sommes couchés dans l'herbe et nous avons attendu. Ils sont en effet venus vers nous, et mon père en a tiré deux.

Tandis que nous dépecions et que je mangeais un morceau de foie, j'ai ressenti du regret que nous ayons tué ces animaux, et j'ai pensé que nous nous devions de faire quelque chose en retour. J'ai donc dit : « Père, ne devrions-nous pas offrir l'un d'eux aux choses sauvages ? » Il m'a regardé de nouveau avec insistance pendant quelques instants. Puis il a placé un des cerfs, la tête du côté de l'est, et se tournant lui-même vers l'ouest il a levé les mains et a crié « Hey-hey ! » quatre fois et a prié ainsi : « Grand-Père, ô Grand Esprit, regarde-moi ! J'offre cela à toutes les choses sauvages qui mangent de la viande, afin que mon peuple vive et que les enfants croissent dans l'abondance. »

Ce fut un autre heureux été, car les grandes tribulations n'étaient pas encore venues. Nous avons coupé quantité de perches pour les tentes le long des ruisseaux qui descendent la face est des Montagnes Noires, et nous avons eu à manger autant que nous voulions, car les collines étaient un vaste garde-manger pour notre peuple. Taureau-de-Fer (Iron Bull) était un petit garçon de mon âge, et nous adorions pêcher ensemble. Nous faisions toujours l'offrande de l'appât aux poissons en disant : « Vous qui êtes au fond de l'eau avec vos rouges nageoires, je vous offre ceci. Venez donc un peu plus près. » Puis quand nous attrapions le premier poisson, nous le mettions sur une baguette fourchue et nous l'embrassions. Nous étions sûrs que si nous ne faisions pas cela les autres le sauraient et se tiendraient éloignés. Si nous attrapions un petit poisson, nous l'embrassions et le relancions à l'eau : de cette façon il n'irait pas effrayer les gros poissons. Je ne sais pas si tout ça aidait ou non, mais nous avons toujours eu du poisson en abondance et nos parents étaient fiers de nous. Et nous essayions d'en attraper autant que nous pouvions afin que les gens pensent du bien de nous.

Il y avait un homme du nom de Watanye qui excellait à attraper le poisson à la lance, et il avait les lèvres si gercées qu'il ne pouvait pas se permettre de rire. Elles étaient craquelées tout autour de la bouche. Certains essayaient de le faire rire, mais il les fuyait. Un jour il m'a dit : « Petit frère, je vais te montrer comment on pêche à la lance. » Nous avons remonté le ruisseau, et là, dans une poche d'eau, il y avait un poisson long comme ça (jusqu'au coude). « Prends la lance, dit Watanye, et lance-la profond, car ils sont toujours plus bas qu'il ne paraît. » J'ai pris la lance et l'ai enfoncée de toutes mes forces, mais l'eau claire était plus profonde qu'elle ne semblait. J'ai si bien raté mon coup que je suis tombé la tête la première dans l'eau froide. Quand je suis ressorti à quatre pattes, Watanye, plié en deux de rire, se tenait le ventre en faisant : « Ha ! ha ! ha ! » Du sang coulait sur son menton. Il s'est enfui aussi vite qu'il pouvait, et longtemps après ça, chaque fois qu'il me voyait, il faisait demi-tour et s'enfuyait pour n'avoir pas à rire de nouveau. Une fois je me suis caché dans un buisson en attendant sa venue, juste pour le voir déguerpir au moment où je sauterais dehors.

Je crois que Watanye m'aimait beaucoup, car souvent il me prenait avec lui pour pêcher ou chasser, et il m'apprenait des tas de choses. Il aimait aussi me raconter des histoires, et surtout des histoires drôles quand ses lèvres ne lui faisaient pas trop mal. Je me souviens encore d'une histoire au sujet d'un jeune Lakota nommé Haut-Cheval (High Horse), et de toutes les peines qu'il a eues à obtenir la fille qu'il désirait. Watanye disait que cela se passait au moment même où il racontait, et c'était peut-être bien le cas. Et si ça ne l'était pas, ç'aurait pu l'être. Je vais vous raconter cette histoire.

6. La cour de Haut-Cheval

Vous savez, dans les vieux temps il n'était pas si facile d'obtenir une fille quand on voulait se marier. Parfois c'était un rude labeur pour un jeune homme et il fallait qu'il endure pas mal de choses. Disons que je suis un jeune homme et que j'ai rencontré une fille si belle à mes yeux que le seul fait de penser à elle me rend malade. Je ne peux pas simplement aller vers elle et le lui dire, et ensuite me marier si elle est d'accord. Je dois être un gars très astucieux pour arriver à lui parler, et quand j'ai réussi à lui parler, ce n'est jamais que le tout début d'une longue histoire.

Imaginons que je suis malade d'une fille déjà depuis un bon bout de temps, tellement je suis amoureux d'elle, mais elle, de son côté, ne fait pas attention à moi, et ses parents la surveillent étroitement. Et moi je me sens de plus en plus mal. Alors je vais peut-être me glisser furtivement jusqu'à sa tente dans l'obscurité, et je vais attendre qu'elle sorte. Peut-être vais-je attendre là toute la nuit, sans fermer l'œil, et ne va-t-elle pas sortir du tout ? Alors je me sens encore plus malade d'elle.

Peut-être vais-je aller me cacher dans un buisson, près d'une source où je sais qu'elle va parfois chercher de l'eau, et quand elle s'approchera, et si personne ne regarde, je bondirai hors du buisson, je l'attraperai et je ferai en sorte qu'elle m'écoute. À sa manière de réagir, je saurai si elle m'aime, car elle sera très intimidée et peut-être ne dira-t-elle pas un mot et ne me regardera-t-elle même pas cette première fois. Alors je la laisserai aller. Ensuite je regarderai dans les environs jusqu'à ce que je voie son père seul, et je lui dirai combien de chevaux je pourrais lui donner en échange de sa ravissante fille, et à ce moment-là je me sentirai tellement malade d'amour que je lui donnerais tous les chevaux du monde si je les avais.

Bref, le jeune garçon dont je parle se nommait Haut-Cheval, et il y avait au village une fille qui était si belle à ses yeux qu'il en était complètement malade, et plus il pensait à elle, plus cela le rendait malade. La jeune fille était fort timide, et ses parents tenaient beaucoup à elle, car ils n'étaient plus bien jeunes et elle était leur

seule enfant. Ils la surveillaient tout le long du jour, et ils faisaient en sorte qu'elle soit aussi en lieu sûr la nuit pendant qu'ils dormaient. Ils faisaient un tel cas d'elle qu'ils lui avaient fait un lit de peaux, sur lequel elle dormait, et quand ils ont su que Haut-Cheval rôdait autour d'elle, ils ont pris des lanières de peau et se sont mis à attacher la fille dans son lit la nuit, de façon que personne ne puisse la voler quand ils étaient endormis, car ils n'étaient pas trop sûrs que leur fille n'avait pas envie d'être enlevée.

Bon, après avoir rôdé là autour un certain temps, se cachant et attendant la fille, et devenant de plus en plus malade, Haut-Cheval a enfin réussi à l'attraper et à la faire parler. Il a découvert alors qu'elle l'aimait peut-être un petit peu. Bien entendu, cela ne l'a pas fait se sentir mieux. Au contraire, il était plus malade qu'auparavant, mais maintenant il se sentait brave comme un bison. Il est donc allé droit vers le père et il lui a dit qu'il aimait tellement sa fille qu'il était prêt, pour l'avoir, à lui donner deux chevaux dont l'un était jeune et l'autre pas si vieux que ça.

Mais le vieil homme a agité sa main négativement pour signifier à Haut-Cheval qu'il cesse de parler aussi stupidement et qu'il s'en aille.

Haut-Cheval se sentait plus malade que jamais. Mais il y avait un jeune gars qui a dit à Haut-Cheval qu'il lui prêterait deux chevaux, et que quand il aurait de nouveau des chevaux à lui, il les lui donnerait en échange de ceux qu'il aurait empruntés.

Alors Haut-Cheval est retourné vers le vieil homme et lui a dit que pour avoir la fille, il lui donnerait quatre chevaux, deux étant jeunes et les deux autres n'étant pas vieux du tout. Mais le vieil homme n'a fait qu'agiter sa main sans dire un mot.

Haut-Cheval s'est remis à rôder dans les environs jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau parler à la fille, et il lui a demandé de s'enfuir avec lui. Il lui a dit que si elle refusait, il ne lui restait plus qu'à se laisser tomber et mourir. Mais elle lui a dit qu'elle ne voulait pas faire cela. Elle voulait être achetée comme une femme de qualité. Comme vous le voyez, elle aussi pensait grand bien d'elle-même.

Cela a rendu Haut-Cheval si malade qu'il en a perdu le goût de manger, et il allait la tête pendante comme s'il allait s'écrouler raide mort à tout instant.

Cerf-Rouge (Red Deer) était un autre jeune gars, et Haut-Cheval et lui étaient d'excellents camarades, faisant toujours des choses ensemble. Voyant comment Haut-Cheval se comportait, Cerf-Rouge lui dit : « Cousin, qu'est-ce qui se passe ? Es-tu malade du ventre ? Tu as l'air de quelqu'un qui va trépasser. »

Alors Haut-Cheval dit à Cerf-Rouge ce qui se passait et qu'il ne pourrait pas continuer à vivre s'il ne pouvait pas bientôt épouser cette fille.

Cerf-Rouge a réfléchi un moment à l'affaire et a dit : « Cousin, j'ai un plan, et si tu es un homme et fais comme je dis, tout va très bien marcher. Elle ne veut pas s'enfuir avec toi. Son vieux bonhomme ne veut pas de tes quatre chevaux et quatre chevaux c'est tout ce que tu peux obtenir. Il te faut l'enlever et fuir avec elle. Puis, après un certain temps, tu reviendras, et le vieil homme ne pourra rien faire puisqu'elle sera devenue ta femme. Quant à elle, tout ce qu'elle demande, c'est que tu l'enlèves. »

Ils ont alors décidé de ce que Haut-Cheval allait faire. Lui, il disait qu'il aimait tellement cette fille qu'il était homme à faire tout ce que Cerf-Rouge ou n'importe qui pourrait imaginer.

Voici ce qu'ils ont fait.

Cette nuit-là, ils ont rampé jusqu'à la tente de la fille et ils ont attendu que les bruits de l'intérieur indiquent que le vieil homme, la vieille femme et la fille étaient profondément endormis. Puis Haut-Cheval s'est glissé dans la tente avec un couteau. Il lui fallait tout d'abord couper les lanières, après quoi Cerf-Rouge, qui était en train d'arracher les piquets de ce côté-ci de la tente, l'aiderait à tirer la fille dehors et à la bâillonner. Ensuite Haut-Cheval n'aurait plus qu'à la charger sur son poney, devant lui, et à se sauver de là, et il pourrait être heureux pour le reste de ses jours.

Quand Haut-Cheval eut rampé à l'intérieur, il s'est mis à devenir si nerveux qu'il pouvait entendre son cœur battre le tambour, et il l'entendait battre si fort qu'il était sûr que ça allait réveiller les vieux. Heureusement ça n'est pas arrivé, et après un moment il s'est mis à couper les lanières. Chaque fois qu'il en coupait une, cela faisait un clac qui le laissait à moitié mort de peur. Mais il s'en tirait assez bien et les lanières étaient coupées déjà jusqu'au niveau des cuisses lorsqu'il s'est mis à devenir si nerveux que son couteau a

glissé et a piqué la fille. Elle a poussé un grand cri. Les vieux ont sauté en l'air et ont commencé à vociférer. Haut-Cheval et Cerf-Rouge étaient déjà dehors et se sauvaient comme des antilopes. Le vieil homme et quelques autres sont partis à la poursuite des garçons, mais ceux-ci se sont enfuis dans la nuit et personne n'a su qui ils étaient.

Eh bien, si vous n'aviez jamais désiré une belle fille, vous pouvez imaginer à quel point Haut-Cheval était malade maintenant. Il se sentait au plus mal, et il avait l'air de quelqu'un qui va se laisser dépérir ou même tomber raide mort tout à coup.

Cerf-Rouge ne cessait de penser à cela, et après quelques jours il est venu vers Haut-Cheval et lui a dit : « Cousin, prends courage ! J'ai un autre plan, et si tu es un homme, je suis sûr que cette fois tu pourras l'enlever. » Et Haut-Cheval : « Je suis un homme et je ferai tout ce que quiconque pourra imaginer, si seulement je réussis à avoir cette fille. »

Alors voici ce qu'ils ont fait.

Ils se sont éloignés du village, tout seuls, et Cerf-Rouge a dit à Haut-Cheval de se mettre tout nu. Puis il a peint Haut-Cheval en blanc, du haut en bas, et après cela il lui a peint des bandes noires par-dessus le blanc et il lui a fait des ronds noirs autour des yeux. Haut-Cheval avait un air terrifiant. Il avait l'air si terrifiant que quand Cerf-Rouge eut fini de le peindre et qu'il a regardé son ouvrage, il a dit qu'il était lui-même un peu effrayé.

« Maintenant, dit Cerf-Rouge, si tu te fais encore attraper, on sera tellement effrayé qu'on te croira un mauvais esprit et on aura peur de te poursuivre. »

Donc, quand la nuit a été avancée et que chacun dormait profondément, ils ont rampé vers la tente de la fille. Haut-Cheval s'est glissé à l'intérieur muni de son couteau, comme la première fois, et Cerf-Rouge attendait dehors, prêt à entraîner la fille et à la bâillonner dès que Haut-Cheval aurait coupé toutes les lanières.

Haut-Cheval a rampé jusqu'au lit de la fille et s'est mis à couper les lanières. Mais il se prenait à penser : « J'ai l'air si effrayant que s'ils me voient ils vont me tirer dessus. » La fille avait le sommeil agité et ne cessait de se tortiller sur son lit, et quand une lanière était coupée elle sursautait. Aussi Haut-Cheval travaillait très lentement et

en faisant bien attention.

Mais il a dû faire un bruit, car tout soudain la vieille femme s'est réveillée et a dit à son vieux : « Réveille-toi, bonhomme ! Il y a quelqu'un dans la tente ! » Mais le vieil homme dormait bien et ne voulait pas qu'on l'ennuie. Il dit : « Bien sûr qu'il y a quelqu'un dans la tente. Dors, et fiche-moi la paix. » Et il s'est remis à ronfler de plus belle.

Mais Haut-Cheval était maintenant si effrayé qu'il se tenait étendu, immobile, et s'aplatissait sur le sol autant qu'il pouvait. Maintenant vous voyez la situation : depuis longtemps il dormait mal parce qu'il était malade de cette fille. Et tandis qu'il était couché là, attendant que la vieille femme se remette à ronfler, il en est venu à tout oublier, et même jusqu'à la beauté de la fille. Cerf-Rouge qui attendait dehors le moment d'intervenir commençait à s'inquiéter et se demandait ce qui se passait à l'intérieur, mais il n'a pas osé appeler Haut-Cheval.

Plus tard le jour a commencé à poindre, et Cerf-Rouge a dû quitter les lieux, avant qu'on puisse le voir, avec les deux poneys qu'il avait attachés là pour son copain et la fille.

Il est donc parti.

Quand il a commencé à faire jour dans la tente, la fille s'est réveillée et la première chose qu'elle a vue était un animal effrayant, tout blanc avec des raies noires, couché au bord de son lit et endormi. Elle s'est mise à pousser des cris, puis la vieille s'est mise à pousser des cris et le vieil homme a hurlé. Haut-Cheval n'a fait qu'un saut, mort de peur, et il a presque renversé la tente en bondissant au-dehors.

Des gens arrivaient d'un peu partout dans le village, avec des fusils, avec des arcs, avec des haches, et tout le monde criait.

Quant à Haut-Cheval, il courait si vite que c'est à peine s'il touchait le sol, et il avait l'air si épouvantable que les gens s'enfuyaient devant lui et le laissaient s'échapper. Quelques courageux voulaient tirer sur lui, mais d'autres disaient qu'il était un être sacré et que le tuer pourrait apporter des malheurs.

Haut-Cheval s'est enfui du côté de la rivière, et parmi les broussailles il a trouvé un arbre creux et il a plongé dedans. Un peu plus tard quelques guerriers sont venus tout près, et il a pu les

entendre dire que c'était un mauvais esprit qui était sorti de l'eau et qui y était retourné.

Ce matin-là, les gens ont reçu l'ordre de lever le camp et de quitter les lieux. Ils sont partis, tandis que Haut-Cheval restait caché dans son arbre creux.

Cerf-Rouge, lui, avait observé tout cela depuis sa tente, et il essayait d'avoir l'air aussi surpris et effrayé que les autres. Lorsque le camp a été levé, il est reparti furtivement en arrière du côté où il avait vu disparaître son camarade. Arrivé au fond de la brousse, il a appelé, et Haut-Cheval a répondu, car il avait reconnu la voix de son ami. Ils ont lavé Haut-Cheval de la peinture qui le recouvrait, puis ils se sont assis au bord de la rivière et ont parlé de leurs malheurs.

Haut-Cheval disait qu'il ne retournerait jamais au village aussi longtemps qu'il vivrait, et qu'il se fichait de tout ce qui pouvait désormais lui arriver. Il disait qu'il allait partir tout seul sur le sentier de la guerre. Cerf-Rouge lui a dit : « Non, cousin, tu n'iras pas tout seul sur le sentier de la guerre, car je pars avec toi. »

Cerf-Rouge a donc fait les préparatifs, et ils sont partis de nuit, tous les deux, sur le sentier de la guerre. Après plusieurs jours, ils sont arrivés au crépuscule près d'un campement de Crows, et à la nuit tombée ils se sont glissés vers l'endroit où les chevaux avaient été mis à paître, ils ont tué l'homme de garde, lequel ne pensait à rien moins qu'à des ennemis, car il croyait les Lakotas bien loin de là, et ils ont enlevé une centaine de chevaux.

Ils ont pris une bonne avance, car les chevaux s'enfuyaient à la débandade, et ce n'est pas avant le matin que les guerriers Crows ont pu reprendre quelques chevaux. Cerf-Rouge et Haut-Cheval ont fui durant trois jours et trois nuits avec leur troupeau avant d'atteindre leur village. Puis ils ont conduit tout le troupeau à travers le village, jusque devant la tente de la fille. Le vieil homme était là, et Haut-Cheval l'a interpellé en lui demandant s'il pensait qu'il y avait là assez de chevaux pour obtenir sa fille. Cette fois le vieux ne l'a pas renvoyé. Ce n'était pas des chevaux qu'il voulait. Ce qu'il voulait, c'était un fils qui soit un homme et qui soit bon à quelque chose.

Ainsi Haut-Cheval a fini par obtenir la fille, et je crois qu'il l'avait bien méritée.

7. Des Wasichous dans les collines

C'est lors de l'été suivant, quand j'ai eu mes onze ans (1874), que les premiers signes de nouvelles difficultés nous sont parvenus. Notre troupe campait à Split Toe Creek, dans les Montagnes Noires, et de là nous nous sommes déplacés à Spring Creek, puis à Rapid Creek, où l'on débouche dans la prairie. Ce soir-là, juste avant le crépuscule, un grand nuage d'orage est venu de l'Ouest, et juste avant le coup de vent, des nuages d'hirondelles à queue fourchue ont volé au-dessus de nous. C'était comme une partie de ma vision et cela m'a donné une étrange sensation. Les garçons ont essayé de tirer les hirondelles avec des pierres, et cela m'a fait mal de les voir faire ça, mais je n'ai pas pu le leur dire. J'ai ramassé une pierre et j'ai fait comme si j'allais la lancer, mais je ne l'ai pas lancée. Les hirondelles semblaient sacrées. Personne n'en a touché une seule, et en y réfléchissant, j'ai compris que bien sûr cela n'aurait pas été possible.

Le jour suivant, quelques personnes ont construit une tente à sudation pour un medecine-man du nom de Morceaux (Chips) qui allait organiser une cérémonie et qui devait d'abord se purifier. Ils disaient qu'il avait été le premier homme à faire un ornement sacré pour notre grand chef, Cheval-Fou. Tandis qu'ils chauffaient les pierres de la tente à sudation, quelques garçons m'ont demandé d'aller avec eux tirer des écureuils. Nous nous sommes éloignés, et, comme j'en visais un, je me suis senti tout à coup très mal à l'aise. Alors je me suis assis, rempli d'une étrange sensation, et je me suis demandé pourquoi. Comme j'étais assis, j'ai entendu une voix qui disait : « Rentre vite chez toi ! Rentre ! » J'ai dit aux garçons que nous devions rentrer tout de suite, et nous sommes partis en courant. Quand nous sommes arrivés, tout le monde était excité, on levait le camp, rassemblait les chevaux et chargeait les traîneaux. Et j'ai entendu dire que lorsque Morceaux était dans la tente à sudation, une voix lui avait dit que notre groupe devait s'enfuir immédiatement parce que quelque chose allait se passer par ici.

C'était presque le crépuscule lorsque nous sommes partis, et nous avons fui durant toute la nuit, revenant sur le sentier de Spring Creek, puis le long de ce ruisseau jusqu'à la fourche sud de Good

River. J'allais en traîneau la plus grande partie de la nuit, car j'étais trop ensommeillé pour me tenir sur un cheval. Dans la matinée, nous nous sommes arrêtés à Good River, mais nous ne sommes restés que le temps de manger. Puis nous avons repris notre fuite, remontant le cours d'eau, et nous avons chevauché toute la journée jusqu'à ce que nous ayons atteint l'embouchure de Horse Creek. Nous avions l'intention de rester là, mais les éclaireurs sont venus nous annoncer que de nombreux soldats étaient arrivés dans les Montagnes Noires. Et c'était ce que Morceaux avait vu quand il était dans la tente à sudation. Alors nous nous sommes dépêchés de partir dans la nuit vers la rivière Smoky Earth (la White), et quand nous sommes arrivés je me suis réveillé. C'était l'aurore. Nous nous sommes arrêtés pour manger, puis avons remonté la Smoky Earth vers Robinson, séparés en deux groupes, car nous craignions les soldats qui s'y trouvaient.

Plus tard, j'ai appris que c'était Pahuska{23} qui avait dirigé ses soldats dans les Montagnes Noires cet été-là pour voir ce qu'on pouvait y trouver. Il n'avait aucun droit d'y aller, parce que tout ce pays nous appartenait. D'ailleurs les Wasichous avaient fait un traité avec Nuage-Rouge (1868) disant que cela nous appartiendrait aussi longtemps que l'herbe pousserait et que l'eau coulerait. Plus tard j'ai aussi appris que Pahuska avait trouvé de ce métal jaune qui rend fou les Wasichous. Et c'est ce qui avait amené les malheurs, comme ça s'est déjà passé quand les Cent ont été anéantis.

Les nôtres savaient qu'il y avait du métal jaune en petites pépites, là-haut, mais ils ne s'en inquiétaient pas, parce que ça n'était utile à rien.

Nous sommes restés tout l'hiver à la ville des soldats et durant ce temps les malheurs arrivaient à grand train. Car en automne nous avons entendu dire qu'un certain nombre de Wasichous étaient venus de la région du Missouri pour creuser dans les Montagnes Noires à la recherche du métal jaune parce que Pahuska en avait parlé et que sa voix avait été entendue un peu partout. Par la suite, il lui a coûté la vie d'avoir fait cela{24}.

Les gens n'ont parlé que de ça pendant tout l'hiver. Cheval-Fou était dans la région de Powder River, et Taureau-Assis était quelque part au nord des collines. Nos gens, à la ville des soldats, pensaient que nous devrions nous rassembler et faire quelque chose. Les gens

de Nuage-Rouge disaient que les soldats s'étaient rendus là-bas afin de tenir éloignés les prospecteurs, mais nous qui n'étions que visiteurs nous ne voulions pas le croire. Nous appelions les gens de Nuage-Rouge « traîne-autour-du-fort », et nos gens disaient qu'ils étaient du côté des Wasichous et que, si nous ne faisions rien, nous perdrions les Montagnes Noires.

Au printemps où j'ai eu mes onze ans (1875), d'autres soldats avec de nombreux chariots sont venus de la ville-des-soldats à l'embouchure de la rivière Laramie{25} et sont montés dans les collines.

On a beaucoup parlé pendant tout l'été, et à la lune de l'engraissement (juin) il y a eu, à la ville des soldats, une danse du soleil pour fortifier le peuple. Mais peu y ont participé. Peut-être parce qu'on était trop excité à parler des Montagnes Noires. Je me rappelle deux hommes qui dansaient ensemble. L'un avait perdu une jambe à la bataille des Cent Tués, et l'autre avait perdu un œil lors de l'attaque des Chariots, ce qui leur laissait à eux deux trois yeux et trois jambes pour danser. Pendant que les autres dansaient, nous les garçons sommes descendus au ruisseau et avons cueilli des feuilles d'orme que nous mâchions et lancions sur les danseurs alors qu'ils s'étaient tous attifés et cherchaient à paraître les plus beaux possible. Nous l'avons même fait sur des gens âgés, mais personne ne s'est fâché, car chacun se devait d'être de bonne humeur et voulait montrer son endurance d'une manière ou d'une autre. Ils devaient donc aussi supporter la taquinerie. Je parlerai d'une grande danse du soleil plus tard, quand nous y arriverons.

À la lune où les veaux poussent leurs poils (septembre), il y a eu un grand concile avec les Wasichous sur la rivière Smoky Earth, à l'embouchure de White Clay Creek. Je me souviens du concile, mais à l'époque je n'y comprenais pas grand-chose. Beaucoup de Lakotas étaient là, de même que des Shyelas et des Nuages-Bleus{26}, mais Cheval-Fou et Taureau-Assis se sont tenus à l'écart. Au milieu du cercle était un auvent de toile à l'ombre duquel les conseillers étaient assis et délibéraient, et tout autour d'eux se tenait la foule des gens à pied ou à cheval. Ils ont parlé et parlé durant des jours, mais à la fin tout ça n'a été que du vent. J'ai demandé à mon père de quoi l'on causait tant, là-bas, et il m'a dit que le Père-de-Tous à Washington voulait louer les Montagnes Noires pour que les Wasichous puissent

extraire le métal jaune, et que le chef des soldats avait dit que si nous refusions de les louer, les Montagnes Noires seraient comme de la neige fondante dans nos mains, parce que les Wasichous prendraient ce pays de toute manière.

Cela m'a rendu triste d'entendre ça. C'était une si bonne place pour jouer et les gens étaient toujours heureux dans ce pays. Je pensais aussi à ma vision, et à la manière dont les esprits m'avaient transporté là, au centre du monde.

Après le concile, nous avons entendu que des ruisseaux de Wasichous s'infiltraient dans les collines et qu'ils devenaient rivières, et qu'ils étaient déjà en train de construire des villes là-bas. Il semblait que des malheurs allaient venir, aussi notre groupe a levé le camp et s'en est allé rejoindre Cheval-Fou sur la rivière Powder. Nous avons campé à Horse Head Creek, puis à War Bonnet, après avoir traversé la vieille route des Wasichous[27], celle qui avait causé les troubles à l'époque où les Cent ont été tués. L'herbe poussait dessus. Puis nous avons campé à Sage Creek, puis sur la Beaver, puis à Driftwood Creek, et nous sommes revenus à la plaine des Pins à la limite des collines.

Les nuits étaient froides maintenant, mais les journées étaient claires et calmes. Et quand nous avons campé là, je suis monté sur les collines et me suis assis sous un arbre un long moment. Je pensais que ma vision allait peut-être revenir et me dire comment sauver ce pays pour mon peuple, mais je ne pouvais rien voir de précis.

Cela m'a attristé, mais quelques jours plus tard il s'est passé quelque chose qui m'a réjoui. Nous étions allés vers Taking The Crow Horses Creek, où nous avons trouvé quantité de bisons et avons fait beaucoup de viande et tanné de nombreuses peaux pour l'hiver. Nous avions dans la troupe un homme qu'on appelait Gras (Fat) et qui était tout le temps en train de raconter combien son cheval courait vite. Un jour, tandis que nous campions là, j'ai dit à Gras que mon cheval courait plus vite que le sien, et il s'est mis à rire de moi et dit que seuls les coyotes ou les corneilles pourraient croire que mon cheval valait quelque chose. Je lui ai demandé ce qu'il me donnerait si mon cheval battait le sien, et il a dit qu'il me donnerait de la médecine noire (du café). Nous avons donc couru, et j'ai gagné la médecine noire. Pendant que nous courions, je pensais tout le temps à l'aile blanche que le second Grand-Père m'avait donnée dans ma

vision, et peut-être que ce pouvoir était allé dans les jambes de mon cheval.

À Kills Himself Creek nous avons fait de nouveau de la viande et des peaux, et nous étions près de rejoindre Cheval-Fou sur la Powder. Il y avait quelques « traîne-autour-du-fort » avec nous, et quand ils ont vu que nous allions nous joindre à Cheval-Fou, ils nous ont quittés pour retourner à la ville-des-soldats. Ils avaient peur que des troubles n'arrivent, et ils savaient que Cheval-Fou se battrait, c'est pourquoi ils préféraient rester en lieu sûr avec les Wasichous. Nous ne les aimions pas beaucoup.

Nous n'avions pas de conseillers avec nous, car nous étions une petite troupe, et quand nous nous déplacions, les garçons pouvaient chevaucher où bon leur plaisait. Un jour que nous nous dirigions vers Powder River, et que je chevauchais en tête avec Vole-des-Chevaux (Steals Horses), un garçon de mon âge, nous avons aperçu des empreintes de pas. Nous avons suivi les empreintes et sommes arrivés près d'une butte, à côté d'un ruisseau, où un Lakota était étendu. Nous avons sauté de cheval pour le regarder. Il était mort. Son nom était Racine-de-la-Queue (Root of the Tail), et il était en route pour Tongue River pour voir ses parents lorsqu'il était mort. Il était très vieux et près de la mort, aussi n'avait-il eu qu'à s'étendre là et mourir, avant d'avoir pu revoir ses parents.

Après un certain temps, nous sommes arrivés au village sur la rivière Powder et nous avons campé vers l'aval. J'étais impatient de revoir mon cousin Cheval-Fou parce que, depuis que de nouveaux troubles semblaient se préparer, chacun parlait de lui plus que jamais et il paraissait plus grand qu'avant. Moi, je devenais adolescent.

Bien sûr, je l'avais vu un certain nombre de fois, et j'avais entendu parler de ses hauts faits. Je me souviens de l'histoire où il chevauchait avec son frère lorsqu'une grande troupe de Crows les avaient attaqués et ils avaient dû s'enfuir au galop. Tandis qu'ils galopaient suivis de tous les Crows, Cheval-Fou a entendu son frère appeler, et quand il a regardé derrière lui, il a vu le cheval de son frère abattu et les Crows qui étaient presque sur lui. Ils ont raconté comment Cheval-Fou s'était retourné, avait chargé droit sur les Crows, et les avait combattus avec seulement un arc et des flèches, puis avait pris son frère en croupe et s'était enfui. C'est son pouvoir

sacré qui avait effrayé les Crows lorsqu'il avait chargé. Et les gens racontaient les histoires de son jeune âge quand on le voyait tout le temps avec le vieux Bosse (Hump). Bosse n'était plus jeune à l'époque et il était un grand guerrier, peut-être le plus grand que nous ayons jamais eu. Ils disent que les gens causaient parce que le garçon et le vieux étaient tout le temps ensemble. Mais je crois que Bosse savait que Cheval-Fou deviendrait un grand homme et qu'il voulait lui apprendre tout ce qu'il connaissait.

Le père de Cheval-Fou était le cousin de mon père, et il n'y a pas eu de chef dans notre famille avant Cheval-Fou – mais il y a eu de saints hommes –, et il est devenu un chef grâce au pouvoir d'une vision qu'il avait eue lorsqu'il était enfant. Quand je suis devenu un homme, mon père m'a parlé de cette vision. Bien entendu, il ne savait pas tout, mais il m'a dit que Cheval-Fou avait rêvé et était allé dans le monde où il n'y a que les esprits de toutes choses. Cela, c'est le monde réel, et il se trouve en deçà de celui-ci, et tout ce que nous voyons ici est quelque chose comme l'ombre de ce monde-là. Il était sur son cheval, dans cet autre monde, et son cheval et lui-même qui était dessus, et les arbres et les plantes, et les pierres et toutes les choses étaient faites d'esprit, et rien n'était dur, et tout semblait flotter. Son cheval se tenait debout et immobile, et cependant il dansait comme un cheval qui serait fait d'ombre, et c'est de là qu'il a reçu son nom, lequel ne signifie pas que son cheval était fou ni sauvage, mais que dans sa vision il dansait de cette étrange manière.

C'est cette vision qui lui a donné son grand pouvoir, car quand il allait se battre, il n'avait qu'à repenser à ce monde pour y être de nouveau, ce qui lui permettait d'aller à travers n'importe quoi sans être atteint. Jusqu'au jour où il a été assassiné par les Wasichous à la ville-des-soldats, sur White River. Il n'a été blessé que deux fois, l'une accidentellement, et toutes les deux par quelqu'un de son peuple alors qu'il ne s'y attendait pas. Il avait quinze ans quand il a été blessé accidentellement. Et l'autre fois quand il était jeune homme et qu'un autre homme était jaloux de lui parce que sa femme aimait Cheval-Fou.

Il avait aussi l'habitude de dire qu'il portait toujours sur lui une pierre sacrée, semblable à celle qu'il avait vue en une certaine vision, et que lorsqu'il était en danger la pierre devenait très lourde et d'une certaine manière le protégeait. Les autres disaient que c'était la

raison pour laquelle aucun des chevaux qu'il montait ne durait longtemps. Je ne me prononce pas là-dessus, peut-être que c'était surtout l'idée que se faisaient les gens. Mais c'est un fait qu'il n'a jamais gardé longtemps un seul de ses chevaux. Ils s'épuisaient. Je crois que c'est le pouvoir de sa vision qui l'a rendu grand.

De temps à autre il prenait garde à moi et me parlait. Parfois il disait au crieur de m'appeler pour aller dans sa tente et manger avec lui. Puis il me disait des choses pour me taquiner, mais je ne répondais rien, car je crois que je le craignais un peu. Je n'avais pas peur qu'il me fasse du mal. Je le craignais seulement. Chacun ressentait la même chose à son égard, car il était un homme surprenant, et il pouvait aller par le village sans prendre garde aux gens et sans parler à personne. Dans sa tente, il plaisantait volontiers, et quand il était sur le sentier de la guerre en petit groupe, il plaisantait avec ses guerriers pour les mettre à l'aise. Mais dans le village il ne prenait jamais garde à personne, à l'exception des petits enfants. Les Lakotas aiment tous danser et chanter, mais lui n'a jamais pris part à une danse, et ils disent que personne ne l'a jamais entendu chanter. Mais tout le monde l'aimait et ils auraient fait tout ce qu'il voulait, et pour lui ils seraient allés n'importe où. Il était de petite taille parmi les Lakotas, il était mince et fin de visage, et ses yeux voyaient à travers les choses, et il semblait toujours profondément absorbé dans ses pensées. Il ne désirait pas posséder beaucoup de choses pour lui-même et il n'avait pas de nombreux chevaux comme un chef. Ils disent que lorsque le gibier se faisait rare et que le peuple avait faim, il ne mangeait rien du tout. C'était un homme étrange. Peut-être était-il en permanence à moitié dans le monde de sa vision. Il était un véritable grand homme, et je crois que si les Wasichous ne l'avaient pas assassiné là-bas, nous aurions peut-être encore les Montagnes Noires et serions heureux. Ils n'auraient pas pu le tuer lors d'une bataille. Il a fallu qu'ils lui mentent, puis qu'ils l'assassinent. Et il n'avait qu'une trentaine d'années quand il est mort.

Un jour, après avoir campé à la rivière Powder, je suis allé en amont pour le revoir, mais sa tente était vide et il était parti quelque part, peut-être avec un groupe en guerre contre les Crows, car nous étions assez près d'eux maintenant et devions prendre garde à eux à chaque instant. Je l'ai rencontré plus tard. Il a mis son bras autour de

mon épaule, m'a emmené dans sa tente et nous nous sommes assis ensemble. Je ne me souviens pas de ce qu'il m'a dit, mais je sais qu'il n'a pas beaucoup parlé, et il ne m'a pas taquiné. Peut-être pensait-il aux malheurs qui s'approchaient.

Nous ne sommes pas restés là très longtemps, mais nous nous sommes dispersés et nous avons campé à des places différentes de manière que gens et chevaux aient suffisamment à manger. Cheval-Fou a maintenu son village, environ une centaine de tentes, sur Powder River, et notre groupe a fait le camp sur la Tongue. Nous avons construit un enclos avec des pieux pour garder les chevaux la nuit, et nous les avons fait paître le jour, car les Crows étaient de grands voleurs de chevaux et nous devions être prudents. Durant le jour, les femmes écorçaient les *cottonwoods* et elles hachaient l'écorce qu'elles donnaient de nuit aux chevaux. Ils l'aiment bien et ça les rend gras et leur fait le poil lustré.

À côté de l'entrée de l'enclos se trouvait la tente du veilleur, et une nuit Nez-de-Crow (Crow Nose) se tenait là et sa femme était avec lui. Il avait fait un trou à sa tente de manière à pouvoir regarder à travers. Après un certain temps, il a senti que le sommeil le gagnait, aussi il a réveillé sa femme, lui a dit de se lever et de prendre la garde pendant qu'il se reposait un moment. Et plusieurs fois elle a vu quelque chose de sombre se déplacer lentement sur la neige. Elle a donc réveillé son homme et lui a chuchoté : « Oh ! pépère, lève-toi, je crois que je vois quelque chose. » Alors Nez-de-Crow s'est levé, a regardé dehors, et a vu à la lumière des étoiles un homme qui rôdait autour de l'enclos, à la recherche du meilleur cheval. Nez-de-Crow a dit à sa femme de garder un œil au trou et de l'avertir dès que l'homme sortirait avec un cheval, et il s'est couché à la porte de la tente, avec le canon de son fusil pointant en dehors du rabat. Plusieurs fois ils ont entendu qu'on levait la barre de l'entrée de l'enclos. Quand sa femme l'a touché, Nez-de-Crow a sorti sa tête et a vu l'homme à l'instant même où il sautait sur un cheval pour s'enfuir. Il était noir contre le ciel, alors Nez-de-Crow lui a tiré dessus et le coup a réveillé tout le camp, si bien que beaucoup sont sortis avec des fusils et des bâtons. Chemise-Jaune (Yellow Shirt) a été le premier à compter le coup[{28}] sur le Crow mort, et beaucoup d'autres ont suivi. Un homme qui a tué un ennemi ne doit pas le toucher, car il a déjà eu l'honneur de le tuer. Il doit laisser un autre compter le

coup. Quand je suis arrivé là pour voir ce qui s'était passé, un tas de bâtons jonchaient le sol à côté du Crow, et les femmes l'avaient coupé avec des haches et éparpillé les morceaux. C'était horrible. Puis les gens ont préparé un feu juste à côté du Crow et nous avons eu une danse de la mort. Hommes, femmes et enfants se sont mis à danser au beau milieu de la nuit, et ont chanté des chants racontant que Nez-de-Crow avait tué et que Chemise-Jaune avait compté le coup le premier.

Puis le jour est venu et le crieur nous a dit que nous devions déplacer le camp vers l'endroit où Racine-de-la-Queue était mort. Nez-de-Crow, habillé pour la guerre, avait peint son visage de noir et montait le cheval que l'ennemi avait essayé de voler. Quand les hommes peignent de noir leur visage, les femmes se réjouissent et font le trémolo, parce que cela veut dire que leurs hommes s'en vont tuer des ennemis.

Quand nous nous sommes de nouveau arrêtés pour camper, un des fainéants de Nuage-Rouge qui était retourné à la ville des soldats parce qu'il avait peur qu'il y ait des troubles est arrivé et a dit que les Crows avaient tué tous les siens alors qu'ils dormaient, excepté lui seul, et qu'il avait échappé grâce au fait qu'il était parti en éclaireur.

Durant l'hiver, des messagers des Wasichous sont venus et nous ont dit que nous devions nous rendre immédiatement à la ville-des-soldats, sinon les choses se gâteraient. Mais c'était insensé de demander ça, parce qu'il faisait grand froid et que beaucoup de nos gens et de nos chevaux seraient morts dans la neige. Et puis nous étions dans notre propre pays et ne faisions de mal à personne.

Tard dans la lune des veaux rouge foncé (février), il y a eu un grand dégel et notre petit groupe s'est mis en marche pour la ville des soldats, mais le temps que nous arrivions, le froid était revenu, Cheval-Fou est resté sur la Powder avec environ cent tentes, et au milieu de la lune de la neige aveuglante (mars), une chose malheureuse est arrivée là-bas. C'était à l'aube. Il y avait un grand vent et il faisait extrêmement froid. Les gens dormaient. Tout à coup il y a eu des coups de feu et des chevaux ont galopé à travers le village. C'était la cavalerie des Wasichous, et ils criaient, tiraient et lançaient leurs chevaux contre les tentes. Tout le monde a bondi au-dehors et s'est mis à courir, parce qu'ils étaient mal réveillés et pris de panique. Les soldats ont tué autant de femmes, d'enfants et

d’hommes qu’ils ont pu, tandis que les gens couraient vers une falaise. Puis ils ont mis le feu à quelques tentes et ont jeté à bas les autres. Mais quand les gens ont été près de la falaise, Cheval-Fou a dit quelque chose et tous les guerriers se sont mis à chanter le chant de la mort et sont retournés charger les soldats. Et les soldats se sont enfuis, poussant devant eux bon nombre de nos chevaux. Cheval-Fou les a poursuivis toute la journée avec son groupe de guerriers, et la nuit suivante il a repris tous les chevaux qu’ils nous avaient volés, plus quelques-uns des leurs, et il les a tous ramenés au village{29}.

Ces gens étaient dans leur propre pays et ne faisaient aucun mal. Ils ne demandaient qu’à vivre en paix. Nous n’avons entendu parler de cela que quelque temps plus tard. Mais, à la ville-des-soldats, nous en avons entendu assez pour nous décider à peindre nos visages de noir.

8. Le combat avec Trois-Étoiles

Cette fois nous sommes restés à la ville-des-soldats jusqu'à ce que l'herbe soit bonne, à la lune où les poneys muent (mai). Puis mon père m'a dit que nous allions retourner vers Cheval-Fou, et que dès lors nous devrions nous battre, parce que nous n'avions pas d'autre moyen de conserver notre pays. Il a dit que Nuage-Rouge était un faux frère et qu'il voulait vendre les Montagnes Noires aux Wasichous. Que Queue-Tachetée (Spotted Tail) et les autres chefs étaient également des faux frères, et que tous les « traîne-autour-du-fort » étaient des faux frères et se mettraient du côté des Wasichous. Ma tante, qui vivait à la ville-des-soldats, devait ressentir la même chose que nous, car lorsque nous avons levé le camp, elle m'a donné un six-coups tel que les soldats en avaient, et elle m'a dit que maintenant j'étais un homme. J'avais treize ans et je n'étais pas très grand pour mon âge, mais je pensais que, de toute manière, je me devais d'être un homme. Nous autres garçons avions exercé notre endurance et nous étions tous bons cavaliers, et je savais tirer droit, avec l'arc comme avec le fusil.

Nous étions une petite troupe. Nous sommes partis dans la nuit et nous avancions rapidement. Avant que nous ayons atteint War Bonnet Creek, quelques Shyelas (Cheyennes) nous ont rejoints, car leurs cœurs étaient lourds comme les nôtres et ils se rendaient à la même place. Plus tard j'ai appris que beaucoup de petits groupes en faisaient autant et arrivaient ensemble, venant de partout.

Juste après que nous avons établi le camp à War Bonnet, nos éclaireurs ont vu un train de chariots des Wasichous qui venait sur cette vieille route qui avait causé des troubles auparavant{30}. Ils avaient des bœufs attelés à leurs chariots, et ils faisaient partie du fleuve de Wasichous qui s'écoulait dans les Montagnes Noires. Ils ont tiré sur nos éclaireurs et nous avons décidé de les attaquer. Quand nous avons été sur le pied de guerre, je me suis dit que malgré que j'étais petit je pouvais aussi bien mourir là, et que si je mourais je serais peut-être connu. J'ai dit à Cheval-Sauteur (Jumping Horse), un garçon de mon âge, que je m'en allais pour mourir, et il a dit qu'il voulait le faire aussi. Alors nous sommes partis, de même que Crabe

et d'autres garçons.

Quand les Wasichous nous ont vus arriver, ils ont mis leurs chariots en cercle et se sont tenus à l'intérieur avec leurs bœufs. Nous nous sommes mis à tourner autour d'eux encore et encore, en un cercle de plus en plus serré. C'est le meilleur moyen de combattre parce qu'il est difficile d'atteindre des chevaux qui courent vite et en cercle. Et parfois il y avait deux cercles, l'un à l'intérieur de l'autre, et tournant rapidement en directions opposées, ce qui nous rendait encore plus difficiles à atteindre. La cavalerie wasichou ne savait pas comment combattre. Ils se tenaient serrés et quand ils se montraient vous ne pouviez pas les manquer. Nous nous tenions distants les uns des autres dans le cercle. Quand nous courions autour des chariots, nous nous suspendions à l'extérieur des chevaux, le plus bas possible, et nous tirions par-dessous leur cou. Ce n'était pas facile à faire, même si vous aviez de longues jambes, et les miennes n'étaient pas longues. Mais je me tenais ferme et je tirais avec le six-coups que ma tante m'avait donné. Avant que commence l'attaque, j'avais peur, mais Grand-Homme nous a dit que nous étions des garçons très courageux, et bientôt j'ai surmonté ma peur. Les Wasichous tiraient vite sur nous, de derrière les chariots, et je pouvais entendre siffler les balles, mais elles n'ont touché aucun de nous. Je pensais à ma vision et peut-être que cela m'a aidé. Je ne sais si nous avons tué un seul Wasichou. Nous avons fait plusieurs tours et une fois nous étions très près, mais nous n'étions pas assez nombreux et nous ne pouvions pas atteindre les Wasichous derrière leurs chariots, alors nous sommes partis. Ce fut mon premier combat. Pendant que nous retournions au camp, des guerriers shyelas nous ont dit que nous étions de courageux garçons, et que nous allions avoir largement de quoi nous battre.

Nous nous déplacions maintenant très rapidement, car nous étions en danger, et nous voulions retourner vers Cheval-Fou. Il s'était déplacé à l'ouest sur la rivière Rosebud, et les gens se rassemblaient là. Chemin faisant, nous rencontrions d'autres petites bandes qui toutes se rendaient à la même place, si bien que nous étions déjà un bon nombre, tous mélangés, avant d'arriver sur place. Le fils de Nuage-Rouge était avec nous, mais Nuage-Rouge était resté à la ville des soldats.

Quand nous sommes arrivés sur la crête, de ce côté-ci de la

rivière Rosebud, nous avons vu la vallée couverte de tentes, et l'on ne pouvait pas compter les chevaux. Beaucoup, beaucoup de gens étaient là, Oglalas, Hunkpapas, Minneconjous, Sans-Arcs, Pieds-Noirs, Brûlés, Santees et Yanktonais. Beaucoup de Shyelas et de Nuages-Bleus étaient également venus pour combattre avec nous. Le village était très long et vous ne pouviez pas embrasser tous les campements d'un seul regard. Les éclaireurs sont sortis à notre rencontre et nous ont fait entrer, et chacun se réjouissait que nous soyons venus. Il y avait là de grands hommes : Cheval-Fou et Grande-Route (Big Road), des Oglalas ; Taureau-Assis, Gall, Lune-Noire (Black Moon) et Roi-Corneille (Crow King), des Hunkpapas ; Aigle-Tacheté (Spotted Eagle), des Sans-Arcs ; le jeune Bosse (Hump) et Taureau-Rapide (Fast Bull), des Minneconjous ; Couteau-Émoussé (Dull Knife) et Ours-Polaire (Ice Bear), des Shyelas ; Inkpaduta avec les Santees et Yanktonais. De grands hommes, parmi tous ces gens et tous ces chevaux ! *Hetchetu aloh*[{31}] !

Vers le milieu de la lune de l'engraissement (juin), le village en entier s'est déplacé un peu en amont de la rivière, en un endroit propice à une danse du soleil. La vallée était vaste et plate, et nous avons campé en formant un grand ovale au milieu duquel coulait la rivière, et au centre ils ont construit une loge de branches circulaire pour les danseurs, l'ouverture située à l'est, d'où vient la lumière. Des éclaireurs ont été envoyés dans toutes les directions pour monter la garde de cet endroit sacré. Taureau-Assis, qui était à l'époque le plus grand medecine-man de la nation, avait la responsabilité de cette danse afin de purifier le peuple et lui donner puissance et endurance. Elle se célébrait à la lune de l'engraissement parce que c'est l'époque où le soleil est le plus haut et la puissance de croître du monde la plus forte. Je vais vous dire comment cela se passait.

Tout d'abord, un saint homme était envoyé, tout seul, pour trouver le *waga chun* [{32}] l'arbre sacré qui doit se dresser au milieu du cercle de la danse. Personne ne s'autorisait à aller voir ce qu'il faisait ni à écouter les paroles sacrées qu'il prononçait à cet endroit. Et quand il avait trouvé le bon arbre, il appelait les gens, et ils venaient en chantant et tout couverts de fleurs. Puis, lorsqu'ils s'étaient groupés autour de l'arbre sacré, des femmes qui portaient des enfants dansaient autour de lui, car l'Esprit du Soleil aime toute fécondité. Après cela, un guerrier qui avait accompli quelque acte de

grand courage cet été-là frappait l'arbre en comptant le coup. Après quoi, il devait donner des cadeaux à ceux qui étaient le plus dépourvus, et plus il était courageux, plus il donnait.

Ensuite une bande de jeunes filles venaient en chantant, tenant dans leurs mains des haches bien aiguisées. Et elles devaient être si irréprochables que personne ne pourrait dire quoi que ce soit contre elles, et il fallait que nul homme ne les ait connues. Et il était du devoir de quiconque savait quelque chose contre elles de le dire et de le prouver. Mais si quelqu'un mentait, c'était très mauvais pour lui.

Les jeunes filles abattaient l'arbre et coupaient ses branches. Puis les chefs qui étaient fils de chefs transportaient l'arbre sacré au camp, s'arrêtant quatre fois en chemin, une pour chaque saison, remerciant pour chacune d'elles.

Puis quand l'arbre sacré était ramené au camp, mais n'était pas encore fixé au centre de la place de danse, des guerriers à cheval se rendaient autour du cercle du village, et à un signal donné, ils chargeaient tous vers l'intérieur, vers le centre où l'arbre serait planté, chacun essayant d'être le premier à toucher l'endroit sacré. Le premier arrivé ne pourrait être tué à la guerre cette année-là. Quand tous arrivaient ensemble au milieu, c'était comme une bataille, les poneys ruant et hennissant dans la poussière et les hommes criants et luttant et essayant de tirer les autres cavaliers à bas de leur monture.

Après cela il y avait une grande fête et à manger en abondance pour tout le monde, et une grande danse, tout comme si l'on venait de gagner une bataille.

Le jour suivant, l'arbre était planté au centre par de saints hommes qui chantaient des chants sacrés et faisaient des vœux sacrés vers l'Esprit. Et le matin suivant, les mères qui allaitaient amenaient leurs saints petits et les couchaient au pied de l'arbre, afin que les fils deviennent des hommes courageux, et les filles deviennent les mères d'hommes courageux. Les saints hommes perçaient les oreilles des tout-petits, et pour chaque percement les parents donnaient un poney à quelqu'un qui était dans le besoin.

Le jour suivant, la danse commençait, et ceux qui allaient y prendre part s'y étaient préparés, ayant jeûné et s'étant purifiés dans les loges à sudation, et ayant prié. Tout d'abord leurs corps étaient

peints par les saints hommes. Puis chacun se couchait sous l'arbre comme s'il était mort, et les saints hommes coupaient un endroit du dos ou de la poitrine, de façon qu'une lanière de cuir attachée au sommet de l'arbre puisse être glissée à travers la chair et attachée. Puis l'homme se levait et dansait au rythme des tambours, retenu à la lanière de cuir, aussi longtemps qu'il pouvait supporter la douleur ou bien jusqu'à ce que sa peau se déchire.

Nous autres petits garçons avions du bon temps durant les deux jours de la danse, car nous avions la permission de faire à peu près n'importe quoi pour taquiner les gens, et ils devaient nous supporter. Nous ramassions des herbes drues, et lorsqu'un homme passait par là sans chemise nous allions le piquer pour voir si nous arrivions à le faire crier, car chacun était censé pouvoir tout endurer. Nous faisions aussi des sortes de pistolets avec des branches vertes de frênes et tirions sur les hommes et les femmes pour voir si nous pouvions les faire sursauter. Et s'ils sursautaient, chacun riait d'eux. Les mères apportaient de l'eau à leurs saints petits dans des vessies, et nous avions fait de tout petits arcs et flèches que nous pouvions cacher sous nos habits et nous allions subrepticement vers les femmes et faisions des trous dans les vessies. Elles étaient censées tout supporter et ne pas nous gronder lorsque l'eau s'échappait. Nous avions bien du bon temps.

La danse du soleil était à peine terminée que certains de nos éclaireurs sont venus du sud, et le crieur s'est approché du cercle et a dit : « Les éclaireurs sont revenus et ils ont rapporté que les soldats campent sur la rivière. Vous donc, jeunes guerriers, prenez courage et préparez-vous à les rencontrer. »

Pendant que tous se préparaient, je me préparais moi aussi, car c'était Cheval-Fou qui allait commander les guerriers, et je voulais aller avec lui. Mais mon oncle, qui m'avait en grande estime, me dit : « Jeune neveu, tu ne dois pas partir. Considère ceux qui n'ont pas d'aide. Reste avec nous, et peut-être qu'il y aura bien assez de bagarre ici même. » Ainsi, les combattants sont partis sans moi. Peut-être mon oncle pensait-il que j'étais trop petit pour faire grand-chose et que j'aurais pu être tué.

Puis le crieur nous a dit de lever le camp, et nous nous sommes déplacés à l'Ouest, du côté de la Greasy Grass {33}, et nous avons campé à la source de Spring Creek, tandis que les combattants

étaient partis. Nous avons appris plus tard que, cette fois-là, c'était Trois-Étoiles{34} qui avait combattu contre notre peuple sur la Rosebud{35}. Il y avait beaucoup de soldats à pied et un peu de cavalerie, et il y avait beaucoup de Crows et de Shoshones avec lui. Ils sont tous venus nous attaquer tandis que nous avions notre danse du soleil, mais Cheval-Fou les a balayés et ils sont repartis à Goose Creek où ils avaient leurs chariots. Mon ami Faucon-de-Fer (Iron Hawk) était là-bas ce même jour et peut vous dire comment ça s'est passé.

Faucon-de-Fer parle :

Je suis un Hunkpapa. J'avais quatorze ans cet été-là, et j'étais un grand garçon. Deux troupes armées se sont mises en route, une importante partait depuis le côté sud du camp, et une petite depuis le côté nord. J'étais avec la petite, nous n'étions qu'une quarantaine. La grosse troupe était venue tôt dans la matinée, et quand nous sommes arrivés, ils se battaient depuis un long moment. Il y a là une large vallée, au coude de la rivière, avec des falaises et des collines tout autour, et il semblait que sur toute l'étendue des gens se battaient. Il y avait des Crows avec les soldats, et nous avons commencé à nous battre avec certains d'entre eux. Il semblait que nous allions avoir le dessus. Puis les soldats ont commencé à avancer sur l'autre côté et nous avons dû battre en retraite. Nous nous sommes dirigés du côté où se trouvait le gros de la troupe, mais les soldats nous poursuivaient, et les Crows, redoublant de courage, se battaient plus fort à cause des soldats. Quand nous avons atteint le coude de la rivière, les Crows étaient sur nous, et nous nous battions dans une complète confusion. Je ne sais pas si j'ai tué un ennemi ou pas, mais je suppose que si, parce que j'étais effrayé et me battais dur, et la situation était telle que vous ne pouviez pas ne pas tuer sans être tué vous-même. Or, je suis toujours vivant. Il y avait avec moi un Lakota nommé Sans-Tente (Without a Tepee), et un énorme Crow l'a tiré à bas de son cheval et il a disparu. Bien entendu, moi je courais pour sauver ma peau, parce que nous ne pouvions plus nous battre contre tous ces Crows, en plus des soldats, et j'étais effrayé. Mais je n'étais pas seul à courir. Nous courions tous, avec les Crows à nos trousses. Puis tout d'un coup nous avons vu une troupe de cavalerie qui nous

arrivait droit dessus, ils étaient une trentaine. Je ne sais pas comment ils étaient arrivés là. Peut-être revenaient-ils d'une reconnaissance. Les choses tournaient mal pour nous. Puis j'ai entendu des voix qui criaient dans notre langue : « Prenez courage ! C'est un bon jour pour mourir ! Pensez aux enfants et à ceux qui sont chez nous sans protection ! » Nous avons tous crié : « Hoka hey ! » et nous avons chargé les hommes de la cavalerie et commencé à les descendre de leurs chevaux, car ils avaient tourné bride et s'enfuyaient. Ils couraient vers le gros de la troupe, et je pouvais voir qu'il y avait beaucoup de gens qui se battaient là-bas, mais tout était confus et vous ne pouviez pas dire ce qui allait se passer. Ce fut une pitoyable et interminable bataille. Ils ont combattu tout le jour. Puis les Crows sont venus sur nous par-derrière et nous nous sommes retournés et les avons chargés à notre tour. Mais beaucoup de soldats venaient derrière eux. Alors nous avons dû fuir, criant : « Yea-hey ! » parce que nous étions trop peu. À ce moment-là, j'eus très peur. Je suis arrivé sur un endroit rocheux et mon cheval s'est pris entre deux pierres et s'est presque arraché un sabot.

Il y avait un Shyela très courageux nommé Aigle-Assis (Sitting Eagle). Il était mon ami et avait combattu avec moi. Quand j'ai sauté de mon cheval pour regarder son sabot, un Crow tout seul me poursuivait. Puis j'ai vu mon ami le Shyela qui allait à la rencontre du Crow. Ils se sont battus au corps à corps et le Crow a été abattu. J'aurais aimé être resté avec Aigle-Assis, car j'aurais été le premier à compter le coup. Mais un autre l'a fait.

J'ai couru à pied, tirant mon cheval qui boitait sur trois pattes. Puis j'ai vu de la fumée qui montait d'un profond ravin où coulait un ruisseau. Je suis allé vers la fumée et il y avait là trois Lakotas qui avaient tué un bison et qui festoyaient tandis que la bataille faisait rage sur la colline. Ils m'ont invité, alors je me suis assis et j'ai mangé, car j'avais quatorze ans et j'avais toujours faim. Nous devions nous tenir sur nos gardes tandis que nous mangions. Un des hommes a pris du sang caillé et l'a mis sur un morceau de peau de bison, et il l'a attaché autour du sabot du cheval pour qu'il puisse marcher.

Après que nous avons mangé pendant un bon bout de temps, un Lakota est venu sur son cheval, du sang et de la terre plein sa figure, et il était furieux. Il dit : « Qu'est-ce que vous foutez là ? Nous nous battons ! Et vous ne pensez qu'à bouffer ! Que faites-vous de

ceux qui sont chez nous sans protection ? Allons, dépêchez-vous ! Nous devons défendre notre terre ! »

J'ai eu honte, aussi j'ai sauté sur mon cheval et nous sommes partis. Mon cheval marchait mieux avec son sabot bandé comme ça. Nous avons atteint une crête, et je pouvais voir toute la vallée de la Rosebud où le combat se déroulait. Vous ne pouviez pas dire qui allait être battu. Tout semblait confus. Quelques Crows nous ont attaqués à cet endroit et je ne suis jamais arrivé à atteindre le gros de la troupe qui menait le plus dur du combat, mais c'était suffisamment mauvais là où je me trouvais – sauf quand je mangeais. J'avais dû manger beaucoup, car le soir était maintenant là. Bien sûr, quand je suis arrivé, il y avait longtemps qu'ils se battaient.

Quand la nuit est venue, nous sommes tous partis pour aller monter la garde auprès des femmes et des enfants, et l'ennemi ne nous a pas poursuivis. Bien sûr j'ai cru que les Wasichous nous avaient battus. Mais j'ai appris que ce n'était pas le cas. La bataille est restée inachevée parce que la nuit l'a arrêtée, mais de toute façon les Wasichous ont été battus, et ils n'ont plus attaqué notre village. Ils sont retournés à leurs chariots, sur Goose Creek, et sont restés là.

Ours-Debout parle :

Je n'étais pas à cette bataille. Beaucoup n'y ont pas participé. Les guerriers sont revenus dans la nuit, et tout le monde était si excité que personne n'a pu dormir de la nuit.

Le matin suivant, nous sommes partis une vingtaine de jeunes, pour voir où la bataille avait eu lieu. Tout d'abord nous avons vu un cheval mort qui n'avait pas de fers. Puis nous avons vu un cheval mort qui avait des fers, et près de lui un soldat tout percé de flèches. Nous sommes arrivés à un endroit où les soldats avaient campé après la bataille, et il y avait une place où la terre avait été fraîchement retournée et un grand feu avait été fait dessus. Nous avons commencé à creuser pour voir ce qu'on avait caché là. Nous nous sommes mis à genoux et avons creusé le sol avec nos mains. Après un instant nous avons atteint une couverture qui contenait un soldat mort, et elle était attachée aux jambes, à la ceinture et au cou. Nous l'avons tiré dehors, et un des hommes s'est écrié : « C'est ma

couverture. Je l'ai cherchée, cette couverture. Je veux ma couverture. » Et il l'a prise.

En dessous était un autre soldat attaché dans une couverture, puis un autre, puis un autre encore. Le quatrième était un Wasichou noir. Chaque fois quelqu'un disait : « C'est ma couverture », et il la prenait. J'ai pris la cinquième, et l'homme qui s'y trouvait était jeune, et il avait à la main un anneau avec une pierre blanche qui scintillait. J'ai coupé le doigt et j'ai gardé l'anneau pendant longtemps. Un de nos hommes a scalpé un soldat et est rentré chez nous en tenant le scalp sur un bâton. Quand nous avons atteint le sommet de la crête, nous avons pu voir très loin les soldats de Trois-Étoiles se retirer du côté de Goose Creek. Un nuage de poussière s'élevait là-bas. Alors nous sommes rentrés chez nous.

Le village est resté plusieurs jours à la source de Spring Creek. Puis nous avons levé le camp pour nous diriger vers la Greasy Grass.

9. La déroute de Longue-Chevelure

Élan-Noir continue :

Cheval-Fou a battu Trois-Étoiles sur la Rosebud, ce jour-là, et je crois qu'il aurait pu anéantir les soldats. Il aurait pu faire venir des villages beaucoup plus de guerriers, et à l'aube il aurait pu anéantir les soldats, car après le combat ils avaient campé là pour la nuit.

Il a battu la cavalerie de Trois-Étoiles quand ils ont attaqué son village sur la Powder, ce matin froid de la lune de la neige aveuglante (mars). Puis il s'est déplacé plus à l'Ouest, vers la Rosebud. Et quand les soldats sont venus là pour nous tuer, il les a battus et les a obligés à s'en retourner. Puis il s'est déplacé encore plus à l'ouest, dans la vallée de la Greasy Grass. Pendant tout ce temps nous étions dans notre propre pays, et nous ne demandions qu'à être tranquilles. Les soldats sont venus là pour nous tuer, et beaucoup ont été anéantis. C'était notre pays et nous ne voulions pas d'ennuis.

Nous avons campé dans la vallée, du côté sud de la Greasy Grass, avant que le soleil soit juste au-dessus, et cela se passait, je crois, deux jours avant la bataille. C'était un très grand village et vous pouviez difficilement compter les tentes. Le plus loin en amont, vers le Sud, étaient les Hunkpapas, et à côté d'eux les Oglalas. Puis venaient les Minneconjous, les Sans-Arcs, les Pieds-Noirs, les Shyelas. Enfin, ceux qui étaient le plus au nord, les Santees et les Yanktonais. Sur le côté est, parmi les bois, la Greasy Grass coulait à flots tumultueux, pleine de la fonte des neiges des montagnes du Big Horn. Si vous vous teniez sur une colline, vous pouviez voir les montagnes au Sud et à l'Ouest. De l'autre côté de la rivière étaient des falaises, puis des collines. Quelques ravins se creusaient dans les falaises. À l'Ouest, se trouvaient des collines peu élevées, et c'est là que nous faisions paître et gardions nos chevaux. Ils étaient si nombreux qu'on ne pouvait les compter.

Il y avait un homme du nom de Faucon-Bavard (Rattling Hawk) qui avait reçu une balle dans la hanche, à la bataille de Rosebud, et les gens pensaient qu'il ne pourrait pas s'en remettre. Mais il y avait un medecine-man du nom de Menton-Poilu (Hairy

Chin) qui l'a guéri.

Le jour avant la bataille, je m'étais graissé le corps et je m'en allais pour nager avec d'autres garçons lorsque Menton-Poilu m'a appelé vers la tente de Faucon-Bavard en me disant qu'il avait besoin de mon aide. Il y avait là cinq autres garçons, et il avait besoin de nous pour faire les ours dans la cérémonie de guérison, parce qu'il détenait son pouvoir d'un rêve où il avait vu un ours. Il a peint mon corps en jaune, et aussi mon visage, et il a tracé une raie noire de chaque côté de mon nez, depuis l'œil jusqu'en bas. Puis il a noué mes cheveux en l'air, en forme d'oreilles d'ours, et a planté des plumes d'aigle sur ma tête.

Tandis qu'il faisait cela, je pensais à ma vision, et soudain il m'a semblé que j'étais soulevé du sol. Et comme j'étais dans cette position, j'ai compris plus de choses que je n'en peux dire, et j'ai su, avec certitude, que des choses terribles allaient se passer dans un temps très proche. J'étais terrifié.

Les autres garçons étaient peints tout en rouge et avaient de véritables oreilles d'ours sur la tête.

Menton-Poilu portait une vraie peau d'ours, complète avec la tête, et il a commencé à chanter un chant qui disait :

Devant l'entrée, les plantes sacrées se réjouissent.

Et pendant qu'il chantait, deux jeunes filles sont entrées et se sont tenues de chaque côté de l'homme blessé. L'une portait une coupe d'eau et l'autre une certaine plante. J'ai essayé de voir si la coupe avait tout le ciel dedans, comme dans ma vision, mais je n'ai pas pu voir. Elles ont donné la coupe et la plante à Faucon-Bavard, pendant que Menton-Poilu chantait. Puis elles lui ont donné une canne rouge, et tout de suite il a pu se tenir debout grâce à cette canne. Les jeunes filles sont alors sorties de la tente, et l'homme blessé les a suivies, boitant sur le bâton sacré. Et nous les garçons qui faisions les petits ours devions sauter autour de lui et pousser des grognements. Et pendant que nous faisions cela, vous pouviez voir quelque chose comme des plumes de toutes les couleurs qui sortaient de nos bouches. Puis Menton-Poilu est sorti à quatre pattes, et pour moi il ressemblait exactement à un ours. Puis Faucon-Bavard s'est mis à mieux marcher. Il n'a pas été capable de combattre le jour

suivant, mais il s'est rétabli peu après.

Après la cérémonie, nous les garçons sommes allés nager pour nous laver de la peinture, et quand nous sommes revenus les gens par tout le village dansaient et parlaient de tuerie, rappelant les actes de bravoure de la bataille avec Trois-Étoiles sur la Rosebud.

Quand le crépuscule est venu, les garçons devaient aller enfermer les poneys, et quand cela a été fait, la nuit était tombée, et les gens dansaient toujours autour des feux par tout le village. Nous les garçons sommes allés d'une danse à l'autre jusqu'à ce que nous soyons trop fatigués pour nous tenir debout plus longtemps.

Mon père m'a réveillé à l'aube et m'a dit de venir avec lui pour mener paître les chevaux, et quand nous avons été dehors il a dit : « Il nous faut mettre une longue corde à l'un d'eux, ce qui sera plus facile pour l'attraper. Après quoi nous pourrons attraper les autres. S'il se passait quoi que ce soit, tu ramènerais les chevaux aussi vite que tu pourrais et tu ne quitterais pas le camp des yeux. »

Nous étions plusieurs garçons à garder les chevaux ensemble. Le soleil était haut et il commençait à faire très chaud. Nous avons eu envie d'aller nager et mon cousin a dit qu'il garderait les chevaux jusqu'à ce que nous revenions. Pendant que j'étais en train de me graisser, je me suis senti bizarre. Il me semblait que quelque chose de terrible arrivait. Mais je suis pourtant allé avec les garçons. Il y avait maintenant beaucoup de gens dans l'eau, et à l'ouest du village beaucoup de femmes étaient occupées à arracher des raves. Nous étions depuis un moment dans l'eau quand mon cousin est arrivé avec les chevaux pour les faire boire, car il faisait maintenant très chaud.

Au même moment nous avons entendu le crieur qui hurlait dans le camp des Hunkpapas, pas loin de nous : « La charge arrive ! Ils chargent ! La charge arrive ! » Puis les crieurs des Oglalas ont crié les mêmes mots. Et nous pouvions clairement entendre les clameurs allant d'un camp à l'autre, vers le nord, jusqu'aux Santees et aux Yanktonais.

Maintenant tout le monde courait pour attraper les chevaux. Nous avions la chance d'avoir les nôtres tout près. Mon frère aîné avait un alezan et il a filé vers les Hunkpapas. J'avais un cheval fauve. Mon père est arrivé au galop et m'a dit : « Ton frère est parti vers les

Hunkpapas sans son fusil. Rattrape-le et donne-le-lui. Puis reviens droit ici. » Il avait aussi mon six-coups, celui que ma tante m'avait donné. J'ai pris les fusils, sauté sur mon poney et j'ai rattrapé mon frère. Je pouvais voir une grande traînée de poussière s'élever au-delà du camp des Hunkpapas, et tous les Hunkpapas couraient en tous sens en poussant des cris, et beaucoup venaient de la rivière encore tout mouillés. Puis les soldats sont sortis de la poussière avec leurs grands chevaux. Ils semblaient grands et forts et ils tiraient tous ensemble{36}. Mon frère a pris son fusil et m'a crié de m'en retourner. Juste de l'autre côté des Hunkpapas il y avait des bois et des broussailles, et des guerriers s'y rassemblaient. Il s'est dirigé de ce côté et je l'ai suivi. Les femmes et les enfants couraient en foule vers l'aval. J'ai regardé en arrière et je les ai vus qui couraient tous et s'éparpillaient là-bas au flanc d'une colline.

Quand nous sommes arrivés dans les bois, un bon nombre de Hunkpapas s'y trouvaient déjà, et les soldats tiraient au-dessus de nous, faisant tomber les feuilles des arbres là où frappaient les balles. En ce moment je ne pouvais pas voir ce qui se passait plus bas dans le village. Ce n'était que poussière, cris et tonnerre. Car les femmes et les enfants couraient et les guerriers arrivaient sur leurs poneys.

Au-dessus de nous, dans les buissons et venant du camp des Hunkpapas, un cri s'est élevé : « Prenez courage ! Ne soyez pas des femmelettes ! Ceux qui sont sans protection sont à bout de souffle ! » Je crois que c'était lorsque Gall a arrêté les Hunkpapas qui s'enfuyaient et leur a fait faire demi-tour.

Je suis resté là dans les bois un moment et je pensais à ma vision. Cela m'a fait me sentir plus fort, et il me semblait que les gens de mon peuple étaient les êtres-du-tonnerre et que les soldats allaient être anéantis.

Puis un autre cri est sorti de la poussière : « Cheval-Fou arrive ! Cheval-Fou arrive ! » De l'ouest et du nord ils criaient : « Hoka-hey ! » comme le grondement d'un grand vent, et ils faisaient le trémolo. Et vous pouviez entendre les sifflets d'os d'aigle striduler.

La vallée était sombre de poussière et de fumée, et il n'y avait que des ombres et un grand tumulte de cris, de sabots et de fusils. À ma gauche, je pouvais entendre les sabots ferrés des chevaux des soldats retournant dans la broussaille, et l'on tirait de partout. Puis

les sabots sont ressortis des taillis, et je suis sorti pour me trouver parmi des hommes et des chevaux s'entrecroisant en tous sens et remontant la rivière, et tout le monde criait : « Dépêchez ! Dépêchez ! » Les soldats remontaient le courant au galop et nous étions tous mélangés dans le crépuscule et dans un grand vacarme. Je ne voyais pas grand-chose, mais j'ai vu un Lakota charger un soldat qui était resté à l'arrière et qui s'est battu, et c'était un homme très courageux{37}. Le Lakota a pris le cheval du soldat par la bride, mais le soldat l'a tué avec son six-coups. J'étais petit et je ne pouvais pas aller dans la mêlée des soldats, aussi je n'ai tué personne. Il y en avait tellement devant moi, et tout était sombre et confus.

Bientôt tous les soldats se sont trouvés dans la rivière, et aussi beaucoup de Lakotas. J'ai été dans la rivière un moment. Hommes et chevaux étaient mélangés et se battaient dans l'eau, et l'on aurait dit de la grêle tombant sur la rivière. Puis nous avons été hors de la rivière et les gens se sont mis à dépouiller les soldats morts et à revêtir leurs vêtements. Il y avait un soldat sur le sol, et il remuait encore. Un Lakota s'est approché et m'a dit : « Saute de ton cheval, et scalpe-le. » J'ai sauté et j'ai commencé à le scalper. Ses cheveux étaient courts et mon couteau coupait mal. Il a grincé des dents. Alors je lui ai tiré une balle dans le front et j'ai pris son scalp.

Beaucoup de nos guerriers poursuivaient les soldats sur la colline, de l'autre côté de la rivière. Les autres sont redescendus vers l'aval, et là-bas au fond, sur une colline dominant le camp des Santees, il y avait un nuage de poussière, et nos guerriers tourbillonnaient comme des hirondelles, et les coups de fusil crépitaient{38}

Je me suis dit que je voulais montrer mon scalp à ma mère, et je suis monté vers la colline où il y avait une foule de femmes et d'enfants. En chemin j'ai vu une jolie jeune femme parmi une bande de guerriers qui s'apprêtaient à monter à la bataille sur la colline, et elle chantait ainsi :

Frères, maintenant vos amis sont là !
Soyez courageux ! Soyez courageux !
Voudriez-vous me voir captive ?

Quand j'ai traversé le camp oglala, j'ai vu Faucon-Bavard assis

dans sa tente avec un fusil dans les mains, et il était là tout seul, chantant un chant de regret qui disait :

Frères, que faites-vous que je ne puisse faire ?

Quand je suis arrivé vers les femmes, sur la colline, elles chantaient toutes et faisaient le trémolo pour encourager les hommes qui se battaient de l'autre côté de la rivière, sur la colline pleine de poussière. Quand ma mère a vu mon premier scalp, elle a fait un grand trémolo juste pour moi.

Je suis resté là un moment avec ma mère, regardant la poussière qui tourbillonnait sur la colline de l'autre côté de la rivière, et des chevaux en sortaient, et leurs selles étaient vides.

Ours-Debout parle :

Je suis un Minneconjou, et notre camp était le troisième à partir du sud. Nous nous étions levés tard, le matin de la bataille. Les femmes étaient sorties pour arracher les raves, et deux de mes oncles étaient à la chasse. Ma grand-mère, qui était très faible, un de mes oncles et moi étions dans la tente. Quand le soleil a été au-dessus de nos têtes, je suis descendu à la rivière pour nager, et quand je suis rentré je n'avais que ma chemise sur le dos. Ma grand-mère nous a grillé de la viande sur les cendres et a préparé le repas. Tandis que nous mangions, mon oncle a dit : « Quand tu auras mangé, tu iras tout de suite vers les chevaux. Quelque chose pourrait se passer. » Un de mes frères aînés et un autre homme faisaient paître les chevaux en deux groupes à Muskrat Creek, en aval vers le camp des Santees.

Avant que j'aie fini de manger, il y a eu du remue-ménage à l'extérieur. Puis j'ai entendu notre crieur annoncer que la charge arrivait. Quand nous avons entendu ça, mon oncle a dit : « Je vous ai dit qu'il se passait quelque chose. Tu feras bien d'aller immédiatement aider à ramener les chevaux. »

J'ai traversé la Greasy Grass, qui était profonde – j'avais de l'eau jusqu'à la poitrine –, et suis monté au sommet de la Butte Noire pour regarder. De l'autre côté des Hunkpapas, vers le sud, j'ai vu des soldats à cheval qui se répandaient en descendant la pente vers la

rivière. Ils l'ont traversée et venaient au trot[39]. Je me suis mis à descendre la butte, mais j'étais pieds nus et il y avait un champ de cactus devant moi. J'avançais lentement, en regardant où je posais mes pieds. Un nuage de poussière s'élevait là-bas, et puis j'ai vu que les Hunkpapas couraient, et quand j'ai regardé au-delà des collines, du côté sud et du côté est, j'ai vu arriver d'autres soldats à cheval[40]. Je ne suis pas allé vers les chevaux. Je suis descendu parmi les cactus aussi vite que j'ai pu et suis arrivé au village. Des voix s'élevaient partout et chacun criait quelque chose en courant. Après un moment, mon frère aîné est arrivé avec les chevaux et mon oncle a dit : « Dépêchez ! Nous devons foncer ! » J'ai attrapé mon cheval gris, pris mon six-coups et suspendu mon arc et mes flèches à mon épaule. Quelques jours auparavant, j'avais tué un oiseau rouge, et je l'ai attaché à mes cheveux. J'avais fait le vœu de faire une offrande si cela me protégeait dans la bataille. Et cela m'a protégé.

Nous sommes partis et avons descendu la rivière jusqu'à l'embouchure de Muskrat Creek, au-delà du camp des Santees. Nous allions rencontrer la seconde bande de soldats[41]. Le temps que nous arrivions sur place, ils avaient déjà dû se battre sur la colline, car comme nous chevauchions de l'embouchure de Muskrat Creek vers l'est, nous avons rencontré un Lakota couché sur l'épaule de son cheval, du sang coulant de sa bouche. Son nom était Long-Élan (Long Elk). En avant de nous, il y avait les guerriers d'avant-garde, ceux qui étaient les plus courageux et qui s'étaient battus le plus souvent. J'avais seize ans et je me trouvais à l'arrière avec les moins courageux, et nous avions attendu un certain temps pour récupérer nos chevaux.

À mi-chemin de la montée, nous avons rencontré un autre Lakota. Il marchait à pied, saignant et titubant. Il se relevait et retombait. Quand nous nous sommes trouvés plus haut sur la colline, j'ai pu voir les soldats. Ils étaient à bas de leurs chevaux, les tenant par la bride. Ils étaient prêts à nous recevoir et tiraient des coups de feu. Nos gens étaient maintenant tout autour de la colline sur chacun des côtés. J'ai entendu un de nos hommes crier : « Ils sont partis ! » Et j'ai vu que beaucoup de chevaux des soldats s'étaient échappés et couraient au loin. Partout nos guerriers se sont mis à crier : « Hoka-hey ! Dépêchez ! Dépêchez ! » Puis nous sommes tous montés, et il faisait sombre de poussière et de fumée. Je pouvais voir des guerriers

voler autour de moi comme des ombres, et le bruit de tous ces sabots, de ces fusils et de ces cris était si fort que cela semblait tranquille ici dedans, et les voix semblaient être au sommet du nuage. C'était comme un mauvais rêve. Tout d'un coup j'ai vu un soldat juste à côté de moi, et en me penchant je l'ai abattu avec la crosse de mon six-coups. Je crois que j'avais déjà vidé mon chargeur, mais je ne sais plus quand. Le soldat est tombé et a roulé sous les sabots. Nous étions si nombreux que je crois que nous n'aurions pas eu besoin de fusils. Les sabots seuls auraient suffi.

Après cela, nous avons descendu la colline en formation vers le village, et là aussi il y avait des hommes et des chevaux morts éparpillés. Ils avaient tous été anéantis.

Nous étions tous fous, et je vais vous raconter quelque chose pour vous montrer à quel point nous l'étions. Il y avait là un Indien mort, étendu face contre terre, et quelqu'un a dit : « Scalpe ce Ree{42} ». Un homme a sauté de cheval et l'a scalpé, et quand il a retourné l'homme mort, c'était un Shyela, un de nos amis. Nous étions tous devenus fous.

Nous pouvions voir venir les femmes comme un essaim, et elles faisaient toutes le trémolo. Nous avons attendu par là un moment, et puis nous avons vu sur une colline, au sud et à l'est, des soldats {43} qui s'approchaient. Tout le monde s'est mis à crier : « Dépêchez ! » et nous avons foncé sur les soldats. Ils sont retournés vers le lieu d'où ils étaient venus. L'un d'eux a été tué et beaucoup des nôtres ont sauté de cheval pour compter le coup. Puis nous avons chassé tous les soldats vers la colline où ils étaient auparavant.

Ils avaient mis leurs mules de transport et leurs chevaux vers l'intérieur, et ils avaient leurs selles et autres objets devant eux pour se protéger des balles, mais nous les avons entourés, et la colline où nous étions était plus élevée et nous pouvions les voir en plein. Nous avons mis nos chevaux derrière les collines pour les tenir à l'abri. Nous ne cessions de tirer sur les soldats et leurs chevaux. Il faisait très chaud et quelques soldats ont commencé à descendre la colline avec des gamelles pour chercher de l'eau à la rivière. Ils ne sont pas allés loin, et ceux qui avaient échappé remontaient la colline en courant. J'ai entendu dire plus tard que quelques soldats avaient réussi à prendre de l'eau, mais je ne les avais pas vus. Un Lakota, de l'autre côté, a chargé tout seul contre les soldats pour montrer

comme il était courageux, mais ils l'ont tué et nous n'avons pas pu prendre son corps.

Maintenant le soleil était bas. Je n'avais pas encore ressenti la faim, car l'odeur du sang régnait partout, mais maintenant je commençais quand même à avoir faim. Les plus braves parmi les plus courageux se sont réunis et se sont mis à parler de ce qu'il faudrait faire cette nuit. Ils ont décidé que certains d'entre nous devaient rentrer au camp et manger, et ensuite ramener quelque chose pour ceux qui resteraient à surveiller les soldats. Nous n'arrivions pas à les vaincre, nous allions les affamer et les assoiffer sans merci.

Je suis rentré chez nous avec les autres, et le soleil était couché. J'ai cru tout d'abord qu'ils avaient levé le camp, mais ce n'était pas le cas. Ils avaient seulement rassemblé tous les campements en un seul village.

Je ne suis pas retourné sur la colline avec les autres cette nuit-là. Nous avons fait des feux à travers tout le camp, et tout le monde était excité. Je n'ai pas pu m'endormir, car lorsque je fermais les yeux je revoyais toutes ces horribles scènes. Je crois que personne n'a dormi.

Le matin suivant, le crieur est passé et a dit : « Ce qu'il reste de soldats doit mourir aujourd'hui ! Donc, après avoir mangé nous nous sommes préparés. Je m'étais habillé cette fois, et j'avais mis mes mocassins et mes jambières. Le jour précédent, je n'avais que ma chemise. Cette fois j'avais aussi ma selle. J'étais fin prêt pour me battre.

Nous sommes tous allés là-bas, et ceux qui avaient monté la garde toute la nuit sont rentrés au camp. Nous nous sommes dispersés avec nos chevaux autour des soldats au pied de la colline, mais il était devenu plus difficile d'atteindre les soldats, car ils avaient creusé toute la nuit. La journée était très chaude, et de temps en temps des soldats rampaient vers la rivière pour aller boire. Nous en avons tué quelques-uns, après quoi les autres ont rebroussé chemin. Peut-être que l'un ou l'autre a pu atteindre l'eau. Je ne sais pas. Nous continuions à tirer les uns sur les autres. Une fois j'ai entendu quelqu'un crier : « Hey-hey ! » J'ai rampé jusque-là, et un Lakota avait été touché par une balle en plein front et il était mort.

Après un long moment, nous avons entendu que d'autres soldats arrivaient{44}. Alors chacun s'est mis en route pour rentrer chez soi, et les gens disaient : « À quoi bon ? Laissons tomber ! » Nous avons tous levé le camp et nous nous sommes dirigés vers les montagnes du Big Horn.

Si ces soldats n'étaient pas venus, nous aurions exterminé tous ceux qui étaient sur la colline.

Faucon-de-Fer parle :

Je suis un Hunkpapa et, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, j'avais quatorze ans. Le soleil était au-dessus de nos têtes, et même déjà plus avant, mais je mangeais mon premier repas de la journée, car j'avais dormi longtemps. Tandis que je mangeais, j'ai entendu le crieur lancer : « Ils chargent ! » J'ai sauté sur mes pieds et j'ai couru vers les chevaux. Ils paissaient près du camp. J'ai mis le licou à l'un d'eux, tandis que les autres partaient à la débandade, mais mon frère aîné avait déjà attrapé son cheval et rabattait les autres. Quand j'ai été sur mon cheval, la corde nouée autour de son museau, les soldats tiraient là-haut et les gens couraient, et les hommes et les garçons rattrapaient leurs chevaux effrayés par la fusillade et les cris. J'ai vu de petits enfants qui remontaient en courant de la rivière où ils étaient en train de se baigner. Et toutes les femmes et les enfants couraient vers le bas de la vallée.

Nos chevaux sont partis à la débandade vers les Minneconjous, mais nous avons réussi à les encercler et à les ramener. Maintenant les guerriers couraient vers les soldats et sautaient sur les chevaux, et beaucoup de Hunkpapas étaient rassemblés dans les taillis et les bois, près de l'endroit où les soldats s'étaient arrêtés et étaient descendus de leurs chevaux. Je suis passé près d'un homme qui était très vieux et qui criait : « Garçons, prenez courage ! Pourriez-vous supporter de voir qu'on m'enlève ces petits enfants comme des chiens ? »

Je suis allé dans notre tente et me suis habillé pour la guerre aussi vite que j'ai pu, mais j'entendais les balles siffler au-dehors et je tremblais tant qu'il m'a fallu un long moment pour attacher une plume d'aigle à mes cheveux. Et puis je devais en même temps tenir la corde de mon poney qui ne cessait de tirer dessus, essayant de

s'échapper. Pendant ce temps, des hordes de guerriers à cheval passaient en tonnerre vers l'amont, criant : « Hoka-hey ! » Puis je me suis enduit la figure de peinture rouge et j'ai pris mon arc et mes flèches et j'ai sauté sur mon cheval. Je n'avais pas de fusil, seulement un arc et des flèches.

Quand j'ai enfourché mon cheval, la bataille en amont semblait terminée, car chacun retournait vers l'aval en criant : « C'est un bon jour pour mourir ! » Des soldats arrivaient de l'autre bout du village, et personne ne savait combien ils étaient là-bas.

Un homme du nom de Petit-Ours (Little Bear) s'est approché de moi, monté sur un cheval pinto, et il avait une très jolie couverture de selle. Il m'a dit : « Prends courage, mon garçon ! Il n'y a que la terre qui dure ! » J'ai galopé avec lui et les autres vers l'aval, et nous étions beaucoup de Hunkpapas à nous rassembler du côté est de la rivière, au pied d'un ravin qui remontait la colline où se trouvait la seconde bande de soldats[45]. Il y avait avec nous un Shyela très courageux, et j'ai entendu quelqu'un dire : « Il y va ! » J'ai regardé, et c'était ce Shyela. Il portait un bonnet de guerre tacheté et une tunique faite d'une peau d'animal, et elle était attachée avec une ceinture tachetée. Il a monté la colline, tout seul, et nous l'avons tous suivi un bout de chemin. Là-haut, sur la crête, il y avait des soldats à pied et qui tenaient leurs chevaux par la bride. Le Shyela chevaucha tout près d'eux, tournant en cercle plusieurs fois, et tous les soldats tiraient sur lui. Puis il est revenu à l'endroit où il s'était arrêté, au début du ravin. Il a dit : « Ah ! ah ! » Quelqu'un a lancé : « Frère shyela, qu'est-ce qui se passe ? » Il s'est mis à dénouer sa ceinture tachetée, et quand il l'a secouée, les balles en tombaient. Les soldats n'avaient pas pu le blesser, car il était sacré. C'était un très bel homme.

Nous sommes restés là un moment dans l'attente de ce qui allait se passer, et l'on tirait de partout. Puis j'ai entendu une voix qui criait : « Ils s'en vont, ils s'en vont ! » Nous avons regardé et vu que les chevaux de la cavalerie partaient à la débandade. C'étaient tous des chevaux gris.

J'ai vu le cheval de Petit-Ours ruer puis filer vers la colline, du côté des soldats. Quand il s'est trouvé près d'eux, son cheval a été abattu sous lui, et lui-même s'est relevé en boitant, car une balle avait traversé sa jambe. Il est revenu vers nous en traînant la jambe,

tandis que les soldats tiraient sur lui. Nation-d'Élans (Elk Nation), qui était son grand ami, est monté avec son cheval vers lui, et il a pris Petit-Ours en croupe et l'a ramené en lieu sûr tandis que les balles crépitaient autour d'eux. C'était son devoir d'aller vers son grand ami, même s'il savait qu'il allait être tué.

Maintenant une grande clameur s'élevait tout autour des soldats, là-haut, et les guerriers arrivaient de partout, et il faisait sombre de poussière et de fumée.

Nous avons vu les soldats se mettre à courir vers le bas de la colline, droit vers nous. Ils allaient presque tous à pied, et je crois qu'ils étaient tellement effrayés qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils bougeaient leurs bras comme s'ils couraient très vite, mais ils ne faisaient que marcher. Quelques-uns tiraient en l'air. Nous avons tous crié : « Hoka-hey ! » et les avions chargés, galopant tout autour d'eux dans l'obscurité qui était tombée sur nous.

J'ai rencontré un soldat à cheval, et je lui ai tiré dessus. La flèche l'a traversé de part en part sous les côtes et elle dépassait des deux côtés. Il a hurlé et s'est accroché à la corne de sa selle, vacillant et la tête pendante. Je me suis maintenu à sa hauteur, et j'ai pris mon arc et l'ai frappé sur la nuque. Il est tombé de sa selle, et j'ai sauté bas et l'ai frappé à mort avec mon arc. Je continuais à le frapper alors qu'il était mort, et à chaque coup je criais : « Hownh ! » J'étais fou furieux, car je pensais aux femmes et aux petits enfants qui couraient là-bas, si effrayés et à bout de souffle. Ces Wasichous l'avaient voulu, et ils étaient venus chercher ce qu'ils avaient trouvé. Je n'ai pas vu beaucoup plus de choses. J'ai vu Apporte-l'Abondance (Brings Plenty) tuer un soldat avec un bâton de guerre. J'ai vu tomber Bison-Corne-Rouge (Red Horn Buffalo). Il y avait un Lakota qui galopait sur le bord du ravin, et il criait de faire attention parce qu'un soldat était caché là. Je l'ai vu charger et tuer le soldat et se mettre à le taillader avec son couteau.

Puis nous sommes allés du côté de la rivière, et la poussière s'étant dissipée nous avons pu voir les femmes et les enfants qui venaient vers nous depuis l'autre côté de la rivière. Les soldats étaient tous anéantis et éparpillés partout.

Les femmes se sont rassemblées au sommet de la colline et se sont mises à dépouiller les soldats. Maintenant, elles poussaient des cris et riaient et chantaient. J'ai vu quelque chose de drôle. Deux

grosses vieilles femmes dépouillant un soldat qui était blessé et qui faisait le mort. Quand elles l'eurent déshabillé, elles ont commencé à lui couper quelque chose qui dépassait. Il a sauté en l'air et s'est battu avec les deux grosses femmes. Il en faisait tournoyer une, tandis que l'autre essayait de lui planter son couteau. Après un moment, une autre femme a surgi et lui a donné un coup de couteau, et cette fois il est mort, vraiment mort. Cela avait été drôle de voir ce Wasichou tout nu se battre avec ces deux grosses femmes.

Maintenant nous voyions nos guerriers qui chargeaient des soldats venus de la colline en amont pour aider la seconde bande que nous avions exterminée. Ils sont repartis au galop et nous les avons chassés et repoussés vers leur colline où ils avaient laissé leurs mules de transport. Nous n'avons pas pu les atteindre à cet endroit, car ils avaient creusé des tranchées pour se cacher et ils étaient couchés derrière des selles et autres objets. J'étais en bas vers la rivière et j'ai vu quelques soldats y descendre avec leurs seaux. Ils n'avaient pas de fusils, seulement leurs seaux. Des garçons se trouvaient là, et ils sont sortis des buissons et ont lancé de la boue et des pierres au visage des soldats, et ils les ont chassés dans la rivière. Je suppose qu'ils ont eu assez à boire, car ils boivent toujours. Nous les avons tués dans l'eau.

Plus tard, vers le coucher du soleil, je suis retourné chez nous pour manger, tandis que d'autres restaient pour surveiller les soldats sur la colline. Je n'avais rien mangé de toute la journée, car la bataille avait éclaté juste au moment où je commençais de manger mon premier repas.

Élan-Noir continue :

Après avoir montré mon premier scalp à ma mère, je suis resté un moment avec les femmes qui étaient toutes en train de chanter et de faire le trémolo. Nous ne pouvions pas voir grand-chose de la bataille à cause de la poussière, mais nous savions qu'il ne restait plus un seul soldat. Il y avait beaucoup d'autres garçons de mon âge et des plus jeunes là-haut, avec leurs mères et leurs sœurs, et ils m'ont demandé d'aller à la bataille avec eux. Nous avons sauté sur nos chevaux et sommes partis. Quand nous avons descendu la colline en direction de la rivière, nous avons vu des chevaux gris sans cavaliers qui s'enfuyaient vers l'eau. Nous avons traversé la Greasy

Grass vers l'entrée d'un ravin qui conduisait à travers la falaise jusqu'au lieu de la bataille.

Avant même que nous arrivions sur place, les Wasichous étaient déjà tous à terre, et la plupart étaient morts, mais quelques-uns vivaient et se débattaient. Entre-temps, beaucoup d'autres petits garçons étaient arrivés, et nous allions çà et là tirer des flèches sur les Wasichous. Il y en avait un qui se tordait de douleur, percé de flèches, et je me suis mis à lui enlever son manteau, mais un homme m'a repoussé et a pris le manteau pour lui. Puis j'ai vu un objet brillant attaché à la ceinture du soldat et je l'ai arraché. C'était rond et brillant et jaune et très beau, et je l'ai mis en guise de collier. Au début cela faisait tic-tac au-dedans, puis cela ne le fit plus. Je l'ai porté longtemps à mon cou avant d'apprendre ce que c'était et comment lui redonner son tic-tac.

Puis les femmes sont arrivées et nous sommes montés au sommet de la colline. Des chevaux gris étaient étendus là, morts, et certains étaient par-dessus des Wasichous morts, et des Wasichous morts étaient par-dessus. Il n'y avait pas beaucoup de nos morts par ici, parce qu'ils avaient déjà été emportés, mais beaucoup de nos hommes avaient été blessés ou tués. Ils s'étaient tiré les uns sur les autres dans la poussière. Je n'ai pas vu Pahuska {46} et je crois que personne n'a su qui c'était. Il y avait un soldat qui levait les bras en gémissant. Je lui ai tiré une flèche au front, et ses bras et ses jambes ont tressailli. J'ai vu des Lakotas qui soutenaient un autre Lakota. Je suis allé voir, et c'était le frère de Chasse-au-Matin (Chase-in-the-Moming), qu'on appelait Wasichou-Noir (Black Wasichou). Il avait reçu le coup à travers l'épaule droite, du haut en bas, et la balle s'était arrêtée dans sa hanche gauche, car au moment où il avait été atteint il se suspendait sur le côté de son cheval. Ils ont essayé de lui donner quelque médicament. Il était mon cousin, et son père et mon père ont été si furieux de ce qui était arrivé qu'ils sont allés dépecer un Wasichou et l'ont complètement ouvert. Le Wasichou était gras et sa viande semblait bonne à manger, mais nous n'en avons pas mangé.

Il y avait un petit garçon, plus jeune que moi, qui m'a demandé de scalper un soldat pour lui, je l'ai fait, et il a couru montrer le scalp à sa mère. Pendant que nous étions là-bas, la plupart des guerriers chassaient les autres soldats vers la colline où ils avaient leurs mules de trait. Après un certain temps, j'en ai eu assez de traîner par là. Je

ne sentais que l'odeur du sang partout et cela me rendait malade. Aussi je suis rentré chez nous avec d'autres. Je n'étais pas triste du tout. J'étais un heureux garçon. Les Wasichous étaient venus pour tuer nos mères, nos pères et puis nous, et c'était notre pays. Quand je me trouvais dans les broussailles, là-haut vers les Hunkpapas, et que les premiers soldats se sont mis à tirer, j'ai su ce qui allait arriver. J'ai pensé que les gens de mon peuple étaient parents avec les êtres-du-tonnerre de ma vision, et que les soldats étaient insensés de faire ce qu'ils faisaient.

Tout le monde est resté debout toute la nuit dans le village. Le matin suivant, une autre troupe armée est allée sur la colline où les autres soldats se trouvaient, et les hommes qui les avaient surveillés toute la nuit sont revenus au village. Ma mère et moi y sommes allés aussi. Elle montait une jument qui avait un petit poulain attaché à côté d'elle, et il trottait avec sa mère.

Nous pouvions voir les chevaux et les mules de trait là-haut, mais les soldats s'étaient terrés. En dessous de la colline, juste du côté ouest de la Greasy Grass, se trouvaient des buissons et il y avait un gros garçon nommé Fou-Dodu (Rond Fool) qui courait autour. Nous lui avons demandé pourquoi il tournait ainsi, et il a dit : « Il y a un Wasichou dans le buisson. » Et c'était vrai. Il s'était caché là tandis que les autres soldats couraient au sommet de la colline, et il y était resté toute la nuit. Nous les garçons nous avons commencé à lui tirer des flèches, et c'était comme la chasse au lapin. Il rampait d'un côté à l'autre du buisson pendant que nous tournions autour en tirant avec nos arcs. Soudain il a crié : « Aou ! » Au bout d'un moment, nous avons mis le feu à l'herbe autour des buissons, et il a bondi au-dehors en courant. Alors nos guerriers l'ont tué.

Une fois nous sommes montés à l'arrière de la colline où se trouvaient quelques-uns de nos hommes, et nous avons regardé. Nous ne pouvions pas voir les Wasichous, car ils étaient couchés dans leurs tranchées, mais nous avons vu les chevaux et mules de trait, et beaucoup étaient morts. Quand nous sommes descendus et que nous avons retraversé la rivière, des soldats ont tiré sur nous, mais ils n'ont touché que l'eau. Ma mère et moi sommes revenus au galop vers le camp, et c'était le soir. Nos éclaireurs avaient rapporté que de nouveaux soldats arrivaient, remontant le courant. Alors nous avons levé le camp. Avant la nuit nous étions prêts et partions,

remontant la Greasy Grass en direction de Wood Louse Creek, dans les montagnes du Big Horn. Nous avons fui toute la nuit, suivant la Greasy Grass. Mes deux plus jeunes frères et moi étions sur un traîneau, et ma mère a mis quelques jeunes chiots avec nous. Ils essayaient tout le temps de ramper au-dehors et je ne cessais de les ramener, aussi n'ai-je pas beaucoup dormi.

Au matin, nous avons atteint un ruisseau asséché où nous avons établi le camp et fait un grand festin. La viande était grasse et savoureuse, et aujourd'hui encore, j'aimerais bien en manger comme celle-là.

Quand il a fait grand jour, nous sommes repartis pour aller à Wood Louse Creek, au pied des montagnes, et avons établi le camp. Un homme qui avait été gravement blessé et que l'on nommait Trois-Ours (Three Bears) a eu des convulsions, et il ne cessait de répéter : « Jeneny, jeneny. » Je ne sais pas ce qu'il voulait dire. Il est mort, et nous avons pris l'habitude d'appeler ce lieu « le camp où mourut Jeneny. »

Ce soir-là, à un moment donné chacun a commencé à s'exciter en criant : « Les soldats arrivent ! » On les voyait en effet là-bas, fonçant à toute allure dans notre direction. Mais c'étaient quelques-uns des nôtres qui avaient revêtu des habits de soldats. Ils faisaient ça pour s'amuser.

Les éclaireurs ont rapporté que les soldats ne nous avaient pas suivis et que nous étions maintenant hors de danger. Partout il y a eu de grands feux et des danses de la mort toute la nuit.

Je vais vous chanter un des chants de mort que nos gens ont inventés et chantés cette nuit-là. L'un d'eux disait :

Longue-Chevelure n'est jamais revenu,
C'est pourquoi sa femme pleure, pleure.
Regardant de ce côté, elle pleure.

Longue-Chevelure, je n'avais pas de fusil.
Tu m'en as apporté beaucoup. Je te remercie !
Tu me fais bien rire !

Longue-Chevelure, je n'avais pas de chevaux.
Tu m'en as apporté beaucoup. Je te remercie !

Tu me fais bien rire !

Longue-Chevelure, nul ne sait où il est couché.
Ils le cherchent en pleurant.
C'est ici qu'il est couché.

Laissez tomber vos fers sacrés (fusils).
Vous n'êtes pas assez hommes pour faire du mal.
Laissez tomber vos fers sacrés.

Après un certain temps, je me suis senti si fatigué de danser que je me suis laissé tomber là où j'étais et je me suis endormi.

Cette nuit-là, mon cousin Wasichou-Noir est mort.

10. Marchant sur la route noire

Nous sommes restés dans la région des montagnes du Big Horn le temps d'une lune, peut-être un peu plus. Mon père m'a dit que les combats n'avaient rien apporté de bon, car les « traîne-autour-du-fort » s'apprêtaient à vendre les Montagnes Noires de toute manière, et que d'autres soldats venaient pour se battre contre nous. Il a dit que Trois-Étoiles était à Goose Creek, et que beaucoup d'autres soldats étaient là-haut vers la Yellowstone, et qu'ils viendraient tous ensemble et que nous serions encerclés.

Plusieurs des nôtres nous avaient quittés, par petits groupes, pour aller vivre dans les agences que les Wasichous avaient établies. Mais nous étions nombreux, aussi sommes-nous partis avec tous nos poneys pour nous éloigner des soldats.

Nous cheminions en formant une très longue file. Nous avons descendu la Rosebud et campé à l'endroit où elle coule entre de hautes falaises. Puis nous avons suivi la rivière vers l'endroit où nous avions eu une grande danse du soleil, avant l'anéantissement de Longue-Chevelure. Les soldats étaient passés par là, et la place sacrée avait été toute piétinée par des sabots ferrés et salie par les crottes des chevaux. Puis nous sommes descendus en aval vers une place sacrée où il y a une haute falaise rocheuse à côté de l'eau, et, en haut de cette falaise, des images avaient l'habitude d'apparaître, et elles prédisaient telle chose importante qui devait arriver bientôt. Il y avait alors une image montrant des soldats pendus la tête en bas. Et les gens disaient qu'elle y était avant l'anéantissement de Longue-Chevelure. Je ne sais pas, mais pour l'instant elle y était, et il ne semble pas que quelqu'un aurait pu grimper aussi haut pour aller dessiner une image.

Nous nous sommes déplacés sur la rivière Tongue où nous avons campé un certain temps. Pendant que nous étions là, des éclaireurs sont venus et ont dit qu'un grand bateau-feu[47] était monté sur la Yellowstone avec un chargement de maïs pour les chevaux des soldats, et qu'on l'avait empilé sur l'autre côté de la rivière. Quelques-uns de nos jeunes hommes sont allés voir, et l'un d'eux, Chemise-Jaune, a été tué par les soldats du bateau-feu (Bateau

à vapeur). Mais les autres nous ont rapporté du maïs au camp et nous en ont donné. Nous l'avons grillé et il était fort bon.

C'est vers cette époque, à la lune des cerises noires (août), que l'éparpillement de nos gens a commencé, car nous avions appris que les soldats revenaient. Couteau-Émoussé (Dull Knife) et les Shyelas sont allés à Willow Creek dans les montagnes du Big Horn. Beaucoup de Lakotas sont partis à la sauvette, par petits groupes, et sont allés vers les agences. Ceux qui restaient, et nous étions encore un grand nombre, sont partis vers l'est, et les soldats de Trois-Étoiles nous poursuivaient. Nos gens ont mis le feu à la brousse derrière nous, comme nous progressions, et la fumée là-bas était vaste comme la nuit, et la lumière du feu aussi claire que le jour. C'était pour affamer les chevaux des soldats.

Puis il s'est mis à pleuvoir, et il a plu des jours durant tandis que nous allions vers l'est. Nos chevaux peinaient dans la boue profonde, et cela dut être dur pour les chevaux des soldats qui n'avaient rien à manger.

Taureau-Assis et Gall et quelques autres nous ont quittés pour aller au pays de Grand-Mère (Canada), et sans cesse d'autres encore se séparaient de nous, mais Cheval-Fou se refusait à quitter ce pays qui était le nôtre.

À la lune du veau noir (septembre), nous campions près de la source de Grand River, quand Cheval-Américain (American Horse), avec de nombreuses tentes, a livré un combat avec les soldats de Trois-Étoiles près de Slim Buttes, dans le vallon de Rabbit Creek{48}. Ils se sont durement battus sous la pluie, et les soldats ont tué Cheval-Américain et chassé les femmes et les enfants de leurs tentes, et ils ont pris tout le *pa-pa* (viande de bison séchée) qu'ils avaient préparé pour se nourrir durant tout l'hiver. Puis Cheval-Fou est allé là-bas avec une bande de nos guerriers et a chassé les soldats sous la pluie. Ils se sont enfuis au sud, vers les Montagnes Noires, et beaucoup de leurs chevaux sont morts dans la boue profonde. Il les a suivis longtemps, les forçant à se battre tandis qu'ils fuyaient.

Où que nous allions, les soldats venaient pour nous tuer dans ce pays qui était tout à nous. Il nous appartenait déjà quand les Wasichous avaient signé avec Nuage-Rouge le traité où il est dit que ce pays sera nôtre aussi longtemps que l'herbe poussera et que l'eau

coulera. Ce n'était que huit hivers plus tôt, et maintenant ils nous chassaient parce que nous nous souvenions, et qu'ils avaient oublié.

Après cela nous sommes repartis vers l'ouest et c'en était fini pour nous d'être heureux désormais, car beaucoup de nos gens avaient délié les queues de leurs chevaux {49} et étaient partis vers les Wasichous. Nous sommes revenus et nous nous sommes enfoncés profondément dans notre pays, et la plus grande partie de la terre était noire à cause du feu, et le bison était parti. Nous avons campé sur la rivière Tongue où il y avait des *cottonwoods* pour les chevaux, et un dur hiver est venu prématurément. Il a beaucoup neigé. Le gibier était difficile à trouver, et cela a été une période de disette pour nous. Des chevaux sont morts et nous les avons mangés. Ils sont morts parce que la neige avait gelé dur et qu'ils ne pouvaient pas atteindre l'herbe qui était restée dans les vallées, et il n'y avait pas assez de *cottonwoods* pour les nourrir tous. L'été précédent, nous avions été rassemblés par milliers, mais maintenant nous n'étions plus même deux mille.

À la lune de la chute des feuilles (novembre), des nouvelles nous sont arrivées disant que les Montagnes Noires avaient été vendues aux Wasichous, de même que tout le pays à l'ouest des collines, qui était le pays où nous nous trouvions alors {50}. Des années plus tard, j'ai appris que notre peuple n'avait pas voulu de ça, mais les Wasichous étaient allés trouver quelques chefs isolés et avaient réussi à leur faire apposer leur marque sur les traités. Peut-être que certains ont fait cela quand ils étaient devenus fous d'avoir bu de la *minne wakan* (eau sacrée, whisky) que les Wasichous leur avaient donnée. J'ai entendu dire ça. Je ne sais pas. Mais seuls des hommes insensés ou devenus fous sont capables de vendre leur Terre Mère. Parfois je pense qu'il aurait mieux valu que nous soyons restés tous ensemble et qu'ils nous aient tous tués.

Couteau-Émoussé campait avec sa bande de Shyelas à Willow Creek, au bord des montagnes du Big Horn, et un matin très tôt, vers la fin de la lune de la chute des feuilles, les soldats sont venus pour les tuer{51}. Tout le monde dormait. La neige était profonde et il faisait très froid. Quand les soldats ont commencé à tirer dans les tentes, les gens ont sauté dehors dans la neige, et la plupart étaient nus sous leur chemise de nuit. Les hommes se sont battus dans la

neige et le froid, n'ayant rien sur eux que leurs ceintures à cartouchières, et cela a été une dure bataille parce que les guerriers pensaient aux femmes et aux enfants qui étaient en train de geler. Ils n'ont pas pu battre les soldats, mais ceux qui n'ont pas été tués ou ne sont pas morts de froid se sont enfuis et sont arrivés à notre camp sur la Tongue.

Je me souviens de l'arrivée de Couteau-Émoussé avec ce qui restait des siens, affamés et transis. Ils n'avaient quasiment rien, et plusieurs étaient morts en route. Beaucoup de bébés étaient morts. Nous avons pu leur donner des vêtements, mais nous n'avons pas pu leur donner beaucoup de nourriture, parce que nous mangions nos chevaux quand ils mouraient. Puis, après un certain temps, ils sont partis pour la ville-des-soldats, sur White River, pour se rendre aux Wasichous. Ainsi nous sommes restés tout seuls dans ce pays qui était le nôtre et qu'on nous avait volé.

Après cela, le peuple s'est rendu compte que Cheval-Fou était plus bizarre que jamais. Il ne restait presque jamais dans le camp. Des gens le trouvaient tout seul dans le froid, et ils lui demandaient de venir chez eux. Il n'y allait pas, mais parfois il disait aux gens ce qu'ils devaient faire. Les gens se demandaient s'il mangeait quoi que ce soit. Une fois mon père l'a trouvé comme ça tout seul, et il a dit à mon père : « Oncle, tu as remarqué la façon dont j'agis. Ne t'en fais pas. Il y a des grottes et des trous dans lesquels je peux vivre, et ici les esprits peuvent m'aider. Je fais des plans pour le bien de mon peuple. »

Il avait toujours été un homme étrange, mais cet hiver il fut plus étrange que jamais. Peut-être avait-il vu qu'il mourrait bientôt et pensait-il à la façon dont il pourrait nous aider quand il ne serait plus avec nous à jamais.

Cela a été un très mauvais hiver pour nous et nous étions tous tristes. Puis un autre malheur est arrivé. Nous avions envoyé des éclaireurs pour voir où se trouvaient les soldats. Ils campaient à l'embouchure de la Tongue. Au début de la lune du gel dans la tente (janvier), quelques-uns de nos éclaireurs sont venus en disant que les soldats remontaient la Tongue pour nous attaquer, et qu'ils avaient deux fusils-chariots (canons) avec eux.

Il n'y avait pas de meilleure place où aller, aussi nous nous sommes préparés à nous battre. J'avais peur parce que mon père

m'avait dit qu'il ne nous restait que peu de munitions. Nous avons déplacé le village un peu plus en amont, et nos guerriers étaient en position sur une haute falaise lorsque, au matin, les soldats à pied et leurs chariots sont arrivés{52}. Les soldats ont fait des feux et ont mangé leur petit déjeuner, là, dans la vallée, tandis que nos gens les surveillaient, ayant le creux à l'estomac. Puis ils ont commencé à tirer avec leurs fusils-chariots qui tirent deux fois, car les boules de fer éclatent après être tombées. Certaines n'éclataient pas, et nous, garçons, avons couru pour en attraper une et l'avons ramassée.

Puis les soldats à pied ont commencé à grimper sur la falaise tandis que la neige se mettait à tomber dru, et ils se sont battus dans la tourmente. Nous ne pouvions pas empêcher les soldats de monter, parce que nous n'avions que très peu de munitions. Les soldats avaient tout. Mais nos hommes se servaient de lances et de fusils en guise de bâtons lorsque les soldats sont arrivés, et pendant un moment ils se sont battus au corps à corps, repoussant les soldats jusqu'à ce que les femmes puissent lever le camp et partir avec les enfants et les poneys. Nous avons fui dans la tourmente, vers le sud, en remontant la Tongue jusqu'à la rivière Little Powder. Les soldats nous ont suivis pendant un certain temps, et l'on se battait sur nos arrières. Nous nous sommes échappés, mais nous avons perdu beaucoup de choses dont nous avions besoin, et quand nous avons fait le camp sur la rivière Little Powder, nous étions presque aussi pauvres que les gens de Couteau-Émoussé le jour où ils étaient venus à nous. Il faisait si froid que le soleil faisait lui-même des feux, et nous mangions nos poneys affamés.

Vers la fin de la lune du veau rouge foncé (février) ou le début de la lune de la neige aveuglante (mars), Queue-Tachetée, le Brûlé, est venu vers nous avec quelques autres. Sa sœur était la mère de Cheval-Fou. Il était un grand chef et un grand guerrier avant qu'il ne se rende aux Wasichous. Je l'ai vu et je ne l'ai pas aimé. Il était tout gras de la nourriture des Wasichous, et nous étions hâves de famine. Mon père m'a dit qu'il était venu pour obtenir que son neveu se rende aux soldats, parce que notre propre peuple s'était tourné contre nous, et au printemps, quand l'herbe serait assez haute pour les chevaux, les soldats viendraient nombreux pour nous attaquer, et de nombreux Shoshones et Crows, et même des Lakotas et nos anciens amis les Shyelas viendraient avec les soldats contre nous. Je

ne pouvais pas comprendre cela, et j'y pensais beaucoup. Comment se pouvait-il que des hommes deviennent gras en étant méchants, et meurent de faim en étant bons ? Je pensais et repensais à ma vision, et cela m'attristait. Je me demandais si ce n'avait pas été qu'un curieux rêve, après tout.

Et puis j'ai entendu dire que nous irions tous à la ville-des-soldats, quand l'herbe monterait, et que Cheval-Fou avait dénoué les queues de ses poneys et ne se battrait plus désormais.

À la lune de l'herbe montante (avril), notre petite troupe, précédant les autres, s'est mise en route pour la ville-des-soldats, et au début de la lune où les poneys muent (mai), Cheval-Fou est arrivé avec le reste de nos gens et de nos poneys qui n'avaient que la peau sur les os. Quand il est allé se rendre, à la ville-des-soldats, il y avait des soldats et des policiers lakotas en rangs tout autour de lui. Je l'ai vu enlever son bonnet de guerre. Je n'étais pas assez près pour entendre ce qu'il a dit. Il n'a pas parlé à voix haute et n'a dit que quelques mots, puis s'est assis.

J'avais quatorze ans. Nous avions assez à manger maintenant, et nous les garçons pouvions jouer sans crainte. Les soldats nous surveillaient, et parfois mon père et ma mère parlaient des nôtres qui étaient partis avec Taureau-Assis et Gall au pays de Grand-Mère, et ils auraient voulu être là-bas. Nous étions placés en camp près de l'agence de Nuage-Rouge qui était proche de la ville-des-soldats. De ce qui s'est passé cet été-là, il n'y a rien à raconter.

11. L’assassinat de Cheval-Fou

Une nuit, au début de la lune où le veau pousse son poil (septembre), nous avons levé le camp, à l’agence de Nuage-Rouge, et nous sommes partis sans faire de bruit. Mon père m’a dit que nous allions vers le camp de Queue-Tachetée, mais ce n’est que plus tard qu’il m’a expliqué pourquoi. Nous avons voyagé presque toute la nuit, puis nous avons monté le camp.

Mais le lendemain, pendant que nous cheminions, une bande de gens de Nuage-Rouge nous a rattrapés et ils nous ont dit que les choses se gâteraient pour nous si nous ne revenions pas immédiatement. Quelques-uns ont fait demi-tour et ont rebroussé chemin, et les soldats ont fait revenir les autres un peu plus tard. Mais Cheval-Fou est allé au camp de son oncle.

Après les événements, mon père m’a dit pourquoi Cheval-Fou avait fait cela. Il craignait que quelqu’un se mette à faire de l’agitation là-bas, où étaient les soldats, et les Wasichous nous avaient confisqué tous nos fusils pour qu’en cas d’ennuis graves nous ne puissions rien faire. Les Wasichous avaient fait de Queue-Tachetée le grand chef de tous les Lakotas parce qu’il était prêt à faire tout ce qu’ils voulaient. Et Cheval-Fou pensait que nous serions plus en sécurité avec son oncle. Par la suite, les « traîne-autour-du-fort » ont raconté qu’il se préparait de nouveau à nouer la queue de son cheval et à faire la guerre aux Wasichous. Comment aurait-il pu faire ça, alors que nous n’avions pas de fusils et pas les moyens de nous en procurer ? C’est une histoire que les Wasichous racontaient, et leurs langues étaient fourchues quand ils disaient ça. Notre peuple pense qu’ils ont agi de la sorte parce que Cheval-Fou était un grand homme et qu’ils ne pouvaient pas le tuer sur un champ de bataille, et qu’il ne se rendrait pas à un Wasichou, comme Queue-Tachetée et d’autres avaient fait. Mon père m’a dit que, cet été-là, les Wasichous voulaient le faire aller à Washington avec Nuage-Rouge et Queue-Tachetée et d’autres pour aller voir le Père-de-Tous. Mais il n’a pas voulu. Il leur a dit qu’il n’avait nul besoin de s’en aller chercher son Père. Il a dit : « Mon Père est avec moi, et il n’y a pas de Père-de-Tous entre moi et le Grand Esprit. »

Le jour suivant notre retour à l'agence de Nuage-Rouge, dans l'après-midi, quelques soldats sont venus en amenant Cheval-Fou avec eux. Il venait sur son cheval, un peu en avant des autres. Ils ne sont pas restés longtemps, mais sont repartis vers la ville-des-soldats, et mon père et moi les avons suivis, avec beaucoup d'autres, pour voir ce qu'ils allaient faire.

Quand nous sommes arrivés là-bas, nous n'avons pas pu voir Cheval-Fou parce qu'il y avait des soldats et des policiers lakotas tout autour de lui, et il y avait foule au-dehors.

Après quelques instants, j'ai senti que quelque chose de dramatique se passait là-bas, et tout le monde est devenu tout à coup très excité et partout des voix s'interpellaient. Puis j'ai entendu un cri, dans notre langue à nous, qui disait : « Ne me touchez pas ! Je suis Cheval-Fou ! » Et immédiatement quelque chose traversa les gens comme un grand vent qui briserait un grand nombre d'arbres d'un seul coup. Quelqu'un cria quelque chose d'autre, mais autour de moi chacun demandait ou disait à tout le monde ce qui s'était passé, et j'entendis que Cheval-Fou avait été tué, qu'il était malade, qu'il était blessé. Et j'étais effrayé parce que tout me rappelait le jour où nous étions montés vers la Greasy Grass pour tuer, et il semblait que nous pourrions tous commencer à nous battre à tout instant.

Puis tout s'est calmé, et chacun semblait attendre quelque chose. Puis les gens se sont dispersés, allant d'une place à l'autre, et j'ai entendu dire que Cheval-Fou était seulement tombé malade, mais qu'il allait probablement se rétablir bientôt.

Mais il ne s'est pas passé longtemps avant que nous sachions tous ce qui était arrivé, parce qu'un certain nombre de gens l'avaient vu, et je vais vous dire comment cela s'est passé.

Ils ont dit à Cheval-Fou qu'ils ne lui feraient aucun mal s'il acceptait d'aller à la ville-des-soldats pour parler avec le chef des Wasichous. Mais ils mentaient. Ils ne l'ont pas emmené parler au chef. Ils l'ont emmené à la petite prison avec des barreaux de fer aux fenêtres, parce qu'ils avaient comploté de se débarrasser de lui. Et quand il a vu ce qu'ils allaient faire, il s'est retourné et a sorti un couteau de son vêtement, et il a fait front contre tous ces soldats. Puis Petit-Grand-Homme (Little Big Man), qui avait été l'un de ses amis, et qui nous avait dit à nous garçons que nous avions été courageux, avant ma première bataille, lorsque nous avions attaqué

les chariots à War Bonnet Creek, a pris Cheval-Fou par-derrière et a essayé de lui faire lâcher son couteau. Et tandis qu'ils luttaient, un soldat a enfoncé sa baïonnette dans Cheval-Fou, depuis le côté jusqu'au dos, et il est tombé et il a commencé à mourir.

Puis ils l'ont ramassé et emporté jusqu'au bureau du chef. Les soldats se sont tenus debout tout autour, ne laissant entrer personne et faisant s'éloigner les gens. Mon père et moi sommes retournés à notre camp à l'agence de Nuage-Rouge.

Cette nuit-là, j'ai entendu qu'on se lamentait quelque part, et puis il y a eu de plus en plus de lamentations jusqu'à ce que ce fût à travers tout le camp.

Cheval-Fou était mort. Il avait été courageux, bon et sage. Il n'avait jamais désiré autre chose que de sauver son peuple, et il n'avait combattu les Wasichous que lorsqu'ils étaient venus pour nous tuer dans notre propre pays. Il n'avait que trente ans. Ils n'auraient pas pu le tuer en combat. Ils durent lui mentir et puis le tuer de cette manière.

J'ai pleuré toute la nuit, et mon père aussi.

Quand il a fait jour, le père et la mère de Cheval-Fou l'ont apporté sur un chariot dans notre camp. Puis ils l'ont mis dans une caisse, et j'ai entendu dire qu'ils ont dû le couper en deux parce que la caisse n'était pas assez longue. Ils ont attaché la caisse sur un traîneau et s'en sont allés vers le nord-est. J'ai vu les deux vieilles gens s'en aller avec le corps de leur fils. Personne ne les a suivis. Ils s'en sont allés tout seuls, et je les vois s'éloigner maintenant encore. Le cheval qui tirait le traîneau était de couleur fauve. Le père de Cheval-Fou avait un cheval bai qui avait la tête et les jambes arrière blanches. Sa mère avait une jument brune avec un poulain bai.

Les vieux n'ont jamais voulu dire où ils avaient enterré le corps de leur fils. Jusqu'à ce jour personne ne sait où il repose, car les vieux sont morts eux aussi. Beaucoup ont parlé de cet endroit et certains ont dit qu'ils savaient où il se trouve, mais ne voulaient pas le dire, et beaucoup pensent que c'est quelque part vers Bear Creek, dans les Badlands. Je sais une chose, et la voici. Les vieux sont allés avec le corps au fond de Pepper Creek, qui est juste un peu plus au sud, de l'autre côté de la colline par rapport à où nous sommes[53]. Des chasseurs qui allaient chassant le long du ruisseau ont vu deux vieux

arriver avec un traîneau à cheval, et quand ils ont parlé de ça à mon père, ils lui ont dit qu'un cheval fauve tirait un traîneau sur lequel était une caisse, que le vieil homme était sur un cheval bai avec la tête et les pattes arrière blanches, et que la vieille femme était sur une jument brune suivie d'un poulain bai. Ces chasseurs ont vu les vieux descendre Pepper Creek, et plus tard ils ont encore vu les vieux à White Horse Creek, qui est juste un peu plus bas que Pepper Creek où ils avaient été vus tout d'abord. Et les chasseurs ont dit que la caisse n'était plus sur le traîneau. Je pense donc qu'ils ont caché le corps quelque part à Pepper Creek, là-bas, parce qu'ils avaient été vus par les chasseurs, et peut-être sont-ils revenus de nuit et ont-ils emmené la caisse vers les Badlands. Mais Cheval-Fou pourrait être maintenant couché juste là, à une petite distance de nous dans Pepper Creek, de l'autre côté de la colline. Je ne sais pas.

Que son corps soit couché ici ou là n'a pas d'importance, car c'est maintenant de l'herbe. Mais là où est son esprit, il ferait bon se trouver.

12. Au pays de Grand-Mère

À la fin de la lune de la chute des feuilles (octobre), après avoir tué Cheval-Fou, les Wasichous nous ont dit que nous devions partir de là, pour aller du côté du Missouri vivre dans des agences qu'ils avaient préparées pour nous. Une grande troupe est partie avec Nuage-Rouge, et nous sommes partis avec une autre grande troupe menée par Queue-Tachetée. Ces deux troupes voyageaient à une journée de distance l'une de l'autre.

Nos gens étaient tristes à cause de la mort de Cheval-Fou, et maintenant on allait nous confiner dans des îlots et nous faire devenir comme des Wasichous. Aussi, avant que nous n'ayons fait beaucoup de chemin, certains d'entre nous se sont séparés et nous sommes allés vers le pays où nous vivions heureux depuis toujours. Nous nous déplacions rapidement et les soldats ne nous suivaient pas. Mais quand notre petite troupe est arrivée dans la région de la rivière Powder, ce n'était plus comme auparavant et nous n'étions pas prêts pour l'hiver. Alors nous avons continué d'avancer vers le nord, et nous allions vite, car nous voulions rejoindre ceux de notre parenté, sous le commandement de Taureau-Assis et de Gall, au pays de Grand-Mère.[54]

Il a fait extrêmement froid avant que nous ayons atteint Clay Creek, où étaient nos parents. Mais ils ont été contents de nous voir et ils ont pris soin de nous. Ils avaient de la viande en abondance, car il y avait beaucoup de bisons dans la région, et ce fut un bon hiver. Les soldats ne pouvaient pas venir ici pour nous tuer.

J'ai eu quinze ans cet hiver-là, et je pensais beaucoup à ma vision et je me demandais quand viendrait le temps où j'aurais à faire mon devoir. Car les Grands-Pères m'avaient montré mon peuple, marchant sur la route noire et comment l'anneau de la nation serait brisé et l'arbre en fleur serait fané, avant qu'il m'incombe de reconstituer l'anneau avec le pouvoir qui m'avait été donné, et de faire refleurir au centre l'arbre sacré, et de retrouver la route rouge. Une partie de ces événements s'était déjà déroulée, et je me demandais quand mon pouvoir grandirait, afin que la suite puisse être telle que je l'avais vue dans ma vision. Mais je ne pouvais parler

de cela à personne, car je n'étais qu'un garçon et les gens penseraient que j'avais perdu le bon sens et ils diraient : « Que peux-tu faire quand Taureau-Assis lui-même ne peut rien ? »

Quand l'herbe a recommencé à pousser, nous sommes allés chasser le bison, et maintenant j'étais assez grand pour chasser avec les hommes. Un jour, mon oncle Cheval-au-Galop (Running Horse) et moi sommes sortis ensemble. Je montais un cheval bai et conduisais mon rouan qui était très rapide. Mon oncle montait un rouan et conduisait un cheval brun. Nous sommes arrivés à Little River Creek, nous avons traversé la rivière, et à ce moment-là j'ai commencé à me sentir bizarre et j'ai su que quelque chose allait se passer. J'ai dit alors à mon oncle : « J'ai comme un pressentiment que quelque chose va arriver. Je vais faire le guet pendant que tu tueras un bison, puis nous allons le travailler rapidement et filer. » Il m'a regardé un moment d'une étrange manière. Puis il a dit « How » et s'en est allé vers les bisons. Il y en avait plusieurs qui broutaient dans la vallée. Je tenais mes chevaux tout en observant. Quand il a tué une femelle bien grasse, je suis allé l'aider à dépecer, mais je tenais mes chevaux tout en faisant ça, car j'avais toujours mon pressentiment. Puis j'ai entendu une voix qui disait : « Va donc, et regarde ! » J'ai dit à Cheval-au-Galop que je voulais monter au sommet de la colline pour voir ce qui se passait là-bas. Je suis donc monté et j'ai vu dans la vallée deux chasseurs lakotas qui galopaient après un bison en direction des falaises. À peine avaient-ils disparu de ma vue, derrière les falaises, que mon cheval a dressé les oreilles, regardant autour de lui et humant l'air. Puis j'ai entendu quelques détonations rapides, puis de nombreux sabots de chevaux. Puis j'ai vu une troupe d'environ cinquante cavaliers sortant de derrière les falaises où les deux chasseurs avaient disparu. C'étaient des Crows, et plus tard nous avons su qu'ils avaient tué les deux chasseurs.

Donc, mon oncle et moi avons pris autant de viande que nous avons pu et sommes revenus rapidement vers notre village et avons informé les autres.

Cela m'a montré que mon pouvoir grandissait, et j'en ai été content.

À la lune de l'engraissement (juin), Taureau-Assis et Gall ont fait une danse du soleil à Forest Butte, et après cela nous sommes de nouveau allés à la chasse. Un homme qu'on appelait Queue-de-Fer

(Iron Tail) était avec moi cette fois, et nous sommes partis seuls, lui et moi. J'ai tué une grosse femelle bien grasse, et nous étions en train de la dépecer quand un orage s'est approché. Puis la pluie s'est mise à tomber à verse, et j'ai entendu une voix dans les nuages qui disait : « Dépêche-toi ! Avant que le jour ne prenne fin quelque chose va se passer ! »

Bien sûr, quand j'ai entendu ça, j'ai été troublé et j'ai dit à Queue-de-Fer que j'avais entendu une voix dans les nuages, et que nous devions nous dépêcher et filer. Nous avons tout laissé sur place, sauf la graisse de la vache, et nous nous sommes enfuis. Quand nous sommes arrivés au camp de notre petite troupe, nous étions tout excités et nous avons dit aux gens que nous devions fuir. Nous avons donc levé le camp et sommes partis. Nous sommes arrivés à Muddy Creek. Il pleuvait toujours et nous avons eu de la peine à traverser parce que les chevaux enfonçaient dans la boue. Une partie de la troupe est passée, mais il y avait un vieil homme et une vieille femme, et leur fille qui était fort belle, dont le traîneau resta embourbé au milieu du cours d'eau. Juste à ce moment, une bande de Crows arriva en chargeant, et ils étaient si nombreux que nous ne pouvions pas les repousser et avons dû fuir, tirant sur eux tandis qu'ils nous poursuivaient.

Il y avait un homme du nom de Loup-Courageux (Brave Wolf) qui a fait une grande action ce jour-là, vers le gué. Il était près du traîneau des deux vieux et de la belle fille quand le traîneau s'est embourbé. Alors il a sauté de cheval, lequel cheval était un excellent coureur de bisons, et il a mis la belle fille en croupe. Puis il est resté avec les deux vieux et s'est battu jusqu'à ce que les trois se soient fait tuer. La fille, elle, a pu s'enfuir sur son cheval rapide. Mon cousin Dur-à-cuire (Hard to Hit) a fait lui aussi une grande action, et il en est mort. Il s'est retourné et a chargé seul contre un Crow qui était en train de tirer sur un Lakota caché dans un buisson, et il a été tué.

La voix venue des nuages avait dit la vérité, et il semblait que mon pouvoir ne cessait de grandir.

Quand mon cousin Dur-à-Cuire a été tué, le devoir m'est revenu de protéger sa femme, ce que j'ai fait. Dans l'obscurité, nous avons perdu le contact avec la petite troupe. Il a plu toute la nuit, et la femme de mon cousin pleurait si fort que j'ai dû la forcer à s'arrêter, de peur qu'un de nos ennemis ne l'entende et nous trouve.

Quand nous avons atteint le grand camp, dans la matinée, mes parents ont commencé à se lamenter sur la mort de mon cousin Dur-à-Cuire. Ils mettaient leurs bras sur les épaules les uns des autres et ils sanglotaient. Ils ont fait cela tout au long du jour, et j'ai dû le faire aussi. J'allais çà et là, pleurant : « Hownh ! hownh ! » et répétant inlassablement : « Mon cousin ! Il pensait tant de bien de moi, et je pensais tant de bien de lui, et maintenant il est mort. Hownh ! hownh ! » J'aimais bien mon cousin, mais je ne me sentais pas l'envie de pleurer tout le long du jour. Mais c'est ce que j'ai dû faire, et c'était une rude besogne.

Nous sommes restés à Clay Creek, au pays de Grand-Mère, tout l'été et l'hiver suivant. C'est alors que j'ai eu mes seize ans. L'hiver a été extrêmement froid. Il y a eu de nombreuses tempêtes, le gibier était difficile à trouver, et après un certain temps tout le *pa-pa* que nous avions préparé durant l'été a été mangé. Il semblait que nous allions mourir de faim si nous ne trouvions pas rapidement quelque gibier, et chacun était découragé. De petits groupes sont allés chasser dans différentes directions, mais dans la tourmente la chasse était mauvaise. Nous sommes partis seuls, mon père et moi, conduisant nos chevaux dans la neige profonde. Quand nous sommes arrivés à Little River Creek, nous avons fait un abri avec nos tuniques de bison sur le bord de la rivière et avons allumé un feu. Cet après-midi-là, j'ai vu un lapin dans un arbre creux, et quand j'ai coupé l'arbre, il y avait quatre lapins dedans. Je les ai tués les quatre, car la neige était si profonde qu'ils ne pouvaient pas s'enfuir. Mon père et moi les avons rôtis et nous les avons mangés tous les quatre avant de nous endormir, parce que nous avions peiné dur dans la neige et nous n'avions rien dans le ventre depuis longtemps.

Le vent est tombé durant la nuit, et tout était calme et il faisait très froid. Tandis que j'étais là, étendu dans une tunique de bison, un coyote s'est mis à hurler à proximité, et tout à coup j'ai su qu'il disait quelque chose. Ce n'étaient pas des mots, mais quelque chose de plus complet que des mots, et voilà ce que ça disait : « Toi bipède, sur la grande crête à l'ouest de toi, il y a du bison. Mais tu verras d'abord deux autres bipèdes là-bas. » Mon père s'était endormi, je l'ai donc réveillé et lui ai dit : « Père, j'ai entendu un coyote qui disait qu'il y a du bison sur la grande crête à l'Ouest et que nous verrons d'abord deux autres personnes là-bas. Il faut nous lever tôt. »

Mon père avait déjà remarqué que je possédais un curieux pouvoir, et il m'a cru. Avec le jour, le vent s'est de nouveau levé, et nous ne voyions pas loin devant nous quand nous sommes partis vers l'ouest, au petit matin. Avant d'arriver sur la crête, nous avons entrevu à travers la neige tourbillonnante deux chevaux près des buissons. Ils étaient blottis l'un contre l'autre, la tête basse et la queue fouettée par le vent. Quand nous nous sommes rapprochés, nous avons vu parmi les buissons, un abri fait de tuniques de bison, et à l'intérieur se tenaient un vieil homme et un garçon, transis, affamés et découragés. C'étaient des Lakotas, et ils étaient contents de nous voir, mais ils étaient très affaiblis parce qu'ils avaient été dehors pendant deux jours, et ils n'avaient rien vu d'autre que de la neige. Nous sommes restés avec eux dans les buissons, puis sommes montés à pied vers la crête. Il y avait davantage d'arbres là-haut. Nous avons atteint une place abritée, derrière la colline, et nous avons attendu, mais nous ne pouvions rien voir. Tandis que nous attendions, nous parlions de ceux qui étaient chez nous, mourant de faim, et nous étions tristes tous les quatre. De temps à autre, les rideaux de neige s'écartaient un peu et l'on pouvait voir à quelque distance, puis ils se refermaient de nouveau. Comme nous étions en train de parler de nos gens affamés, soudain la brume s'est dissipée un peu et nous avons vu la tête ébouriffée d'un bison qui sortait de la neige tourbillonnante, remontant un couloir qui passait au-dessous de nous. Puis sept autres sont apparus, mais la brume est revenue et nous a renfermés dans notre coin. Ils ne pouvaient pas nous voir, et comme ils se laissaient pousser par le vent, ils ne pouvaient pas nous sentir.

Nous nous sommes levés tous les quatre et avons fait des vœux aux quatre quartiers du monde, en disant : « Haho ! haho ! » Puis nous sommes allés chercher nos chevaux de l'autre côté de la crête et nous avons fait le tour pour revenir vers l'entrée du couloir où les bisons devaient passer, toujours poussés par le vent.

Les deux hommes âgés se posteraient pour tirer les premiers, et nous les garçons poursuivrions les autres à cheval. Bientôt nous avons vu arriver les bisons. Les vieux se sont avancés et ont tiré, mais ils avaient si froid, ou peut-être étaient-ils trop excités qu'ils n'ont atteint qu'un seul bison. Ils ont crié : « Hoka ! », et nous les garçons sommes partis à la poursuite des autres bisons. La neige venait en

rafales avec le vent qui s'engouffrait dans le couloir, et quand nous avons été près d'eux, les bisons étaient si affolés qu'ils sont revenus en arrière et ont chargé droit devant nous en mugissant. Cela a tassé la neige profonde pour nos chevaux et il nous a été plus facile de les rattraper. Soudain j'ai vu le bison que je chassais disparaître dans un grand éclaboussement de neige, et j'ai compris qu'ils avaient plongé dans un ravin recouvert par la neige, mais il était trop tard pour s'arrêter et mon cheval a plongé à leur suite. Nous étions tous ensemble, quatre bisons, mon cheval et moi, nous débattant et donnant des coups de pied, mais j'ai réussi à m'éloigner un peu. J'avais un fusil à répétition qu'on m'avait confié au camp, et j'ai tué les quatre bisons sur-le-champ. Mais j'avais jeté mes mitaines et le fusil gelé s'est collé à mes mains tandis que je tirais, et j'ai dû déchirer la peau pour me libérer.

Quand je suis retourné vers les autres, l'autre garçon en avait tué trois ; nous avions donc huit bisons autour de nous étendus là dans la neige. C'était encore le matin, mais il a fallu que mon père et l'autre vieil homme travaillent jusqu'à la nuit pour faire le dépeçage. Je ne pouvais pas les aider parce que mes mains étaient gelées. Enfin, nous avons mis toute la viande en pile en un endroit, puis nous avons fait le camp dans un bon abri, derrière un gros rocher avec de la broussaille tout autour et du bois en abondance. Nous avons fait un grand feu et attaché nos tuniques de peau tannée sur nos chevaux, et nous leur avons donné à manger quantité d'écorces de *cottonwood* que nous avions trouvées dans les bois, près de la rivière. Les tuniques de peau naturelle servaient pour l'abri. Puis nous avons festoyé et nous avons chanté et nous étions bien heureux.

Le vent est tombé et le froid est devenu très intense, aussi nous a-t-il fallu entretenir le feu toute la nuit. Durant la nuit, j'ai entendu murmurer au-dehors de l'abri, et quand j'ai regardé, il y avait un groupe de porcs-épics pelotonnés aussi près de nous qu'ils osaient l'être, et ils pleuraient tellement ils avaient froid. Nous ne les avons pas chassés, car nous avions trop pitié d'eux.

Le jour suivant, nous sommes partis à pied pour l'autre camp, nos chevaux chargés d'autant de viande qu'ils en pouvaient porter. Ce qui restait, nous l'avons caché près d'un gros arbre facile à retrouver. Nous avons voyagé toute la journée, progressant lentement à cause de la neige profonde, et au fur et à mesure que

nous avancions il semblait qu'il faisait de plus en plus froid. Au soir du second jour, nous avons atteint le camp, et les autres étaient heureux de nous voir arriver avec toute cette viande. Plus tard, d'autres hommes sont allés chercher la viande que nous avions cachée.

Le matin qui a suivi notre retour, je suis sorti pour voir nos chevaux qui se trouvaient dans un ravin où il y avait des *cottonwoods,* et cinq d'entre eux étaient morts de froid. Quand le vent s'est arrêté de souffler, le froid est devenu terrible.

Nous commencions à avoir le mal du pays, de notre pays où nous vivions heureux. Les vieux ne cessaient d'en parler, évoquant les beaux jours avant que le malheur n'arrive. Et parfois, quand ils parlaient ainsi, j'avais envie de pleurer.

13. L'irrépressible peur

Quand les herbes ont recommencé à montrer leurs tendres visages, deux de nos familles se sont mises en route vers notre pays où nous avions été heureux. Nous n'avions que cinq chevaux avec nous, car tous les autres étaient morts dans le froid, et nous allions à pied. Le temps était à la pluie. Après un certain temps, nous avons atteint All Gone Tree Creek. Nous sommes arrivés dans l'après-midi et nous avons fait le camp, et je me suis dit que j'allais prendre les chevaux et les mener où l'herbe était bonne. Mais je ne m'étais éloigné que d'une courte distance quand tout d'un coup mes étranges pressentiments sont revenus et j'ai entendu une voix qui disait : « Sois prudent et regarde ! Tu vas voir quelque chose ! » La voix était si distincte que j'ai regardé autour de moi pour voir qui était là, mais il n'y avait personne. J'ai laissé les chevaux là, non loin du camp, et je me suis assis pour réfléchir. Il y avait une haute falaise à quelque distance du camp, et il y avait deux points dessus. Je suis donc allé là-bas et j'ai grimpé sur l'un des sommets où il y avait de gros rochers éparpillés. Je me suis couché entre les rochers et j'ai regardé autour de moi, mais je n'ai rien vu et je commençais à me demander si ce n'était pas moi qui étais bizarre d'avoir cru entendre une voix.

Puis j'ai regardé vers l'autre point de la falaise, pas très loin, et j'ai vu deux hommes qui montaient vers le sommet en rampant sur leur ventre. J'ai su qu'ils étaient des ennemis et j'ai pensé qu'ils étaient des Crows. Mais plus tard j'ai appris qu'ils étaient des Pieds-Noirs. Je me suis mis à plat ventre, aussi plat que je pouvais, et entre deux rochers j'ai jeté un coup d'œil pour voir les deux hommes. Ils étaient si près que j'aurais pu jeter une pierre à l'endroit où ils se trouvaient. Je me disais : si au moins j'avais pris mon fusil, je pourrais les tuer tous les deux. Ils se sont arrêtés près du sommet et l'un d'eux a rampé plus loin et a regardé vers nos tentes, dans la vallée, où nos femmes avaient bien de la peine à allumer des feux avec du bois mouillé. Puis le second est venu rejoindre le premier et ils ont regardé. Je pouvais maintenant les entendre parler et j'ai compris qu'ils faisaient un plan pour nous attaquer. Après un moment ils sont redescendus en rampant sur une petite distance, puis ils se sont relevés, sont descendus en courant et ont disparu.

Quand ils ont été loin, j'ai rampé jusque de l'autre côté de la falaise et suis descendu. Quand j'ai atteint le bas, je me suis assis et j'ai pensé à ma vision, et j'ai commencé à prier les esprits. J'ai dit : « Grands-Pères, quelque chose pourrait m'arriver. Mais je veux me confier au pouvoir que vous m'avez donné. Écoutez-moi et aidez-moi ! » Puis j'ai couru vers nos tentes et j'ai dit aux gens que nous devions nous enfuir sans délai parce que j'avais vu des ennemis qui faisaient des plans pour nous attaquer.

Notre troupe était si peu nombreuse que nous n'avons pas voulu prendre le temps de plier nos tentes, nous sommes partis immédiatement et avons marché très vite. Nous avons dû traverser All Gone Tree Creek, la rivière qui mugissait à cause des grosses pluies et débordait de ses berges. Deux des garçons ont dû nager de l'autre côté avec des cordes de cuir que les vieilles femmes ont ensuite attachées autour d'elles, sous les bras, pour que nous les tirions de l'autre côté à travers l'eau profonde. Elles se sont presque noyées avant que nous ayons pu les hisser hors de l'eau, car le courant était très rapide. Nos chevaux ont traversé à la nage, et puis nous sommes allés vite, avec les vieilles gens et les chevaux.

Alors que nous fuyions vers l'est, un nuage d'orage est venu derrière nous et j'ai su qu'il venait pour nous protéger. Je pouvais entendre les esprits du tonnerre me crier : « Hey ! hey ! » Le nuage se tenait au-dessus de nous et il n'a pas beaucoup plu, mais l'air était plein d'éclairs et de voix.

Nous n'avions pas parcouru une grande distance et il commençait à faire sombre lorsque nous avons entendu tirer derrière nous, dans la direction du camp que nous venions d'abandonner, et nous avons pensé que nos ennemis tiraient sur nos tentes, croyant que nous étions toujours là.

Il a fait de plus en plus sombre, car le nuage d'orage aux voix nombreuses était suspendu au-dessus de nous, et nous avons marché très vite toute la nuit. Plus tard le nuage s'est dissipé et ce fut l'aurore. Nous avons fait le camp pour manger et dormir.

Je savais maintenant et mieux que jamais que j'avais un réel pouvoir. Car j'avais prié les Grands-Pères pour leur demander aide, ils m'avaient entendu et ils avaient envoyé les esprits du tonnerre pour nous cacher et nous protéger dans notre fuite.

Après avoir mangé et dormi, nous sommes repartis et nous sommes arrivés à un camp de Minneconjous. Ensuite nous avons voyagé avec nos parents jusqu'à l'embouchure de Poplar River et traversé le Missouri sur un bateau-feu qui se trouvait là. Puis, après avoir chassé pendant quelque temps, nous sommes allés à la ville-des-soldats à l'embouchure de la Tongue River et avons campé avec d'autres de notre peuple qui avaient erré hors de la réserve dans notre vieux pays.

Les soldats nous ont confisqué nos fusils et la plupart de nos chevaux, ne nous laissant que deux chevaux par tente.

À la lune de l'engraissement, nous avons eu une danse du soleil, et après cela il me semblait que je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à ma vision. J'avais maintenant plus de seize ans, et je n'avais encore rien fait de ce que les Grands-Pères voulaient que je fasse, tandis qu'eux m'avaient aidé. Ce qu'ils voulaient que je fasse, je ne savais pas comment le faire.

Alors une affreuse période a commencé pour moi, et je n'en pouvais parler à personne, ni même à mon père ou à ma mère. J'avais peur de l'arrivée d'un nuage, et quand il en venait un, j'entendais les esprits du tonnerre m'appeler : « Vois tes Grands-Pères ! Dépêche-toi ! » Je comprenais les oiseaux quand ils chantaient, et ils disaient toujours : « Il est temps ! Il est temps ! » Les corneilles durant le jour et les coyotes durant la nuit me disaient et me redisaient : « Il est temps ! Il est temps ! Il est temps ! »

Le temps de quoi ? Je ne savais pas. Quand je m'éveillais avant l'aube et sortais de la tente, parce que j'étais effrayé de l'immobilité lorsque tout le monde dormait, il y avait beaucoup de voix murmurantes qui parlaient toutes ensemble du côté de l'est, et l'étoile de l'aube chantait dans le silence :

Tu marcheras de la sainte manière !
Ton peuple te regardera !

Je n'étais plus à l'aise avec les gens maintenant. Je prenais mon cheval et partais loin du camp, seul, et tout ce qui était sur terre ou dans le ciel, je le comparais avec ma vision. Des corneilles en me voyant se criaient des choses l'une à l'autre, comme si elles se moquaient de moi : « Regardez-le donc ! Regardez-le ! »

Quand les froids sont venus, j'ai été content, car il n'y aurait plus d'orage durant une longue période, et ils m'effrayaient de plus en plus, car chaque fois il y avait les voix qui criaient : « Oo oohey ! Il est temps ! Il est temps ! »

Tant que l'hiver a duré, la peur était moins grande, mais parfois elle me reprenait. Parfois le cri des coyotes dans le froid m'effrayait au point que je courais d'une tente dans une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que je sois épuisé et tombe de sommeil. Je me demandais si je n'étais pas fou, et mon père et ma mère se faisaient un grand souci à mon sujet. Ils disaient : « C'est à cause de cette étrange maladie qu'il a eue, quand nous avons donné le cheval à Chasseur-de-Tourbillons pour qu'il le guérisse, et il n'est pas guéri. » Je ne pouvais pas leur dire de quoi il s'agissait, car ils ne pourraient que penser que j'étais encore plus bizarre.

J'ai eu dix-sept ans cet hiver-là.

Quand les herbes ont recommencé à montrer leur tendre visage, mon père et ma mère ont demandé à un vieux médecin nommé Route-Noire (Black Road) de venir et de voir ce qu'il pouvait faire pour moi. Route-Noire était dans une tente, seul avec moi, et il m'a demandé si j'avais vu quelque chose qui m'aurait bouleversé. À ce moment-là j'étais si effrayé d'être effrayé de tout, que je lui ai raconté ma vision, et quand je suis arrivé au bout il m'a longuement regardé et a dit : « Ah-h-h-h ! », voulant montrer combien il était surpris. Puis il m'a dit : « Mon neveu, maintenant je vois d'où vient ton trouble ! Tu dois faire ce que le cheval bai de ta vision voulait que tu fasses. Tu dois faire ton devoir et réaliser ta vision sur terre et pour ton peuple. Tu dois premièrement faire la danse du cheval pour que le peuple la voie. Alors la peur te quittera. Mais si tu ne le fais pas, un malheur t'arrivera. »

Nous nous sommes donc préparés pour la danse du cheval.

14. La danse du cheval

Il y avait un homme qu'on appelait Ours-qui-Chante (Bear Sings), et il était très vieux et sage. Route-Noire lui a demandé de nous aider, ce qu'il a fait.

Pour commencer, ils ont envoyé dans la matinée un crieur parmi le peuple pour lui dire de camper en cercle à un certain endroit, sur la rivière Tongue, un peu au-dessus d'où se trouvaient les soldats. Ils se sont donc placés ainsi, et au milieu du cercle Ours-qui-Chante et Route-Noire ont dressé une tente sacrée en peau de bison, sur laquelle ils ont peint des images de ma vision. Sur le côté ouest, ils ont peint un arc et une coupe d'eau. Sur le côté nord des oies blanches et la plante. À l'est l'étoile de l'aube et la pipe. Au sud la baguette fleurie et le cercle de la nation. Ils ont aussi peint des chevaux, des élans et des bisons. Puis, sur la porte de la tente sacrée, ils ont peint l'arc-en-ciel flamboyant. Il leur a fallu toute la journée pour ces préparatifs, et c'était très beau.

Ils m'ont dit que je ne devais rien manger jusqu'à ce que la danse du cheval soit terminée, et il a fallu que je me purifie dans une loge à sudation avec de la sauge répandue sur le sol, et ensuite me frictionner avec de la sauge.

Cet après-midi-là, Route-Noire et Ours-qui-Chante m'ont demandé de venir dans la tente peinte. Nous étions seuls et personne ne s'est approché à proximité pour écouter. Ils m'ont demandé si je n'avais pas entendu quelques chants dans ma vision, et, si c'était le cas, de les leur enseigner. J'ai ainsi chanté tous les chants que j'avais entendus dans ma vision, et il m'a fallu presque toute la nuit pour leur enseigner ces chants. Pendant que nous étions en train de chanter, nous pouvions entendre le tonnerre gronder sourdement au-dehors, tout à travers le village, et nous avons su que les esprits du tonnerre étaient satisfaits et qu'ils étaient venus pour nous aider.

Mon père et ma mère ont aidé eux aussi en allant à la recherche de tout ce dont nous avions besoin pour la danse. Le matin suivant ils avaient terminé tous les préparatifs. Il y avait quatre chevaux noirs pour représenter l'ouest, quatre chevaux blancs pour le nord, quatre alezans pour l'est, quatre fauves pour le sud. Pour chacun

d'eux de jeunes cavaliers avaient été choisis. Il y avait un cheval bai pour moi, comme dans ma vision. Quatre parmi les plus belles jeunes filles du village étaient prêtes à jouer leur rôle, et il y avait six vieillards pour les Grands-Pères.

Maintenant le moment était venu de se peindre et de s'habiller pour la danse. Les quatre jeunes filles et les seize chevaux faisaient face à la tente sacrée. Route-Noire et Ours-qui-Chante se sont mis à chanter, et les autres avec eux ont chanté ainsi :

Père, peins la terre sur moi.
Père, peins la terre sur moi.
Père, peins la terre sur moi.
Je referai une nation.
Je rendrai sainte une nation de bipèdes.
Père, peins la terre sur moi.

Après cela la peinture a commencé.

Les quatre cavaliers des chevaux noirs ont été peints en noir avec des éclairs bleus sur leurs jambes et leurs bras, et des grêlons blancs sur leurs hanches, et il y avait des éclairs bleus sur les pattes des chevaux.

Les cavaliers des chevaux blancs ont été peints en blanc avec des éclairs rouges sur leurs jambes et leurs bras, et il y avait des éclairs rouges sur les pattes des chevaux, et tous les cavaliers portaient des plumets de crin blanc sur leur tête afin de ressembler à des oies.

Les cavaliers des alezans de l'est étaient peints en rouge avec des éclairs noirs sur leurs membres et à travers leur poitrine, et il y avait aussi des éclairs noirs sur les membres et le poitrail des chevaux.

Les cavaliers des chevaux jaunes du sud étaient peints en jaune et rayés d'éclairs noirs. Les chevaux avaient le bas des pattes noir et des éclairs noirs sur le haut des pattes et le poitrail.

Mon cheval bai avait des éclairs rouges brillant sur les membres, et sur son dos, à l'endroit où je devais m'asseoir, il y avait un aigle tacheté aux ailes déployées. J'étais peint tout en rouge, avec des éclairs noirs sur mes membres. Je portais un masque noir, et à

travers mon front était fixée une seule plume d'aigle.

Quand les chevaux et les hommes ont été peints, ils étaient magnifiques. Mais ils avaient aussi l'air effrayant.

Les hommes étaient nus, sauf un pagne, mais les quatre jeunes filles portaient des robes de peau de daim teintées d'écarlate, et leur visage était aussi écarlate. Leurs cheveux étaient tressés, et elles avaient des couronnes de sauge douce et purifiante, la sauge sacrée, sur leur tête, et sur le devant de chaque couronne était fixée une seule plume d'aigle. Elles étaient très belles à voir.

Durant tout ce temps j'étais dans la tente sacrée avec les Six Grands-Pères, et les quatre vierges sacrées étaient là aussi. Personne de l'extérieur ne devait me voir avant le commencement de la danse.

Juste au milieu de la tente, les Grands-Pères ont tracé un cercle sur le sol en faisant une petite tranchée, et à travers ils ont peint deux routes, la rouge qui va du nord au sud, et la noire de l'est à l'ouest. Du côté ouest, ils ont placé la coupe d'eau, avec un petit arc et une flèche posés dessus. Et du côté est, ils ont peint l'étoile de l'aube. Puis, à la jeune fille qui représentait le nord ils ont donné à porter la plante qui guérit et l'aile blanche de l'oie, le vent purificateur. À celle de l'est ils ont donné la pipe sacrée. À celle du sud ils ont donné la baguette fleurie. Et à celle qui représentait l'ouest, ils ont donné le cercle de la nation. Ainsi les quatre jeunes filles, bonnes et belles, tenaient dans leurs mains la vie de la nation.

Tout ce que je tenais était une baguette rouge qui représentait la flèche sacrée, la puissance des esprits du tonnerre de l'est.

Maintenant nous étions prêts pour commencer la danse. Les Six Grands-Pères se sont mis à chanter, annonçant les cavaliers des différents quartiers. Premièrement ils ont chanté ainsi pour les cavaliers des chevaux noirs :

Ils vont apparaître, puissiez-vous les voir !
Ils vont apparaître, puissiez-vous les voir !
Une nation de chevaux va apparaître.
Une nation d'esprit du tonnerre va apparaître.
Ils vont apparaître, regardez !
Ils vont apparaître, regardez !

Puis les cavaliers noirs ont monté leurs chevaux et se sont tenus, quatre de front, en face de l'endroit où se couche le soleil.

Puis les Six Grands-Pères ont chanté :

Ils vont apparaître, puissiez-vous les voir !
Une nation de chevaux va apparaître, regardez !
Une nation d'oies va apparaître, puissiez-vous les voir.

Puis les cavaliers blancs ont monté leurs chevaux et se sont tenus, quatre de front, en face de l'endroit où vit le géant blanc.

Puis les Six Grands-Pères ont chanté :

Ils vont apparaître là où le soleil brille continuellement !
Une nation de bisons va apparaître, regardez !
Une nation de chevaux va apparaître, puissiez-vous les voir !

Puis les cavaliers rouges ont monté leurs chevaux et se sont tenus, quatre de front, face à l'est.

Puis les Six Grands-Pères ont chanté :

Vers l'endroit où vous faites face continuellement, une nation d'élans va apparaître !
Puissiez-vous les voir !
Une nation de chevaux va apparaître, regardez !

Les quatre cavaliers jaunes ont monté leurs chevaux et se sont tenus, quatre de front, face au sud.

Maintenant le moment était venu pour moi de sortir de la tente sacrée, mais avant de m'avancer j'ai chanté ce chant sur les tambours des Grands-Pères :

Il va apparaître, puissiez-vous le voir !
Pour la nation des aigles, un aigle va apparaître !

Puissiez-vous le voir !

Tandis que je chantais dans la tente sacrée, je pouvais entendre au-dehors mon cheval qui piaffait et s'ébrouait. Les vierges se sont avancées, quatre de front, et je les ai suivies sur mon cheval, et je me suis tenu derrière elles, face à l'ouest.

Ensuite les Six Grands-Pères se sont avancés et se sont tenus de front derrière mon cheval bai, et ils se sont mis à chanter au rythme des tambours un chant rapide et entraînant comme ceci :

Ils dansent.
Ils viennent vous voir.
La nation de chevaux de l'est danse.
Ils viennent vous voir !

Puis ils ont chanté de même pour les chevaux du nord, et de l'est, et du sud. Tandis qu'ils chantaient tour à tour pour chacun des groupes, celui-ci tournait, s'avançait et prenait sa place derrière les Grands-Pères, les noirs, les blancs, les alezans et les jaunes, alignés par quatre et faisant face à l'ouest. Ils sont venus en caracolant sur l'air entraînant que chantaient les Grands-Pères, et ils piaffaient tandis qu'ils se tenaient en ligne. Et durant tout ce temps mon bai se cabrait et piaffait au son du chant sacré.

Alors, quand nous avons tous été alignés face à l'ouest, j'ai regardé là-haut vers un nuage sombre qui s'avançait, et tout le monde s'est tenu tranquille et les chevaux ont arrêté de piaffer. Quand tout a été silencieux, sauf les sourds grondements du tonnerre au loin, j'ai envoyé une voix aux esprits du nuage, ma main droite tendue en avant, paume vers le ciel, et j'ai crié quatre fois : « Hey-a-a-hey ! hey-a-a-hey ! hey-a-a-hey ! hey-a-a-hey ! »

Puis les Grands-Pères derrière moi ont chanté un autre chant sacré de ma vision, celui qui va ainsi :

Au centre de la terre, regardez un quadrupède.
C'est cela qu'ils m'ont dit !

Et tandis qu'ils chantaient, une chose étrange est arrivée. Mon cheval bai a dressé ses oreilles, a levé la queue et a gratté le sol, et il a

poussé un fort hennissement du côté où le soleil se couche. Puis les quatre chevaux noirs ont élevé leur voix, hennissant fort et longuement, et puis les blancs, et les alezans et les jaunes ont fait de même. Et tous les chevaux du village se sont mis à hennir, et de même ceux qui paissaient dans la vallée et sur les pentes ont levé leur tête et henni à l'unisson. Puis, tout soudain, comme j'étais assis à regarder le nuage, j'ai vu ma vision devant moi une nouvelle fois, la tente construite avec des nuages cousue avec des éclairs, la porte de l'arc-en-ciel flamboyant, et au-dessous les Six Grands-Pères assis, et tous les chevaux rassemblés dans leurs quartiers. Et j'y étais aussi moi-même sur mon cheval bai, devant la tente. J'ai regardé autour de moi et j'ai pu voir que ce que nous étions en train de faire en ce moment était comme l'ombre projetée sur la terre de la vision qui se passait là-haut dans le ciel, tellement claire et brillante était la vision. Et j'ai su que la réalité était là-bas, et qu'ici était son rêve assombri.

Et tandis que je regardais, les Six Grands-Pères là-haut dans le nuage et tous les cavaliers sur leurs chevaux, et moi-même sur mon bai là-haut, tous ont levé leurs mains, paumes en l'air, dans ma direction, et comme ils faisaient cela il m'a fallu prier et j'ai crié :

Grands-Pères, vous me voyez !
Esprits du Monde, vous voyez !
Ce que vous m'avez dit, je le réalise maintenant !
Écoutez-moi et aidez-moi !

Puis la vision s'est dissipée et le nuage d'orage est venu avec des éclairs sur sa face et de nombreuses voix, et un vol d'hirondelles à queue fourchue est passé sur nous comme une rafale.

Les gens du village ont couru pour attacher leurs tentes au sol, tandis que les cavaliers des chevaux noirs chantaient au son des tambours qui roulaient comme le tonnerre, et voici ce qu'ils ont chanté :

Je leur ai donné la crainte.
Je revêts la dépouille d'un aigle.
Je leur ai donné la crainte.
Je revêts le pouvoir de l'éclair.
Je leur ai donné la crainte,

Donné la crainte.
Je revêts le pouvoir de la grêle.
Je leur ai donné la crainte,
Donné la crainte !
Regardez-moi !

Tandis qu'ils chantaient, la grêle et la pluie tombaient là-bas, et nous pouvions le voir, pas loin de nous, mais le nuage est resté là, tonnant et lançant des éclairs, et seule une petite averse est tombée sur nous. Les esprits du tonnerre étaient contents et ils étaient venus en grande foule pour voir la danse.

Maintenant les quatre vierges ont tenu bien haut les objets sacrés qu'elles portaient, la plante et l'aile blanche, la pipe sacrée, la baguette fleurie, le cercle de la nation, les offrant aux esprits de l'ouest. Puis les gens qui étaient malades ou tristes sont venus vers les vierges et leur ont offert de l'écarlate, et après avoir fait cela, ils se sont tous sentis beaucoup mieux et certains ont été guéris de leur maladie et se sont mis à danser de joie.

Maintenant les Grands-Pères ont de nouveau battu leurs tambours et la danse a commencé. Les quatre cavaliers noirs qui se tenaient derrière les Grands-Pères sont venus au-devant des vierges, chevauchant vers l'ouest du cercle du village, et tous les autres ont suivi en bon ordre, tandis que les chevaux caracolaient et se cabraient.

Quand la troupe des chevaux noirs a atteint le côté ouest, elle a tourné et est arrivée sur l'arrière des chevaux jaunes, et la troupe des chevaux blancs s'est avancée et a conduit jusqu'à ce qu'elle atteigne le côté nord du village. Puis elle a pris l'arrière à la suite des chevaux noirs, et les alezans ont conduit jusqu'à ce qu'ils atteignent l'est. Puis ceux-ci ont pris l'arrière à la suite des blancs, et les jaunes ont conduit jusqu'à ce qu'ils atteignent le sud. Puis ils ont pris l'arrière, de façon que les noirs mènent comme auparavant du côté du quartier qui était le leur. Chaque fois que la troupe de chevaux qui conduisait atteignait son quartier, les Six Grands-Pères chantaient les pouvoirs de ce quartier, et mon bai faisait face, pointant ses oreilles et hennissant fortement, jusqu'à ce que tous les autres chevaux élèvent leur voix en hennissant. Quand j'ai fait face au nord, j'ai de nouveau envoyé une voix et j'ai dit : « Grand-Père, regarde-moi ! Ce que tu

m'as donné, je l'ai donné au peuple, le pouvoir de la plante qui guérit et le vent purificateur. Ainsi ma nation est régénérée. Écoute-moi et aide-moi ! »

Et quand nous avons atteint l'est, après que les Grands-Pères eurent chanté, j'ai envoyé une voix : « Grand-Père, regarde-moi ! Mon peuple marche avec peine. Donne-leur la sagesse et guide-les. Écoute-moi et aide-moi ! »

Tandis que nous marchions et dansions entre chaque quartier, nous chantions tous ensemble :

Une nation de chevaux par tout l'univers,
Ils viennent, hennissant !
Ils viennent, caracolant !
Puissiez-vous les voir.

Quand nous avons atteint le sud et que les Grands-Pères eurent chanté le pouvoir de croître, mon cheval a fait face au sud et a de nouveau henni, et tous les chevaux ont élevé leur voix comme auparavant. Et j'ai prié, la main levée : « Grand-Père, tu m'as donné la baguette fleurie et le cercle sacré de la nation, et je les ai donnés au peuple. Écoute-moi, toi qui détiens le pouvoir de faire croître ! Guide le peuple, afin que tous soient comme fleurs épanouies sur ton arbre sacré, et fais-le fleurir profondément dans la Terre Mère et qu'il soit plein de feuilles et d'oiseaux chantants. »

Puis, une fois encore, les noirs ont pris la tête, et tandis que nous marchions, chantions et dansions en direction du quartier de l'ouest, le nuage noir de grêle se tenait là-bas, observant, tout rempli de voix criant : « Hey-hey ! hey-hey ! » Ils acclamaient et se réjouissaient parce que mon œuvre se réalisait. Tous les gens étaient heureux maintenant et se réjouissaient, répondant : « Hey-hey ! Hey-hey ! » Et tous les chevaux ont henni, se réjouissant avec les esprits et le peuple. Par quatre fois nous avons marché et dansé autour du cercle du village, chantant au rythme de la marche, ceux qui conduisaient changeant à chaque quartier, les Six Grands-Pères chantant au pouvoir de chaque quartier, et vers chacun j'ai envoyé une voix. Et comme nous nous tenions debout à chaque quartier, telle personne qui était malade ou triste venait vers les vierges avec des offrandes, petits sachets écarlates de *tchacun sha sha,* l'écorce du saule rouge.

Et quand l'offrande était faite, le donneur se sentait mieux et se mettait à danser de joie.

Et au second tour, beaucoup de gens parmi ceux qui avaient des chevaux sont entrés dans la danse, tournant et tournant autour des Six Grands-Pères et des vierges, tandis que nous dansions en avant. Et d'autres, et d'autres encore sont montés sur leurs chevaux, tournant avec nous jusqu'à ce qu'il y ait un tourbillon de chevaux piaffant tout autour de nous, et tous les autres dansaient à pied derrière nous, et tout le monde chantait ce que nous chantions.

Quand nous avons atteint le quartier de l'ouest pour la quatrième fois, nous nous sommes arrêtés en une nouvelle formation, faisant face à l'intérieur, vers la tente sacrée, au centre du village. Il y avait tout d'abord les vierges, et moi-même sur le bai. Puis venaient les Six Grands-Pères et huit cavaliers de chaque côté, les alezans et les jaunes à leur droite, les noirs et les blancs à leur gauche. Et tandis que nous nous tenions ainsi, le plus vieux des Grands-Pères, celui qui était l'Esprit du Ciel, s'est écrié : « Que tout le peuple se tienne prêt. Par quatre fois il va envoyer une voix, et à la quatrième fois vous vous élancerez et frapperez la tente sacrée, et celui qui comptera le coup le premier obtiendra un nouveau pouvoir ! ».

Tous les cavaliers étaient impatients de charger, et même les chevaux semblaient comprendre et ils se cabraient, cherchant à s'échapper. Alors j'ai élevé ma main et crié quatre fois « Hey-hey ! », et à la quatrième fois tous les cavaliers ont crié « Hoka-hey ! » et ont chargé vers la tente. Mon cheval s'est élancé à l'intérieur avec les autres, mais beaucoup m'avaient devancé et ont compté le coup avant moi.

Puis les chevaux ont été frictionnés avec de la sauge sacrée et conduits au loin, et nous avons commencé à pénétrer dans la tente pour voir ce qui s'y était passé pendant que nous dansions. Les Grands-Pères avaient saupoudré de la terre fraîche sur le cercle de la nation qu'ils avaient tracé, avec la route rouge et la route noire en travers, et tout autour de ce petit cercle de la nation nous avons vu les empreintes de tous petits sabots de poneys, comme si les esprits des chevaux avaient dansé là pendant que nous dansions.

Maintenant, Route-Noire, qui m'avait aidé à exécuter la danse, a pris la pipe sacrée des mains de la vierge de l'est. Après l'avoir bourrée de *tchacun sha sha,* l'écorce du saule rouge, il l'a allumée et

l'a offerte aux Pouvoirs du Monde en envoyant une voix :

« Grands-Pères, toi d'où le soleil descend, toi du vent sacré où vit le géant blanc, toi d'où le jour se lève avec l'étoile du matin, toi d'où vit le pouvoir de croître, toi du ciel et toi de la terre, ailes qui sont dans les airs et quadrupèdes de la terre, regardez ! Moi-même, avec ma nation de chevaux, j'ai fait ce que je devais faire sur terre. À vous tous j'offre cette pipe, afin que mon peuple vive ! »

Puis il a fumé et il a passé la pipe. Elle est allée par tout le village, jusqu'à ce que chacun en ait tiré au moins une bouffée.

Après que la danse du cheval a été terminée, il me semblait que j'étais au-dessus du sol et que je ne le touchais pas en marchant. Je me sentais plein de bonheur, car je voyais que les gens de mon peuple étaient tous plus heureux. Beaucoup se sont groupés autour de moi, et ils m'ont dit que soit eux, soit leurs parents qui s'étaient sentis malades se sentaient de nouveau bien, et ils m'ont donné beaucoup de cadeaux. Même les chevaux semblaient être en meilleure santé et plus heureux après la danse.

La peur qui avait pesé sur moi depuis si longtemps était partie, et quand les nuages du tonnerre venaient j'étais toujours content de les voir, car ils venaient maintenant comme des parents qui me rendaient visite. Tout semblait aimable maintenant, et bon, et beau.

Avant cela les saints hommes ne me parlaient pas, mais maintenant ils venaient vers moi pour parler de ma vision.

Depuis ce temps-là je me suis toujours levé tôt pour voir le lever de l'étoile du matin. Les gens savaient que je faisais cela, et beaucoup se levaient pour regarder avec moi, et quand elle arrivait nous disions : « Voyez là, l'étoile de la connaissance ! »

15. La vision du chien

Nous sommes restés là, près de l'embouchure de la rivière Tongue, jusqu'à la fin de la lune de l'engraissement (juin). Puis le chef des soldats nous a dit que nous ne pouvions pas rester dans ce pays parce que nous l'avions vendu, et qu'il ne nous appartenait plus désormais. Nous ne l'avions pas vendu, mais les soldats nous ont pris tous les chevaux et les fusils qui nous restaient, et ils nous ont chargés sur un bateau-feu, lequel, descendant la Yellowstone et le Missouri, nous a transportés jusqu'à Fort Yates. Ils nous ont déchargés là, et c'était une des nouvelles réserves qu'ils avaient établies pour les Lakotas. Beaucoup de gens de Taureau-Assis et de Gall étaient là, mais Taureau-Assis et Gall se trouvaient toujours au pays de Grand-Mère. Les soldats avaient enlevé aux gens tous leurs poneys, et ils disaient que le Père-de-Tous, à Washington, nous paierait pour cela, mais s'il l'a fait, je n'en ai jamais entendu parler.

J'ai appris que ma propre bande, celle des Oglalas, avait été ramenée au pays où nous sommes maintenant, et j'ai décidé que je devais y aller et remplir mon devoir. Aussi, à la lune où les prunes sont écarlates (septembre), je me suis mis en route avec les autres. Nous avons dû aller à pied, et comme armes nous n'avions que nos arcs et nos flèches.

Les Brûlés avaient été déplacés et conduits à l'endroit où ils se trouvent maintenant sur la rivière Rosebud pendant que j'étais au pays de Grand-Mère, et nous nous sommes tout d'abord dirigés de ce côté-là, campant sept fois le long du trajet.

Un soir, nous avons traversé la rivière Smoky Earth (la White) et nous avons campé sur le côté sud. Nous avons campé près d'un bosquet de pruniers, et les prunes étaient mûres. C'est tout ce que nous avions à manger. Il y avait près de là une falaise, et j'y suis monté seul et me suis assis, mon visage tourné vers le soleil couchant. C'était une claire soirée sans vent et il semblait que tout était à l'écoute de quelque chose. Comme je regardais là-bas, j'ai senti que quelqu'un voulait me parler. Je me suis levé et me suis mis à chanter le premier chant de ma vision, celui que les deux esprits m'avaient chanté :

Écoute ! Une voix sacrée t'appelle !
Par tout le ciel, une voix sacrée appelle !

Soudain, pendant que je chantais ce chant, les deux hommes de ma vision sont sortis du crépuscule, tête en avant et plongeant comme des flèches. Ils me désignaient avec leurs arcs. Puis ils se sont arrêtés et tenus debout, levant leurs arcs au-dessus de leur tête et me regardant. Ils n'ont rien dit, mais j'ai pu sentir ce qu'ils voulaient. C'était que j'accomplisse mon devoir parmi les Oglalas avec le pouvoir qu'ils m'avaient apporté dans la vision. Je me suis tenu là, chantant vers eux, et après un moment ils ont fait demi-tour et sont retournés vers le crépuscule, la tête en avant comme des flèches en vol.

Quand je suis retourné à notre petit camp près du bosquet de pruniers, les autres qui connaissaient mon pouvoir et m'avaient entendu sur la falaise m'ont demandé ce que j'avais vu là-haut. Je leur ai dit que j'avais seulement chanté pour des gens de l'autre monde que je connaissais.

Je ne suis resté que peu de temps chez les Brûlés à Rosebud Creek, puis je suis allé seul à White Clay Creek, où les Wasichous étaient en train de construire l'agence de Pine Ridge pour les Oglalas. Nos gens l'appelaient le « siège de Nuage-Rouge », ou bien « la place où tout est disputé ». C'est là que je suis resté cet hiver, et, à la lune des arbres craquants, j'ai eu dix-huit ans{55}.

Cela a été un très dur hiver, semblable à une longue nuit, et moi j'étais couché tout éveillé, attendant, attendant et attendant que le jour vienne. Les esprits du tonnerre étaient maintenant comme des parents pour moi, mais ils s'en étaient allés avec l'arrivée du gel, et ils ne reviendraient pas avant que les herbes montrent à nouveau leurs tendres visages. Sans eux je me sentais perdu, et j'étais là, seul, au milieu de mon peuple. Il y en avait peu qui avaient vu la danse du cheval ou qui savaient quelque chose de ma vision et du pouvoir qu'elle m'avait donné. Ils me semblaient lourds, lourds et sombres, et ils ne pouvaient pas savoir qu'ils étaient lourds et sombres. Je les ressentais comme un grand fardeau sur moi. Mais quand je me remémorais de nouveau toute ma vision, j'aimais mon fardeau et j'avais pitié de mon peuple.

Et maintenant, quand je me vois parmi mon peuple au

désespoir, j'ai envie de pleurer et je voudrais, je voudrais tellement que ma vision ait été donnée à un homme de plus de valeur que moi. Je me demande comment cela a pu m'arriver à moi qui suis un vieil homme pitoyable et qui ne peux rien faire. Avec le pouvoir que ma vision m'a donné, j'ai guéri des hommes, des femmes et des enfants, mais je n'ai rien pu pour mon peuple. Si un homme ou une femme ou un enfant meurt, ce n'est pas grave pour longtemps, car la nation continue à vivre. Mais c'est la nation qui se mourait, et la vision était pour la nation. Et je n'en ai rien fait.

Quand j'étais encore jeune, je sentais le pouvoir à travers tout mon être, et il me semblait qu'avec le monde entier autour de moi pour m'aider, je pouvais tout entreprendre.

J'avais assez bien commencé à remplir mon devoir auprès des Grands-Pères, mais j'avais à réaliser bien davantage. Aussi l'hiver a-t-il été comme une longue nuit en attente de l'aube.

Quand les herbes ont recommencé à montrer leur visage, j'ai été heureux, car j'entendais les esprits du tonnerre venir sur la terre et je les entendais dire : « Le temps est venu d'entreprendre l'œuvre de tes Grands-Pères. »

Après le long hiver d'attente, mon premier devoir était de sortir pour la lamentation. Donc, après la première pluie d'orage je me suis préparé.

Quand on sort pour la lamentation, il est nécessaire de choisir comme aide un saint homme vieux et sage, qui soit calme et généreux. Il doit bourrer la pipe et l'offrir aux Six Pouvoirs, et aux quadrupèdes et aux ailes qui sont dans les airs, et puis il doit surveiller ce qui se passe. Il y avait un saint homme, vieux et sage, qui se nommait Quelques-Queues (Few Tails), et qui s'est déclaré heureux de m'aider. Il m'a dit tout d'abord que je devais jeûner durant quatre jours. Je ne pouvais avoir que de l'eau pendant cette période. Puis, après qu'il a offert la pipe, j'ai dû me purifier dans une loge à sudation que nous avons faite avec des arceaux de saule plantés au sol et recourbés de manière à faire un toit arrondi. Nous avons attaché une tunique de bison par-dessus. Au milieu nous avons placé des pierres chaudes, et quand je me suis trouvé dedans, Quelques-Queues a versé de l'eau sur les pierres. Tandis que j'étais dedans, en train d'être purifié, je chantais vers les esprits. Puis le vieil homme m'a complètement frictionné avec de la sauge sacrée. Ensuite

il a tressé mes cheveux, et j'étais nu, sauf que j'avais une tunique de bison dans laquelle je pouvais m'enrouler durant la nuit tandis que je faisais la lamentation. Car bien que les journées étaient chaudes, les nuits étaient encore froides. Tout ce que j'avais avec moi était la pipe sacrée.

Il est nécessaire de se retirer loin des autres pour faire la lamentation, c'est pourquoi Quelques-Queues et moi sommes partis de Pine Ridge en direction de l'endroit où nous sommes maintenant{56}.

Nous sommes arrivés sur une haute colline, près de Grass Creek, qui est juste un petit peu à l'ouest d'ici. Il n'y avait personne d'autre que le vieil homme et moi, et le ciel et la terre. Mais l'endroit était plein de monde, car les esprits étaient là.

Le soleil se couchait lorsque nous sommes arrivés vers la colline, et le vieil homme m'a aidé à installer l'endroit où j'allais demeurer. Nous sommes montés sur le point le plus élevé de la colline et nous avons consacré le sol en y répandant de la sauge. Puis Quelques-Queues a planté une baguette fleurie au milieu de la place, et sur les côtés ouest, nord, est et sud il a placé des offrandes d'écorce de saule rouge attachées dans de petits sachets avec de l'étoffe écarlate.

Maintenant, Quelques-Queues m'a dit ce que j'avais à faire pour que les esprits m'entendent et me montrent clairement mon devoir. Je devais me tenir au milieu, pleurant et priant pour obtenir la compréhension. Puis je devais aller du centre vers le quartier de l'ouest et implorer un moment. Puis je devais retourner au centre et là marcher vers le quartier nord et implorer et prier, et ainsi de suite autour du cercle. Je devais faire cela tout au long de la nuit.

Il était temps que je commence la lamentation, aussi Quelques-Queues s'est éloigné et m'a laissé là tout seul sur la colline, avec les esprits et dans la lumière mourante du jour.

Debout au centre de la place sacrée, et faisant face au couchant, j'ai commencé à implorer, et tout en implorant je devais dire : Ô Grand-Esprit, accepte mon offrande ! Ô aide-moi à comprendre ! »

Tandis que j'implorais en disant cela, un aigle tacheté s'est envolé de l'ouest, lançant un sifflement perçant, et s'est perché sur un pin à l'est de moi.

Je suis revenu sur mes pas vers le centre, et de là je suis allé vers le nord, implorant et disant : « Ô Grand Esprit, accepte mon offrande et aide-moi à comprendre ! » Puis un bébé faucon est venu en voletant et s'est arrêté sur un buisson, du côté sud.

Je suis revenu sur mes pas vers le centre encore une fois, et de là je suis allé vers l'est, implorant et demandant au Grand Esprit de m'aider à comprendre, et de là est venue une hirondelle noire qui s'est mise à voler autour de moi en chantant et puis s'est posée sur un buisson proche.

Revenant sur mes pas vers le centre, je suis allé ensuite vers le sud. Jusque-là, j'avais seulement essayé d'implorer, mais maintenant je pleurais vraiment et les larmes coulaient sur mon visage. Car en regardant là-bas, du côté d'où vient la vie des choses, le cercle de la nation et l'arbre en fleur, je pensais aux jours où ceux de ma parenté, aujourd'hui morts, vivaient dans leur jeunesse, et à Cheval-Fou qui était notre force et qui ne reviendrait jamais plus pour nous aider.

Je sanglotais et je me disais : « Si au moins mes pleurs pouvaient me tuer ! Je serais alors dans l'autre monde où jamais rien ne désespère. »

Et pendant que je pleurais, quelque chose est venu du côté sud. On aurait dit de la poussière au loin, mais quand cela se fut rapproché, j'ai vu que c'était une nuée de magnifiques papillons de toutes les couleurs. Ils formaient autour de moi un essaim si dense que je ne pouvais rien voir d'autre.

Je suis de nouveau retourné vers la baguette fleurie, et l'aigle tacheté qui était sur le pin s'est mis à parler et a dit : « Regarde-les ! Ils sont ton peuple. Ils sont dans de grandes difficultés et tu dois les aider. » Puis j'ai entendu tous les papillons qui voletaient autour de moi, et ils faisaient des sons pitoyables et des gémissements, comme s'ils pleuraient eux aussi.

Puis ils se sont tous élevés et se sont envolés vers le sud.

Alors le jeune faucon a parlé depuis son buisson et il a dit : « Regarde ! Tes Grands-Pères vont s'approcher, et il faut que tu les écoutes ! »

En entendant cela, j'ai levé les yeux, et voilà qu'un gros orage venait de l'ouest. C'était le peuple des esprits du tonnerre, et je pouvais entendre les hennissements des chevaux et l'appel de

puissantes voix.

Il faisait très sombre maintenant et l'ouest grondant était rayé d'éclairs effrayants.

Et comme j'étais là à regarder cette noirceur pleine de cris et déchirée de feux, une vision a surgi et j'ai vu les deux hommes qui m'étaient apparus pour la première fois dans ma grande vision. Ils venaient la tête en avant comme des flèches plongeant vers la terre après un long vol. Et quand ils se sont approchés du sol, j'ai vu s'élever un nuage de poussière, et de la poussière des têtes de chiens sortaient. Puis j'ai vu tout à coup que la poussière était des papillons de toutes les couleurs qui voletaient tout autour et au-dessus des chiens.

Maintenant les deux hommes chevauchaient des chevaux alezans, rayés noir, et ils ont chargé contre les chiens avec leurs arcs et leurs flèches, tandis que les esprits du tonnerre les acclamaient de leurs voix grondantes.

Puis soudainement, les papillons se sont transformés et sont devenus une rafale d'hirondelles virevoltant et tournoyant en un grand nuage derrière les cavaliers qui chargeaient.

Le premier des cavaliers a plongé sur une tête de chien et s'est relevé en la tenant toute sanglante sur la pointe de sa flèche, tandis que tout l'ouest explosait d'acclamations. Le second en a fait autant, et l'ouest noir s'est illuminé et l'a de nouveau acclamé. Puis comme les deux s'élevaient ensemble, j'ai vu que les têtes de chiens s'étaient changées en têtes de Wasichous. Et puis la vision s'est dissipée, et l'orage était tout près, grondant au-dessus de moi et terrible à voir.

Je pleurais plus fort que jamais maintenant, car j'étais très effrayé. La nuit était toute noire autour de moi, et terrible, avec le feu des éclairs et la clameur des grandes voix et le grondement de la grêle. Et tout en pleurant je suppliais les Grands-Pères d'avoir pitié de moi et de me protéger, et je leur dis que je savais maintenant ce qu'ils voulaient que je fasse sur terre, et que je le ferais si je pouvais.

Soudain je n'ai plus été effrayé et je me suis dit que si je devais être tué, je me trouverais probablement beaucoup mieux dans l'autre monde. Alors je me suis couché là, au centre de la place, et j'ai de nouveau offert la pipe. Puis j'ai tiré la tunique de bison sur moi et j'ai attendu. Tout autour de moi les voix grognaient et grondaient, et la

grêle résonnait comme si de nombreux géants battaient du tambour, et les géants chantaient : « Hey-a-hey ! »

Ni la grêle ni la pluie n'ont touché le cercle sacré où j'étais couché. Et quand l'orage s'est éloigné j'ai remonté ma tunique et j'ai écouté, et dans la tranquillité je n'entendais que l'eau de la pluie chanter dans les ravins, tout autour de moi dans l'ombre, et au loin vers l'est des voix mourantes appelaient : « Hey-a-hey ! »

La nuit était avancée maintenant et bientôt je me suis endormi. Et dans mon sommeil j'ai vu mon peuple assis, triste et troublé autour de la tente sacrée, et beaucoup d'entre eux étaient malades. Et comme je les regardais et pleurais, une étrange lumière a jailli du sol, à quelque distance, une lumière étincelante de plusieurs couleurs et dont les rayons touchaient les cieux. Puis elle s'en est allée et à l'endroit d'où elle était sortie une plante a poussé, et j'ai vu les feuilles qu'elle portait. Et tandis que je regardais la plante de manière à ne pas l'oublier, une voix m'a réveillé et m'a dit : « Dépêche-toi ! Ton peuple a besoin de toi ! »

J'ai regardé et j'ai vu que l'est commençait à blanchir. Je me suis levé et, face à la jeune lumière, j'ai commencé à faire la lamentation et à prier. Puis l'étoile de l'aube est lentement montée, calme et très belle, et tout autour d'elle étaient des nuages aux visages de bébés qui me souriaient, les visages des gens qui n'étaient pas encore nés. Autour d'eux les étoiles étaient maintenant très belles, avec de nombreuses couleurs, et au-dessous d'elles des têtes d'hommes et de femmes allaient çà et là, et des oiseaux chantaient quelque part là-bas, et il y avait des chevaux qui hennissaient et soufflaient comme ils le font quand ils sont heureux, et il y avait quelque part des cerfs qui bramaient et des bisons qui beuglaient. Et ce que je ne voyais pas, je l'entendais.

Je crois que je me suis de nouveau endormi, car un peu plus tard j'ai été réveillé en sursaut par une voix qui disait : « Lève-toi. Je suis venu te chercher ! » J'ai regardé, m'attendant à voir un esprit, mais c'était le bon vieux Quelques-Queues qui était debout près de moi. Et maintenant le soleil se levait.

Ainsi, nous avons rapporté chez nous la pipe sacrée, et je suis allé dans la loge à sudation après avoir offert la pipe aux Six Pouvoirs. Quand j'ai de nouveau été purifié, quelques très vieux hommes qui étaient bons et sages m'ont demandé de leur dire ce que j'avais

entendu et vu. Donc, après avoir de nouveau offert et fumé la pipe sacrée, je leur ai tout raconté, et ils ont dit que je devais réaliser la vision du chien sur terre, afin d'aider le peuple, et puisque les gens étaient tristes et découragés, je devais le faire avec les *heyokas,* qui sont les fous sacrés, lesquels font toutes choses de travers, ou à l'envers, pour faire rire les gens. Ils ont dit qu'ils ne savaient pas, mais que je deviendrais certainement un grand homme, parce qu'il n'y en a pas beaucoup qui sont appelés à voir de telles visions. Ils ont dit que je devais attendre vingt jours avant de remplir mon devoir. J'ai donc attendu.

16. La cérémonie heyoka

Vingt jours ont passé et le temps est venu de réaliser la vision du chien avec les heyokas. Mais avant de vous raconter comment nous l'avons réalisée, je veux vous dire quelque chose au sujet des heyokas et de la cérémonie heyoka, laquelle peut sembler stupide, mais ne l'est pas du tout.

Ceux-là seuls qui ont eu des visions des esprits du tonnerre de l'ouest peuvent agir en tant que heyokas. Ils possèdent un pouvoir sacré et ils le partagent en partie avec les autres gens du peuple, mais ils le font par le moyen d'actions drôles. Lorsqu'une vision vient des esprits du tonnerre de l'ouest, elle vient avec terreur, comme un tonnerre d'orage. Mais quand l'orage est passé, le monde est plus vert qu'avant et plus heureux, car où qu'aille la vérité de la vision sur le monde, elle est comme la pluie. Vous le voyez, après la terreur de l'orage, le monde est plus heureux.

Mais, dans la cérémonie heyoka, tout est l'inverse, et il est prévu que les gens seront amenés à se sentir tout d'abord gais et heureux, pour que le pouvoir puisse pénétrer en eux plus facilement. Vous avez remarqué que la vérité vient en ce monde avec deux visages. L'un est triste et souffrant, l'autre rit. Mais riant ou pleurant, c'est le même visage. Quand les gens sont déjà au désespoir, le rire est peut-être meilleur pour eux. Et quand ils se sentent trop bien et sont trop sûrs d'être en sécurité, peut-être vaut-il mieux pour eux qu'ils voient le visage qui pleure. Je crois que c'est la raison d'être de la cérémonie heyoka.

Il y avait un homme du nom de Wachpanne (Pauvre) qui s'est occupé de toute la cérémonie pour moi, car il avait joué le rôle de heyoka bien des fois et il en connaissait tous les détails. D'abord il a demandé à tout le monde de se réunir en cercle sur le replat près de Pine Ridge, et au centre, près d'une tente sacrée qu'on avait dressée là, il a placé une marmite d'eau qu'on faisait bouillir en y mettant des pierres brûlantes juste retirées du feu. Il devait tout d'abord faire une offrande d'herbe douce à l'ouest. Il s'est assis près du feu, avec de l'herbe douce dans la main, et il a dit : « Au jour du Grand Esprit, à ce jour qui a grandi en âge et en sagesse, je fais une offrande. » Puis,

tandis qu'il répandait l'herbe sur le feu et que la fumée douce s'élevait, il a chanté :

Je brûle ceci en offrande.
Regardez !
C'est une louange sacrée que je fais.
C'est une louange sacrée que je fais.
Regardez mon peuple avec bienveillance !
Le jour du soleil a été ma force.
Le sentier de la lune sera ma tunique.
C'est une louange sacrée que je fais.
C'est une louange sacrée que je fais.

Puis le chien devait être tué rapidement et sans effusion de sang, comme l'éclair tue, car c'est le pouvoir de l'éclair que possèdent les heyokas.

Au-dessus de la fumée de l'herbe douce, on avait suspendu une corde de peau afin de la rendre sacrée. Puis deux heyokas ont fait un nœud coulant à la corde et l'ont glissée autour du cou du chien. Ils ont tiré sur la corde gentiment, par trois fois, un à chaque bout de la corde, et la quatrième fois ils ont tiré d'un coup sec et ont brisé la nuque. Puis Wachpanne a roussi le chien et l'a lavé soigneusement, et après cela il l'a coupé en morceaux, ne gardant que la tête, l'échine et la queue. Alors faisant six pas à partir de la marmite, un pas pour chacun des Pouvoirs, il s'est tourné vers l'ouest, offrant la tête et l'échine aux esprits du tonnerre, puis vers le nord, l'est et le sud, puis vers l'Esprit d'en haut et vers la Terre Mère.

Après cela, se tenant à distance de six pas et faisant face à la marmite, il a dit : « Je vais faire bouillir ce chien d'une manière sacrée. » Il l'a balancé trois fois, et la quatrième il l'a lancé de façon que la tête tombe la première dans l'eau bouillante. Puis il a pris le cœur du chien et a refait ce qu'il avait fait avec la tête et l'échine.

Durant tout ce temps, trente heyokas, un pour chaque jour d'une lune, faisaient toutes sortes de tours parmi les gens pour les mettre en gaieté. Ils étaient tous attifés et peinturlurés d'une si drôle de manière que quiconque les voyait était forcé de rire. Un-Côté (One Side) et moi faisions un duo de clowns. Nous avions peint nos corps

tout en rouge, rayé d'éclairs noirs. Le côté droit de notre tête était rasé, et du côté gauche nos cheveux étaient longs. Cela avait l'air drôle, mais avait une signification. Car quand nous regardions dans la direction vers laquelle vous êtes toujours tournés (le sud), le côté nu de nos têtes était tourné vers l'ouest, ce qui montrait que nous étions humbles devant les esprits du tonnerre qui nous avaient donné le pouvoir. Chacun de nous tenait un arc très long, si long que personne n'aurait pu s'en servir, et il était aussi tout tordu. Les flèches que nous portions étaient aussi trop longues et toutes tordues, de façon qu'il semblait insensé d'en avoir de pareilles. Nous montions des alezans qui étaient tout zébrés d'éclairs, car nous représentions les deux hommes de ma vision du chien.

Maintenant Wachpanne est entré dans la tente sacrée et il a chanté au sujet des heyokas :

Ceux-là sont sacrés,
Ceux-là sont sacrés,
Ils l'ont dit,
Ils l'ont dit.
Ceux-là sont sacrés,
Ils l'ont dit.

Ils ont chanté cela douze fois, une fois pour chaque lune.

Ensuite, pendant que la marmite bouillait. Un-Côté et moi, assis sur nos alezans peints, nous nous sommes placés face à l'ouest et nous avons chanté :

Ils ont envoyé des voix d'une manière sacrée.
La moitié de l'univers a envoyé des voix.
Ils ont envoyé des voix d'une manière sacrée vers vous.

Même pendant que nous chantions cela, les heyokas faisaient des pitreries pour faire rire. Deux heyokas, par exemple, portant de longs arcs tordus et des flèches peintes d'une drôle de manière, allaient vers une flaque d'eau. Ils se comportaient comme s'ils pensaient qu'il leur fallait traverser une rivière large et profonde. Donc, par gestes seulement et sans dire un mot, ils décidaient de mesurer la profondeur de la rivière. Ils prenaient leurs longues flèches tordues

et ils les enfonçaient dans l'eau, non pas tout droit, mais à plat juste au-dessous de la surface. Ainsi la flèche était toute mouillée. Mettant la flèche debout à côté d'eux, ils montraient que l'eau montait bien au-dessus de leur tête, alors ils se préparaient à nager. Puis l'un d'eux plongeait la tête la première dans la flaque, couvrant son visage de boue et se débattant sauvagement dans l'eau comme s'il était en train de se noyer. Puis l'autre plongeait pour sauver son camarade et ils faisaient encore d'autres pitreries dans l'eau pour faire rire les gens.

Après avoir chanté vers l'ouest, Un-Côté et moi, nous avons fait face à la marmite dans laquelle la tête et le cœur du chien avaient bouilli. Montés sur nos chevaux, nous avons chargé la marmite avec nos flèches aux pointes bien acérées. Je devais attraper au passage la tête avec ma flèche, et Un-Côté devait attraper le cœur, car nous représentions les deux hommes que j'avais vus dans ma vision. Après avoir fait cela, tous les heyokas nous ont pourchassés, essayant d'attraper un morceau de viande, et tous les gens se sont précipités, essayant d'attraper un morceau de la chair sacrée. La plus petite parcelle était bonne pour eux, car elle contenait maintenant le pouvoir de l'ouest. C'était comme de leur donner un médicament pour les rendre plus forts et plus heureux.

Quand la cérémonie a été terminée, chacun s'est senti beaucoup mieux, car cela avait été une journée de réjouissances. Ils étaient maintenant plus aptes à voir le monde verdoyant, la grandeur du jour sacrée, les couleurs de la terre, et à les fixer dans leur esprit.

Les Six Grands-Pères avaient placé de nombreuses choses dans leur monde, et toutes devaient être heureuses. Chaque petite chose est donnée pour quelque chose, et dans cette chose doit se trouver le bonheur et le pouvoir de rendre heureux. De même que les herbes se montrent leur tendre visage les unes aux autres, de même nous devons agir, car c'est le désir des Grands-Pères du Monde.

17. La première guérison

Après la cérémonie heyoka, je suis venu vivre ici, où je me trouve maintenant, entre Wounded Knee et Grass Creek. D'autres sont venus aussi, et nous avons construit ces petites maisons grises en rondins que vous voyez, et qui sont carrées. C'est une mauvaise façon de vivre, car il ne peut pas y avoir de pouvoir dans un carré.

Vous aurez remarqué que tout ce qu'un Indien fait est dans un cercle, et c'est parce que le Pouvoir du Monde opère toujours en cercles, et tout essaie d'être rond. Dans les vieux temps, lorsque nous étions un peuple heureux et fort, tout notre pouvoir nous est venu du cercle sacré de la nation, et aussi longtemps que le cercle est demeuré intact, le peuple a prospéré. L'arbre florissant vivait au centre du cercle, et le cercle aux quatre quartiers le nourrissait. L'est donnait paix et lumière, le sud donnait la chaleur, l'ouest donnait la pluie, et le nord avec sa froidure et son vent puissant donnait la force et l'endurance. Cette connaissance nous est venue de l'autre monde en même temps que notre religion. Tout ce que fait le Pouvoir du Monde est en forme de cercle. Le ciel est rond, et j'ai entendu dire que la Terre est ronde comme une balle, et ainsi sont toutes les étoiles. Le vent, dans sa plus grande puissance, tourbillonne. Les oiseaux font leurs nids en rond, car leur religion est la même que la nôtre. Le soleil se lève et redescend en faisant un cercle. La lune fait de même, et ils sont ronds l'un et l'autre. Même les saisons, dans leur changement, forment un grand cercle et reviennent toujours à la place où elles étaient. La vie de l'homme est un cercle d'enfance à enfance, et ainsi en est-il de toute chose qui est mise en mouvement par le Pouvoir. Nos tentes étaient rondes comme les nids des oiseaux, et elles étaient toujours disposées en cercle, le cercle de la nation, nid fait de nombreux nids où nous couvions nos enfants selon la volonté du Grand Esprit.

Mais les Wasichous nous ont mis dans ces boîtes carrées. Notre pouvoir s'en est allé et nous nous mourons, car le pouvoir n'est plus en nous désormais. Vous pouvez regarder nos garçons et voir ce qu'il en est de nous. Quand nous vivions par le pouvoir du cercle, et de la manière qu'il faut, les garçons étaient des hommes à douze ou treize

ans. Mais maintenant il leur faut beaucoup plus de temps pour devenir mûrs.

Enfin, les choses sont ce qu'elles sont. Nous sommes des prisonniers de guerre ici, en attente. Mais il y a un autre monde.

C'était donc à la lune où les poneys muent (mai) que nous avons eu la cérémonie heyoka. Un jour, à la lune de l'engraissement (juin), quand tout était en fleurs, j'ai invité Un-Côté à venir manger chez moi. J'avais beaucoup pensé à la plante à quatre rayons que j'avais vu deux fois déjà, la première fois dans ma grande vision lorsque j'avais neuf ans, et la seconde fois lorsque je faisais la lamentation sur la colline. Je savais que je devais avoir cette plante pour guérir et je pensais que je pourrais reconnaître la place où je l'avais vue croître, la nuit où je faisais la lamentation.

Après que nous avons mangé, Un-Côté et moi, je lui ai dit que je devais trouver une certaine plante, et que je voulais qu'il m'aide à la chercher. Bien entendu je ne lui ai pas dit que je l'avais vue dans une vision. Il a accepté de m'aider et nous sommes montés sur nos chevaux et partis pour Grass Creek. Personne ne vivait de ce côté-là. Nous sommes arrivés au sommet d'une colline, au-dessus d'un ruisseau, et là nous sommes descendus de cheval et nous nous sommes assis, car je sentais que nous étions proches de l'endroit où j'avais vu la plante croître dans ma vision du chien.

Nous sommes restés assis un moment, chantant ensemble des chants heyokas. Puis je me suis mis à chanter, seul, un chant que j'avais entendu dans la grande vision :

Ils envoient des voix d'une manière sacrée.

Après avoir chanté ce chant, j'ai regardé en bas du côté de l'ouest, et, là-bas, en un certain endroit à côté du ruisseau, il y avait des corneilles, des pies, des jeunes faucons et des aigles tachetés qui tournaient et tournaient.

Alors j'ai compris, et j'ai dit à Un-Côté : « Mon vieux, juste là, c'est là que la plante croît. » Il a dit : « Eh bien, allons voir. » Nous avons enfourché nos chevaux et sommes descendus vers Grass Creek jusqu'à ce que nous arrivions à un ravin sec que nous avons remonté. Comme nous approchions de l'endroit, tous les oiseaux se sont envolés, et c'était un endroit où aboutissaient quatre ou cinq ravins

asséchés. C'était là, sur la berge, que la plante poussait. Et je l'ai su tout de suite, bien que je ne l'avais jamais vue auparavant, sauf dans ma vision.

Elle avait une racine longue à peu près comme jusqu'à mon coude, et un peu plus épaisse que mon pouce. Elle fleurissait en quatre couleurs, bleu, blanc, rouge et jaune.

Nous sommes descendus de cheval, et après que j'eus offert de l'écorce de saule rouge aux Six Pouvoirs, j'ai fait une prière à la plante et lui ai dit : « Maintenant il nous faut aller de l'avant vers ceux qui ont deux jambes, mais vers les plus faibles seulement, et il y aura d'heureux jours parmi les faibles. »

Il a été facile de déterrer la plante, car elle poussait dans la glaise au bord du ravin. Puis nous sommes rentrés avec elle. Quand nous sommes de nouveau arrivés à Grass Creek, nous l'avons enveloppée avec de la bonne sauge qui poussait là.

Quelque chose a dû me dire que je pouvais trouver la plante à ce moment-là, parce que le soir suivant j'en ai eu besoin, et sans elle je n'aurais rien pu faire.

J'étais en train de manger mon souper lorsqu'un homme du nom de Coupe-en-Morceaux (Cuts to Pieces) est entré en disant : « Hey, hey, hey ! », car il avait des ennuis. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, et il a dit : « J'ai un garçon, et il est très malade, et j'ai peur qu'il ne meure bientôt. Il y a longtemps qu'il est malade. Ils disent que tu as un grand pouvoir depuis la cérémonie heyoka, alors peut-être que tu peux le sauver pour moi. Je l'aime beaucoup. »

J'ai dit à Coupe-en-Morceaux que s'il voulait vraiment de l'aide il fallait qu'il retourne chez lui et me rapporte une pipe avec une plume d'aigle dessus. Quand il est parti, j'ai réfléchi à ce que j'avais à faire, et j'avais peur parce que je n'avais encore guéri personne avec mon pouvoir, et j'étais triste pour Coupe-en-Morceaux. J'ai prié ardemment pour avoir de l'aide. Quand Coupe-en-Morceaux est revenu avec la pipe, je lui ai dit de la faire passer autour, à ma gauche, de la laisser là, puis de la repasser à ma droite. Après cela, j'ai envoyé chercher Un-Côté pour qu'il vienne m'aider. Puis j'ai pris la pipe et suis allé où était le petit garçon malade. Mon père et ma mère sont venus avec nous et mon ami Ours-Debout s'y trouvait déjà.

J'ai commencé par offrir la pipe aux Six Pouvoirs, puis je l'ai

passée et nous avons tous fumé. Après cela j'ai commencé à faire un roulement de tonnerre sur mon tambour. Vous savez, quand le pouvoir de l'ouest arrive vers ceux qui ont deux jambes, il arrive avec des roulements, et quand il est passé, tout relève la tête, tout est content, et tout reverdit. J'ai donc fait le son de ce roulement. Et puis la voix du tambour est aussi une offrande à l'Esprit du Monde. Ce son éveille l'esprit de l'homme et lui fait sentir le mystère et le pouvoir des choses.

Le petit garçon malade était situé du côté nord-est de la tente, et quand nous sommes entrés, au sud, nous avons tourné de gauche à droite, nous arrêtant du côté est, après avoir accompli un cercle.

Vous voulez savoir pourquoi nous allons toujours ainsi de gauche à droite. Je peux vous dire quelque chose à ce sujet, mais pas tout. Réfléchissez : le sud n'est-il pas la source de la vie, et la baguette fleurie ne vient-elle pas véritablement de là ? Et l'homme, ne s'avance-t-il pas de cet endroit jusqu'au soleil couchant de sa vie ? Puis ne s'approche-t-il pas du nord plus froid où sont les cheveux blancs ?

Et n'arrive-t-il pas alors, s'il vit encore, à la source de lumière et de compréhension qui est l'est ? Puis ne retourne-t-il pas là où il avait commencé, à sa seconde enfance, pour y redonner sa vie à toute la vie, et sa chair à la terre d'où elle est venue ? Plus vous penserez à cela, plus vous y découvrirez de signification.

Je disais donc que nous étions allés de gauche à droite dans la tente, et nous nous sommes assis du côté ouest. Le petit garçon malade était du côté nord-est, et il semblait n'avoir que la peau et les os.

J'avais déjà la pipe, le tambour et la plante à quatre rayons. J'ai donc demandé une coupe en bois pleine d'eau, et un sifflet en os d'aigle représentant l'aigle tacheté de ma vision. Ils ont placé la coupe d'eau devant moi. Et puis il m'a fallu réfléchir un moment, car je n'avais jamais fait cela auparavant et j'étais saisi de doute.

Maintenant je comprenais un petit peu mieux. J'ai donné le sifflet d'os d'aigle à Un-Côté et je lui ai dit comment il devait s'en servir pendant qu'il m'aidait. Puis j'ai bourré la pipe avec de l'écorce de saule rouge et je l'ai donnée à la mignonne petite fille de Coupe-en-Morceaux, et je lui ai dit de la tenir, tout comme j'avais vu la

vierge de l'est la tenir dans ma grande vision.

Tout était prêt maintenant, alors j'ai fait un sourd roulement de tambour, battant la mesure tandis que j'envoyais une voix. J'ai crié quatre fois « Hey-a-a-hey », battant du tambour et criant à l'Esprit du Monde, et pendant que je faisais cela je pouvais sentir le pouvoir qui venait en moi, montant depuis les pieds jusqu'en haut, et j'ai su que j'allais pouvoir guérir le petit garçon malade.

J'ai continué à envoyer une voix, tout en faisant le roulement sourd sur le tambour, en disant : « Mon Grand-Père, Grand-Esprit, tu es l'Unique, et nul ne peut envoyer de voix à aucun autre. Tu as tout créé, disent-ils, et ce que tu as créé est bon et magnifique. Tu as fait les quatre quartiers et les deux routes qui se croisent. Et tu as aussi placé un pouvoir là où le soleil se couche. Ceux qui ont deux jambes, sur la terre, sont au désespoir. Mon Grand-Père, c'est pour eux que je t'envoie une voix. Tu m'avais dit : Le faible marchera. Tu m'as emporté en vision au centre du monde et là tu m'as montré le pouvoir de régénérer. Par son pouvoir, l'eau de la coupe que tu m'as donnée fera revivre le mourant. Par son pouvoir, la plante que tu m'as montrée fera que le faible pourra marcher en se tenant droit. Venant de la direction vers laquelle nous sommes toujours tournés (le sud), vois, une vierge apparaîtra, marchant sur la bonne route rouge, offrant la pipe tandis qu'elle marche, et le pouvoir de l'arbre en fleur lui appartiendra. Depuis le lieu où vit le géant (le nord), tu m'as donné un vent sacré et purificateur, et là où ce vent passera, le faible recevra la force. À toi et à tous les pouvoirs et à la Terre Mère, j'envoie une voix pour demander aide. »

Vous voyez, je n'avais jamais fait cela auparavant, et je sais maintenant qu'un seul pouvoir aurait été suffisant. Mais j'étais alors si impatient d'aider le petit garçon malade que j'ai appelé tous les pouvoirs possibles.

Je faisais donc face à l'ouest, comme il se doit, tandis que j'envoyais une voix. Alors j'ai marché au nord, puis à l'est, puis au sud où je me suis arrêté, là où réside la source de toute vie et où commence la bonne route rouge. Je suis resté debout et j'ai chanté :

Je les ai fait marcher d'une manière sacrée.
Une nation est là étendue.
Je les ai fait marcher d'une manière sacrée.

Un être sacré à deux jambes est là étendu.
D'une manière sacrée, il va marcher.

Tandis que je chantais ainsi, j'ai senti quelque chose d'étrange à travers tout mon corps, quelque chose qui me donnait envie de pleurer pour tous les malheurs qui arrivent, et les larmes coulaient sur mon visage.

Alors j'ai marché vers le quartier de l'ouest, où j'ai allumé la pipe, je l'ai offerte aux pouvoirs, et après avoir tiré une bouffée je l'ai fait passer.

Quand j'ai de nouveau regardé le petit garçon malade, il m'a souri, et j'ai senti que le pouvoir devenait plus fort.

Ensuite j'ai pris la coupe d'eau, j'en ai bu un peu, et je suis allé vers le petit garçon malade. Debout devant lui, j'ai frappé la terre quatre fois. Puis, mettant ma bouche dans le creux de son estomac, j'ai soufflé à travers lui le vent purificateur du nord. Ensuite j'ai mâché un peu de la plante que j'ai mise dans l'eau, et j'en ai soufflé un peu sur le garçon et aux quatre quartiers. J'ai donné la coupe avec l'eau qui restait à la vierge, laquelle l'a donnée à boire au petit garçon malade. Puis j'ai dit à la vierge d'aider le garçon à se lever et de marcher avec lui autour du cercle, en commençant au sud, la source de la vie. Il était très faible et vraiment misérable, mais avec l'aide de la vierge il l'a fait.

Puis je m'en suis allé.

Le jour suivant, Coupe-en-Morceaux est venu me dire que son petit garçon commençait à aller mieux, qu'il pouvait s'asseoir et s'était remis à manger. En quatre jours il a pu de nouveau marcher. Il a guéri et a vécu jusqu'à l'âge de trente ans.

Coupe-en-Morceaux m'a donné un bon cheval pour ça, mais bien entendu je l'aurais fait pour rien.

Quand les gens ont entendu comment le petit garçon avait été guéri, beaucoup sont venus me demander de l'aide, et je fus ainsi occupé la plupart du temps.

Cela se passait l'été de mes dix-neuf ans (1882), à la lune de l'engraissement.

18. Les pouvoirs du bison et de l'élan

Je crois vous l'avoir dit, mais si je ne l'ai pas fait vous l'aurez compris, un homme qui a eu une vision n'est pas apte à se servir du pouvoir de cette vision tant qu'il ne l'a pas représentée sur terre pour être vue par le peuple. Vous vous souvenez que ma grande vision m'est venue lorsque je n'avais que neuf ans, et vous avez vu que je n'ai pas été bon à grand-chose jusqu'à ce que j'aie représenté la danse du cheval, près de l'embouchure de la rivière Tongue, durant l'été de mes dix-huit ans. Et si la grande peur ne m'avait pas saisi comme elle l'a fait, me forçant à faire mon devoir, j'aurais été moins utile au peuple qu'un homme qui n'aurait jamais fait le moindre rêve, et quand même j'aurais gardé en moi la mémoire d'une aussi grande vision. Mais la peur est venue, et je suis sûr que si je ne lui avais pas obéi elle m'aurait rapidement tué.

Ce n'est qu'après la cérémonie heyoka, durant laquelle j'avais représenté la vision du chien, que j'ai reçu le pouvoir d'exercer comme médecin, guérissant les malades. Et j'ai pu en guérir beaucoup grâce au pouvoir qui était venu en moi. Bien entendu, ce n'était pas moi qui guérissais. C'était le pouvoir venu de l'autre monde, et les visions et les cérémonies avaient fait de moi comme un canal par lequel le pouvoir allait vers ceux qui ont deux jambes. Si j'avais pensé que je pouvais le faire par moi-même, le canal se serait fermé et aucun pouvoir n'aurait pu passer. Tout ce que j'aurais fait alors aurait été ridicule. Il y avait d'autres parties de ma grande vision que je devais encore représenter avant que je puisse me servir du pouvoir contenu dans ces parties-là. Si vous repensez à ma vision, vous vous souviendrez comment l'homme rouge était devenu un bison et avait roulé, et qu'après cela le peuple avait trouvé la bonne route rouge. Si vous relisez ce qui a été écrit, vous verrez comment ça s'est passé.

Pour que je puisse me servir du pouvoir du bison, il me fallait représenter cette partie de ma vision devant le peuple. Cela s'est fait durant l'été de ma première guérison. J'ai apporté la pipe à Ventre-de-Renard (Fox Belly), un vieux médecin, sage et bon, et je lui ai demandé de m'aider dans cette tâche. Il était content de m'aider,

mais j'ai dû tout d'abord lui raconter comment se déroulait cette partie de ma vision. Je ne lui ai pas raconté toute ma vision, mais seulement cette partie-là. Je ne l'avais jamais racontée entièrement à quiconque, et même jusqu'à aujourd'hui personne ne l'a entendue toute entière. Même mon vieil ami Ours-Debout et mon fils ici présent l'ont entendue pour la première fois lorsque je vous l'ai racontée. Bien sûr, il y avait beaucoup de choses dans la vision que je serais même incapable de décrire, quand même j'essaierais de toutes mes forces, parce que ces choses ne s'expriment pas avec des mots. Mais j'ai dit ce qui pouvait être dit.

Finalement, cela m'a rendu très triste de l'avoir fait, et la nuit, quand j'étais couché, je restais réveillé, me tourmentant et me demandant si j'avais bien fait. Car je sais que j'ai abandonné mon pouvoir quand j'ai donné ma vision, et peut-être ne vivrai-je plus longtemps maintenant. Mais je crois que j'ai bien fait en sauvant la vision par ce moyen, même si je dois mourir plus tôt à cause de cela. Car je sais que la signification de la vision est sage et belle et bonne. Et vous voyez qu'après tout je ne suis qu'un vieil homme pitoyable.

J'ai donc dit à Ventre-de-Renard tout ce qu'il avait besoin de savoir pour pouvoir m'aider. Et après avoir entendu le peu que je lui ai raconté, il a dit : « Mon garçon, tu as eu une grande vision, et je peux voir que c'est ton devoir d'aider le peuple à marcher sur la bonne route rouge et d'une manière qui plaise aux pouvoirs. »

Cette cérémonie n'a pas été longue, mais sa signification était grande, car elle montrait une image des relations entre le peuple et le bison, et c'est dans la signification qu'était le pouvoir.

Tout d'abord nous avons fait une place sacrée, tel un creux où s'est vautré un bison, au centre du cercle de la nation, et là nous avons monté la tente sacrée. À l'intérieur nous avons tracé le cercle aux quatre quartiers. À travers le cercle et du sud au nord, nous avons peint la route rouge, et Ventre-de-Renard a fait de petites traces de bison tout du long, de chaque côté de la route, ce qui signifiait que le peuple devait marcher là avec le pouvoir et l'endurance du bison, en faisant face au grand vent purificateur du monde. Et puis, à l'extrémité nord de la route, il a placé la coupe d'eau, qui est le don de l'ouest, de façon que lorsque le peuple marche penché contre le grand vent avec l'endurance du bison, il aille dans la direction de l'eau de vie.

J'étais tout entier peint en rouge comme l'homme de ma vision avant qu'il ne se transforme en bison. Je portais des cornes de bison, et sur la corne gauche était suspendue la plante de l'étoile du matin, qui porte la fleur à quatre rayons de la connaissance. Sur le côté gauche de mon corps, je portais une unique plume d'aigle, qui représentait mon peuple, lequel est comme suspendu aux flancs du bison et se nourrit de lui.

Un-Côté était aussi venu m'aider dans cette cérémonie. Il était entièrement peint en rouge, et il portait le tambour et la pipe, et où que j'aille, il me suivait, ainsi que le peuple suit le bison.

Nous nous sommes tenus debout dans la tente, à l'extrémité sud de la bonne route rouge, et Ventre-de-Renard a chanté ainsi :

Ils marchent, révélant ceci.

Ils marchent, révélant une plante sacrée.

Ils marchent, révélant ceci.

Ils marchent, révélant la vie sacrée du bison.

Ils marchent, révélant ceci.

Ils marchent, révélant une plume d'aigle sacrée.

Ils marchent, révélant ceci.

L'Aigle et le bison marchent comme des parents.

Puis, après avoir parcouru la route rouge, Un-Côté et moi, nous sommes sortis de la tente et les gens se sont rassemblés autour de nous, et les malades sont venus avec des offrandes d'écarlate pour être guéris. Nous sommes allés parmi les gens, nous comportant comme des bisons et faisant les bruits qu'ils font. Puis nous sommes retournés à la tente et les gens y ont apporté leurs petits enfants, et à chacun d'eux j'ai donné un peu de l'eau de vie de la coupe de bois, afin que leurs pieds connaissent la bonne route rouge qui mène à la santé et au bonheur.

C'est de la compréhension que vient le pouvoir. Et dans la cérémonie le pouvoir venait de la compréhension de ce qu'elle signifiait. Car rien ne saurait bien vivre sinon en se conformant à la manière dont les Pouvoirs du Monde vivent et se meuvent.

Après cela je suis allé guérir les malades, et cette tâche

m'occupait tout entier. Je ne doutais plus. J'étais devenu un homme, et je sentais que le pouvoir était tout le temps avec moi.

C'est au cours de l'été suivant, quand j'ai eu mes vingt ans (1883), que j'ai représenté la cérémonie de l'élan, remplissant mon devoir envers cette partie de ma grande vision. Vous vous souvenez que la pipe et le bison se trouvaient à l'est, et l'élan au sud.

Cette cérémonie de l'élan devait représenter la source de la vie et le mystère de la croissance.

J'ai envoyé une pipe à Élan-Coureur (Running Elk), qui était l'oncle d'Ours-Debout et qui était un vieil homme bon et sage. Il est venu et m'a offert son aide. Nous avons monté une tente au centre, comme précédemment. Je devais disposer de six élans et de quatre vierges. Les élans correspondent au sud, mais le pouvoir qu'ils représentaient dans ma vision était nourri par les quatre quartiers et par le ciel et la terre, c'est pourquoi ils étaient six. Les quatre vierges représentaient la vie du cercle de la nation, le cercle aux quatre quartiers. C'est pourquoi il y avait quatre vierges. Élan-Coureur a choisi deux des élans, et moi, qui devais me tenir entre le pouvoir du monde et le cercle de la nation, j'ai choisi les quatre autres, car mon devoir était consacré à la vie du cercle sur la terre. Les six hommes élans portaient une peau d'élan complète sur leur dos et sur leur tête. Leurs membres étaient peints en noir à partir du genou et du coude jusqu'en bas, et en jaune au-dessus. Car le pouvoir de croître est enraciné dans le mystère, comme la nuit, et se dirige vers la lumière. Les graines germent dans l'obscurité de la terre avant de connaître l'été et le jour. C'est dans la nuit de la matrice que l'esprit anime la chair. Les quatre vierges portaient des robes écarlates, et chacune avait dans ses cheveux tressés une unique plume d'aigle. Car c'est à partir de la femme que le peuple croît, et la plume d'aigle représentait le peuple, comme dans la cérémonie du bison. Les visages des vierges étaient peints en jaune, couleur du sud, source de la vie. L'une avait une étoile du matin peinte en rouge sur son front. Une autre avait un croissant de lune bleu, car le pouvoir de la femme croît, vient et s'en va avec la lune. Une autre avait le soleil sur son front. Et la quatrième avait, entourant la bouche et les sourcils, un grand cercle bleu représentant le cercle de la nation. Sur le dos de chaque homme était peint le cercle de la nation, car c'est sur le dos des hommes que la nation est portée, et au centre de chaque cercle

était suspendue une unique plume d'aigle représentant le peuple. Ils portaient des marques jaunes sur leur visage, car derrière le pouvoir de vie de la femme est caché le pouvoir de l'homme. Ils portaient tous des baguettes fleuries, coupées de l'arbre bruissant sacré (le *cottonwood),* avec quelques feuilles laissées à l'extrémité, et les baguettes étaient peintes en rouge. La femme est la vie de l'arbre en fleur, mais l'homme doit le nourrir et en prendre soin. Une des vierges aussi portait la baguette fleurie, une autre portait la pipe qui donne la paix, une troisième tenait la plante de la guérison, et la quatrième le cercle de la nation. Car tous ces pouvoirs réunis sont le pouvoir de la femme.

Bien entendu, avant de faire quoi que ce soit, ceux qui devaient participer à la cérémonie ont été purifiés dans une loge à sudation, comme cela se fait toujours.

Nous nous sommes tous réunis dans la tente sacrée, et Élan-Coureur a chanté :

S'avançant vers les quartiers,
S'avançant vers les quartiers,
Ils viennent pour vous contempler.
S'avançant vers les quartiers,
S'avançant vers les quartiers,
Ils viennent pour vous contempler.

Puis les hommes élans ont tous fait le bruit de l'élan : « Unh ! unh ! unh ! » Élan-Coureur a de nouveau chanté :

Je chante en marchant et j'envoie une voix.
Je chante en marchant et j'envoie une voix.
Je porte en marchant le cercle sacré.

Il était temps maintenant de sortir de la tente sacrée : en tête s'avançait la vierge qui portait la pipe, puis celle qui portait la baguette fleurie, puis celle qui tenait la plante, et enfin la porteuse du cercle de la nation. Les quatre vierges de sont mises de front, face à l'ouest. Puis nous, les six hommes élans, sommes sortis, nous

ébrouant et piaffant. Nous nous sommes tenus de front derrière les vierges qui élevaient maintenant les objets sacrés et les offraient aux esprits du tonnerre. Après, elles ont marché en rang vers le nord, tandis que nous les hommes élans tournions autour d'elles en cercle, et là elles ont offert les objets au grand vent purificateur. De la même manière nous sommes allés vers l'est, puis vers le sud, les vierges faisant leur offrande à chaque place, et nous, les hommes-élans dansions en cercle autour d'elles continuellement.

Depuis le sud, les quatre vierges se sont tournées droit vers le nord, suivant la bonne route rouge jusqu'au centre du village où s'élevait la tente sacrée, et nous les hommes élans les avons suivies, tournant autour d'elles, car le pouvoir de l'homme encercle et protège le pouvoir de la femme.

Les quatre jeunes filles sont entrées dans la tente : d'abord celle qui avait le cercle sacré, puis celle qui portait la baguette fleurie, puis celle qui portait la plante purificatrice, et après elle celle qui portait la pipe.

Quand elles sont toutes entrées, les hommes élans les ont suivies dans la tente.

Ainsi fut la cérémonie, et comme je l'ai déjà dit, son pouvoir résidait dans la compréhension qu'on avait de sa signification. Car rien ne peut vivre bien sinon en se conformant à la manière dont le Pouvoir du Monde vit et se meut pour accomplir son œuvre.

19. À travers la grande eau

Comme je vous l'ai dit, c'était durant l'été de ma vingtième année (1883) que j'ai représenté la cérémonie de l'élan. Ils disent que c'est cet automne-là que les Wasichous ont massacré les derniers troupeaux de bisons. Je me souviens du temps où les bisons étaient si nombreux qu'on ne pouvait pas les compter, mais les Wasichous sont venus de plus en plus nombreux pour les tuer, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des tas d'ossements. Les Wasichous ne les tuaient pas pour les manger, ils les tuaient à cause du métal qui les rend fous, et ils ne prenaient que les peaux pour les vendre. Parfois ils ne prenaient même pas les peaux, mais seulement les langues. Et j'ai entendu dire que des bateaux-feu descendaient le Missouri chargés de langues de bison séchées. Vous pouvez voir que des hommes qui faisaient ça étaient fous. Parfois ils ne prenaient même pas les langues. Ils tuaient et tuaient encore, car c'est ce qu'ils aimaient faire. Quand nous chassions le bison, nous ne tuions que pour nos besoins. Et quand il n'est plus rien resté que des tas d'ossements, les Wasichous sont venus et ont même ramassé les os pour les vendre.

Et maintenant, notre peuple était assis dans des maisons carrées et grises éparpillées çà et là sur ce pays de famine, et autour d'eux les Wasichous avaient tracé une ligne pour les tenir enclos. Le cercle de la nation avait été brisé, et désormais il n'y avait plus de centre pour l'arbre en fleur. Les gens étaient au désespoir. Ils me semblaient lourds, lourds et sombres. Si lourds qu'il semblait qu'on ne pourrait pas les soulever. Si sombres qu'on ne pourrait plus jamais faire qu'ils voient. La faim était souvent présente parmi nous maintenant, car une bonne partie de ce que nous envoyait le Père-de-Tous, à Washington, devait être volée par des Wasichous assoiffés d'argent. Il y avait beaucoup de mensonges, mais nous ne pouvions pas les manger. Les langues fourchues faisaient des promesses.

J'ai continué à soigner les malades durant trois années, et beaucoup sont venus à moi et ont été guéris. Mais quand je pensais à ma vision qui devait sauver le cercle de la nation et faire fleurir l'arbre sacré au centre, j'avais envie de pleurer, car le cercle sacré était brisé et éparpillé. La vie du peuple était dans le cercle, et que

sont beaucoup de petites vies si la vie de ces petites vies s'en est allée ?

Mais vers la fin de mon vingt-troisième été (1886), il a semblé qu'un petit espoir s'annonçait. Certains Wasichous sont venus à nous. Ils voulaient une troupe d'Oglalas pour un grand spectacle qu'organisait l'autre Pahuska[57]. Ils nous ont dit que ce spectacle traverserait la grande eau vers d'étranges pays, et j'ai pensé que je devais y aller, car je pourrais peut-être apprendre certains secrets des Wasichous qui, d'une manière ou d'une autre, pourraient aider mon peuple. Quand, dans ma grande vision, je me tenais au centre du monde, les deux hommes de l'est m'avaient apporté la plante de l'étoile du matin et ils m'avaient dit de la laisser tomber sur la terre, et là où elle avait touché le sol elle a pris racine et elle a fleuri, formant quatre rayons. C'était la plante de la compréhension. Et de même, là où l'homme rouge de ma vision s'était transformé en un bison qui s'était roulé, la même plante avait poussé et fleuri après que le bison avait disparu, et à la suite de cela le peuple de ma vision avait retrouvé la bonne route rouge. Si je pouvais voir le vaste monde des Wasichous, peut-être pourrais-je comprendre comment réunir le cercle sacré, et faire refleurir l'arbre en son centre.

Je me remémorais le passé, me rappelant comment les gens de mon peuple vivaient dans ces temps-là, mais ils ne vivaient plus ainsi désormais. Ils avançaient sur la route noire, chacun pour soi, chacun avec ses petites règles à soi, comme dans ma vision. Je vivais dans le désespoir et je suis allé jusqu'à penser que si les Wasichous avaient une meilleure façon de vivre, peut-être que mon peuple devait vivre de cette façon-là. Je sais maintenant que c'était insensé, mais j'étais jeune et au désespoir.

Les miens me disaient que je devais rester à la maison et continuer à guérir les gens, mais je refusais de les écouter.

Les gens du spectacle ont envoyé, depuis Rushville, des wagons sur la route de fer pour nous chercher, et nous étions à peu près une centaine d'hommes et de femmes. Beaucoup de nos gens nous ont suivis jusqu'à mi-chemin sur la route de fer, et là nous avons campé et mangé ensemble. Après quoi nous nous sommes quittés en pleurant, car nous partions bien loin, de l'autre côté de la grande eau.

Dans la soirée, près du lieu où les grands wagons attendaient sur la route de fer, nous avons fait une danse. Puis nous sommes

montés dans les wagons. Il faisait nuit lorsque nous nous sommes mis en route, et songeant à notre maison et aux miens j'étais rempli de tristesse. J'aurais voulu sauter en bas et courir en arrière. Mais nous sommes allés vrombissant toute la nuit, et le matin nous avons mangé à Long Pine. Puis nous sommes repartis, vrombissant tout le jour, et sommes arrivés le soir dans une très grande ville{58}.

Puis nous sommes allés vrombissant de nouveau toute la nuit et sommes arrivés à une ville encore plus grande{59}. Nous sommes restés là tout le jour et toute la nuit. Et là j'ai vraiment pu comparer la façon de vivre de mon peuple avec celle des Wasichous, et cela m'a rendu encore plus triste qu'avant. Je souhaitais, je souhaitais n'être pas parti de la maison.

Puis nous sommes repartis, vrombissant toujours, et après un certain temps nous sommes arrivés à une ville encore plus grande, une très, très grande ville{60}. Nous avons marché à travers cette ville jusqu'à l'endroit où le spectacle avait lieu{61}. Des Pawnees et des Omahas étaient là, et quand ils nous ont vus ils ont poussé des cris de guerre et ont chargé, comptant le coup. Ils faisaient ça pour s'amuser, parce qu'ils étaient contents de nous voir. J'étais étonné à la vue des grandes maisons et de tant de gens, et la nuit était pleine de brillantes lumières, de telle façon qu'on ne pouvait pas voir les étoiles, et j'ai entendu dire que certaines de ces lumières étaient faites avec le pouvoir du tonnerre.

Nous sommes restés là cet hiver et nous avons donné des spectacles pour beaucoup, beaucoup de Wasichous. J'aimais la partie du spectacle que nous faisions, mais non pas celle que faisaient les Wasichous. Après un certain temps, j'ai pris l'habitude de me trouver là, mais j'étais comme un homme qui n'aurait jamais eu une vision. Je me sentais mort et je sentais mon peuple perdu, et je pensais que je ne pourrais plus le retrouver jamais. Je ne voyais rien qui aurait pu aider mon peuple. Je pouvais voir que les Wasichous ne prenaient pas soin les uns des autres comme notre peuple le faisait avant que le cercle de la nation soit brisé. Ils se dévalisaient entre eux s'ils le pouvaient, et ainsi certains possédaient plus qu'ils n'en pouvaient user, tandis qu'une foule d'autres gens n'avaient rien et étaient peut-être affamés. Ils avaient oublié que la terre était leur mère. Cela ne pouvait pas être mieux que l'ancienne façon de vivre de mon peuple. Un jour, nous avons vu une maison de prisonniers, sur une île, là où

la grande eau vient jusqu'à la ville. Des hommes pointaient des fusils contre les prisonniers et les faisaient tourner en rond comme des animaux en cage. Cela m'a rempli de tristesse, parce que mon peuple aussi était confiné sur des îles, et c'était peut-être ainsi que les Wasichous allaient les traiter.

Au printemps le temps s'est réchauffé, mais les Wasichous avaient même parqué l'herbe. Nous avons entendu dire que nous allions traverser la grande eau pour aller vers d'étranges pays. Certains des nôtres sont retournés chez eux et auraient voulu que j'aille avec eux, mais je n'avais encore rien vu de bon pour mon peuple. Peut-être y avait-il quelque chose à voir de l'autre côté de la grande eau, aussi ne suis-je pas rentré, bien que je fusse malade et au désespoir.

Ils nous ont mis dans un très grand bateau-feu, si grand que quand je l'ai vu je ne pouvais pas le croire, et quand il s'est mis à élever sa voix j'ai été effrayé. Il y avait d'autres bateaux-feu qui élevaient leur voix, et des plus petits aussi.

Après un certain temps, je n'ai plus vu que de l'eau, de l'eau et encore de l'eau, et il semblait que nous n'allions nulle part, mais nous nous balancions, seulement montant et descendant. Mais on nous a dit que nous avancions rapidement. Je me disais que nous allions tomber à l'endroit où l'eau finit. Ou bien que nous allions devoir nous arrêter à l'endroit où le ciel descend jusqu'à l'eau. À la place où avait été la grande ville, il n'y avait rien que de la brume, et autour de nous rien que de l'eau.

Nous étions tous désespérés maintenant et beaucoup se sentaient si malades qu'ils ont commencé à chanter leur chant de mort.

Quand le soir est venu, un grand vent s'est mis à gronder et l'eau faisait un bruit de tonnerre. Nous avions des choses qui étaient faites pour être suspendues quand on dort dedans. J'ai appris cela plus tard. Nous ne savions pas quoi faire avec ces choses, alors nous les avons étendues sur le sol et nous nous sommes couchés dessus. Le sol penchait de tous les côtés et ça devenait de pire en pire, ce qui faisait que nous roulions d'un côté à l'autre et ne pouvions pas dormir. Nous étions effrayés et maintenant nous étions tous malades. Au début, les Wasichous riaient de nous, mais rapidement nous avons vu qu'eux aussi étaient effrayés, car ils couraient en tous

sens et étaient très excités. Nos femmes pleuraient, et même certains de nos hommes pleuraient, car c'était affreux et ils ne pouvaient rien faire. Après un certain temps, les Wasichous sont venus et nous ont donné des choses à attacher autour de nous pour que nous puissions flotter. Je n'ai pas mis celle qu'on m'a donnée. Je ne voulais pas flotter. Au lieu de cela, je me suis habillé pour la mort, mettant les plus beaux habits que je portais pour le spectacle, et je me suis mis à chanter mon chant de mort. Les autres aussi se sont habillés pour la mort et ont chanté, parce que si c'était la fin de nos vies et que nous ne pouvions rien faire, nous voulions mourir bravement. Nous ne pouvions pas lutter contre ce qui allait nous tuer, mais nous pouvions au moins mourir de façon que nos parents selon l'esprit n'aient pas honte de nous. C'était plus dur pour nous, car nous étions tous tellement malades. On rendait tout ce qu'on avait mangé, et on continuait à vouloir rendre quand il n'y avait plus rien dans l'estomac.

Nous n'avons pas dormi du tout, et au matin l'eau ressemblait à des montagnes, mais le vent était moins fort. Plusieurs des bisons et des élans que nous avions avec nous pour le spectacle sont morts ce jour-là et les Wasichous les ont jetés à l'eau. Quand j'ai vu les pauvres bisons jetés par-dessus bord, j'ai eu envie de pleurer, car je pensais que ce qu'ils jetaient, c'était une partie du pouvoir de mon peuple.

Après être restés longtemps sur le bateau-feu, nous avons vu de nombreuses maisons et beaucoup d'autres bateaux-feu attachés tout près les uns des autres près de la rive. Nous croyions que nous allions maintenant pouvoir descendre sans tarder, mais nous n'avons pas pu. Il y avait un petit bateau-feu qui était passé à travers la porte des eaux et il s'est arrêté à côté de nous, et les gens qui étaient dessus ont regardé tout ce qu'il y avait sur notre bateau-feu avant que nous puissions sortir. Nous avons avancé très lentement, tout le jour durant, je crois, et après un certain temps nous sommes allés où il y avait beaucoup de maisons tout près les unes des autres, et des bateaux-feu plus qu'on en pouvait compter. Ces maisons étaient différentes de celles que nous avions vues auparavant. Les Wasichous nous ont laissés sur le bateau-feu toute la nuit, et puis, ils nous ont déchargés et nous ont menés à l'endroit où le spectacle aurait lieu. Le nom de cette très grande ville était Londres. Nous étions sur terre maintenant, mais nous continuions à avoir le mal de

mer comme si nous étions encore sur l'eau, et au début on avait de la peine à marcher.

Nous sommes restés durant six lunes à cet endroit, et beaucoup, beaucoup de gens sont venus voir le spectacle.

Un jour, on nous a dit que Sa Majesté allait venir. Tout d'abord je ne savais pas ce que c'était, mais j'ai appris par la suite. C'était grand-mère Angleterre (la reine Victoria), qui possède le pays de Grand-Mère où nous avions vécu un certain temps après que les Wasichous ont assassiné Cheval-Fou.

Elle est venue au spectacle dans un grand chariot tout brillant, et il y avait des soldats de chaque côté d'elle, et il est arrivé encore beaucoup d'autres chariots brillants. Ce jour-là, les autres gens n'ont pas pu venir au spectacle, mais seulement grand-mère Angleterre et les gens qui étaient venus avec elle.

Quelquefois, au cours du spectacle, nous devions tirer des coups de feu, mais cette fois nous n'avons pas tiré du tout. Nous avons chanté et dansé, et j'étais un des danseurs qu'on avait choisis pour danser devant grand-mère Angleterre, car j'étais jeune et agile en ce temps-là et je savais de nombreuses danses. Nous nous tenions juste en face de grand-mère Angleterre. Elle était petite, mais boulotte, et nous l'aimions bien, car elle était bonne envers nous. Après notre danse, elle nous a parlé. Elle nous a dit quelque chose comme ceci : « J'ai soixante-sept ans. J'ai vu toutes sortes de gens, tout autour du monde, mais aujourd'hui j'ai vu les gens les plus beaux que je connaisse. Si vous m'apparteniez, je ne permettrais pas qu'on vous emmène ainsi pour vous donner en spectacle. » Elle a dit encore d'autres bonnes choses, et puis elle a dit que nous devions aller la voir puisqu'elle était venue nous voir. Elle nous a serré la main à chacun. Sa main était très petite et douce. Nous lui avons donné une grande ovation, et puis les brillants chariots sont venus et elle est montée dans l'un d'eux et ils sont tous partis.

Environ une demi-lune après ça nous sommes allés voir grand-mère Angleterre. Ils nous ont mis dans ces brillants chariots et ils nous ont amenés à une très belle place où se trouvait une très grande maison avec des tours pointues et effilées. Il y avait de nombreux sièges construits en hauteur et placés en cercle, et ils étaient tout pleins de Wasichous qui étaient tous en train de frapper avec leurs talons et de crier : « Jubilé ! Jubilé ! Jubilé ! »

Je n'ai jamais su ce que ça voulait dire.

Ils nous ont mis tous ensemble à une certaine place, au pied des sièges. Tout d'abord un beau chariot noir est arrivé, avec deux chevaux noirs, et il a tourné tout autour de la place du spectacle. J'ai entendu dire que le petit-fils de grand-mère Angleterre, un petit garçon, était dans ce chariot. Puis est venu un beau chariot noir avec quatre chevaux gris. Sur chacun des deux chevaux de droite était un cavalier, et un homme marchait en tenant le premier cheval de gauche. J'ai entendu dire que dans ce chariot étaient des parents de grand-mère.

Puis sont venus huit chevaux beiges, deux par deux, tirant un chariot noir et brillant. Il y avait un cavalier sur chaque cheval de droite, et un homme marchait en tenant le premier cheval de gauche. Tout autour du chariot et regardant vers l'extérieur se tenaient des soldats avec leurs baïonnettes. Maintenant tous les gens qui étaient sur les sièges poussaient des clameurs et criaient : « Jubilé ! » et : « Victoria ! » Puis nous avons de nouveau vu grand-mère Angleterre. Elle était assise à l'arrière du chariot, et deux autres femmes étaient assises devant elle, lui faisant face. Sa robe était toute scintillante, et son chapeau était tout scintillant, et son chariot était tout scintillant, et de même ses chevaux. Elle ressemblait à un feu en marche.

Après coup j'ai entendu dire qu'il y avait du métal jaune et du métal blanc sur tout le chariot et les chevaux.

Quand elle est arrivée où nous étions, son chariot s'est arrêté et elle s'est mise debout. Alors tous ces gens se sont levés et l'ont acclamée et se sont inclinés devant elle, mais elle s'est inclinée devant nous. Nous avons lancé une grande acclamation et nos femmes ont fait le trémolo. Les gens dans la foule étaient si excités que certains se sont évanouis. Puis quand le calme fut revenu, nous avons chanté un chant pour grand-mère Angleterre.

Ce fut un heureux moment.

Nous aimions grand-mère Angleterre, car nous pouvions voir qu'elle était une excellente femme, et elle avait été bonne envers nous. Peut-être que si elle avait été notre Grand-Mère cela aurait été mieux pour notre peuple.

20. Le voyage en esprit

Oui, ce fut un heureux temps, mais il était maintenant fini. Nous sommes allés à Manchester où nous avons donné un spectacle pendant plusieurs lunes.

Le spectacle était prêt à partir, tôt le matin suivant, lorsque trois autres jeunes gens et moi nous nous sommes perdus dans Manchester, et le bateau-feu est parti sans nous. Nous ne pouvions pas parler la langue wasichou et nous ne savions pas quoi faire, alors nous avons erré çà et là. Après un certain temps, nous avons trouvé deux autres Lakotas qui avaient été laissés derrière, et l'un d'eux savait parler anglais. Il a dit que si nous allions à Londres nous pourrions gagner de l'argent dans un autre spectacle qui se donnait là, et alors nous pourrions rentrer chez nous. Nous avions tous le mal du pays. Nous avons réuni tout l'argent que nous avions, et celui qui parlait anglais a pris les billets et nous sommes allés à Londres par la route de fer.

Le spectacle s'appelait *Mexican Joe*. C'était un petit spectacle, mais ils nous donnaient un dollar par jour pour jouer. Après être resté à Londres un certain temps, *Mexican Joe* nous a amenés à Paris et là nous avons eu un spectacle qui a duré assez longtemps. Il y avait une fille wasichou qui venait souvent au spectacle. Elle m'aimait bien et m'a emmené chez elle pour voir son père et sa mère. Eux aussi m'aimaient bien et ils étaient bons envers moi. Je ne pouvais pas parler leur langue. Je faisais des signes et la jeune fille a appris quelques mots de lakota.

De Paris nous sommes allés en Allemagne, et de là à un endroit où la terre était en train de brûler. Il y avait une haute colline dont le sommet avait la forme d'une tente, et en haut ça brûlait. J'ai entendu dire que, il y a longtemps, une grande ville et beaucoup de gens ont été engloutis par la terre en cet endroit.

Maintenant j'avais le mal du pays continuellement, car il s'était passé deux hivers depuis que j'étais parti. Je ne pouvais penser à rien d'autre, et après un certain temps je suis tombé tout à fait malade, mais je pensais qu'il me fallait rester avec le spectacle jusqu'à ce que j'aie gagné assez d'argent pour retourner à la maison.

Mexican Joe nous a ramenés à Paris, mais je ne pouvais pas faire partie du spectacle, car j'étais trop malade. La jeune fille dont je vous ai parlé m'a emmené chez elle et avec son père et sa mère, elle m'a remis sur pied. Puis un beau matin je suis rentré chez nous.

Ce matin-là, j'avais des vêtements wasichous, des chaussures et tout. La seule différence était que mes cheveux étaient longs. Ils n'étaient pas tressés, mais ils pendaient simplement sur mes épaules. Je me sentais bien et nous venions de nous asseoir pour manger le premier repas. Mon amie était assise près de moi, et sa mère, son père et ses deux sœurs étaient aussi assis.

Comme nous étions assis, je regardais le plafond et il m'a semblé qu'il bougeait. La maison tournait vers le haut et s'étirait en montant tandis qu'elle tournait. Je voyais que nous nous élevions très rapidement avec toute la maison et qu'elle tournait tout en montant. Puis un nuage est descendu pendant que nous montions et tout à coup je me suis trouvé dessus tandis que les autres gens et la maison retombaient loin de moi.

Puis j'étais seul sur ce nuage et il avançait très vite. Je me cramponnais à lui parce que j'avais peur de tomber. Très loin en dessous de moi je voyais des maisons et des villes, et la terre verdoyante et des cours d'eau, et tout semblait plat. Puis j'étais juste au-dessus de la grande eau. Je n'étais plus effrayé du tout, car maintenant je savais que j'allais chez nous. Il a fait sombre, puis il a fait clair de nouveau, et j'ai vu une grande ville sous moi, et j'ai su que c'était celle où nous étions montés pour la première fois sur le grand bateau-feu, et que j'étais de nouveau dans mon pays. J'étais vraiment heureux maintenant. Le nuage et moi continuions à aller très vite, et je voyais villes et rivières et villes et terres verdoyantes se succéder. Puis j'ai commencé à reconnaître le pays sous moi. J'ai vu le Missouri. Puis j'ai vu au loin les Montagnes Noires et le centre du monde où les esprits m'avaient emmené dans ma grande vision.

Puis je me suis trouvé juste au-dessus de Pine Ridge et le nuage s'est arrêté. J'ai regardé en bas et je ne comprenais pas ce que je voyais, parce qu'il semblait que presque tous les gens des différentes bandes de mon peuple s'étaient rassemblés là en un grand camp. J'ai vu la tente de mon père et de ma mère. Ils étaient dehors, et elle préparait à manger. J'aurais voulu sauter du nuage et être avec eux, mais j'avais peur de me tuer. Comme je regardais en bas, ma mère a

regardé en haut et je suis sûr qu'elle m'a vu. Mais juste à ce moment le nuage est reparti en arrière, très vite. J'étais très triste, mais je ne pouvais pas descendre. Au-dessous de moi les cours d'eau, la terre verdoyante et les villes allaient en arrière à toute vitesse. Bientôt le nuage et moi avons été de nouveau juste au-dessus de la grande ville. Puis il n'y a plus eu que de l'eau sous moi, et la nuit est venue, sans étoiles. Et j'étais tout seul dans le monde noir, et je pleurais. Mais plus tard une lumière a pointé très loin devant moi. Puis j'ai vu la terre sous moi et des villes et le vert pays et les maisons volant en arrière. Bientôt le nuage s'est arrêté sur une grande ville, et une maison a commencé à monter vers moi, tournant et tournant tandis qu'elle montait. Quand elle a touché le nuage, elle m'a pris et s'est mise à redescendre, tournant et tournant avec moi.

Elle a atteint le sol, et au moment où elle a touché j'ai entendu la voix de la jeune fille, et d'autres voix de gens effrayés.

Alors j'étais couché sur le dos, dans un lit, et la jeune fille et son père et sa mère et ses deux sœurs et un docteur me regardaient d'une étrange façon, comme s'ils étaient effrayés. Celui qui parlait anglais est venu du spectacle et m'a raconté comment cela s'était passé. Ils ont dit que tandis que j'étais assis au petit déjeuner j'ai regardé en haut et j'ai souri, et puis je suis tombé de ma chaise comme mort. Je suis resté mort pendant trois jours, sauf que de temps en temps je respirais un petit peu. Ils ont dit que souvent ils ne pouvaient pas du tout sentir mon cœur. Ils étaient sûrs que j'allais bientôt mourir pour de bon, et ils étaient prêts à acheter mon cercueil.

Peut-être que si je n'étais pas revenu à la vie cette fois-là ils m'auraient donné un bon cercueil. Mais comme vont les choses, je crois que ce ne sera qu'une caisse.

Je ne leur ai pas dit où j'étais allé, car je savais qu'ils n'auraient pas pu me croire.

Quelques jours après, ces personnes ont entendu dire que Pahuska était de nouveau en ville. Ils m'ont donc emmené où il avait son spectacle, et il a été heureux de me voir. Il m'a fait acclamer trois fois par ses gens. Puis il m'a demandé si je voulais faire partie du spectacle, ou bien si je voulais rentrer chez moi. Je lui ai dit que j'avais le mal du pays. Alors il m'a dit qu'il arrangerait ça. Il m'a donné un billet et quatre-vingt-dix dollars. Puis il m'a offert un grand dîner. Pahuska avait bon cœur. Après cela, un policier est venu me

dire de prendre mes affaires. Il m'a emmené à la route de fer, et au matin j'étais vers la grande eau et ils m'ont mis sur un autre grand bateau-feu. Nous avons été huit jours sur l'eau. J'ai été malade une bonne partie du temps, mais je n'étais pas triste, car je rentrais à la maison.

Quand le bateau-feu a de nouveau été dans la grande ville, dans mon propre pays, je me suis tout de suite embarqué sur la route de fer.

Il était tôt le matin quand nous sommes arrivés à Rushville. Il n'y avait pas le moindre Lakota sur place, mais il y avait un chariot couvert à mules qui partait pour Pine Ridge, j'ai donc pris le chariot.

Quand je suis arrivé à Pine Ridge, tout était comme je l'avais vu depuis le nuage. Tous les Lakotas étaient là, tels que je les avais vus, car c'était l'année du traité (1889) quand les Wasichous ont acheté une autre partie de nos terres – tout ce qui se trouvait entre Smoky Earth (la White) et Good River (la Cheyenne). J'avais été absent presque trois ans et je ne savais rien de cette chose insensée.

La tente de ma mère était exactement là où je l'avais vue quand je regardais en bas depuis le nuage, et d'autres gens campaient exactement où je les avais vus.

Mes parents étaient dans une grande joie de me voir et ma mère pleurait de bonheur. Je pleurais aussi. J'étais censé être un homme maintenant, mais les larmes venaient quand même. Ma mère m'a dit que, une nuit pendant son sommeil, elle avait rêvé que j'étais revenu sur un nuage, mais que je n'avais pas pu rester. Alors je lui ai raconté ma vision.

21. Le Messie

La faim sévissait parmi mon peuple avant que je traverse la grande eau, car les Wasichous ne nous donnaient pas toute la nourriture qu'ils nous avaient promise dans le traité des Montagnes Noires. Ils avaient fait le traité eux-mêmes, notre peuple ne l'avait ni voulu ni fait. Cependant les Wasichous qui, eux, l'avaient fait, ne nous ont pas donné même la moitié de ce qu'ils avaient promis. Donc, avant que je m'en aille, les gens avaient faim.

Mais c'était pire quand je suis revenu. Mon peuple avait l'air pitoyable. Il y avait une grande sécheresse et les rivières et ruisseaux semblaient être en train de mourir. Rien de ce que les gens avaient planté ne poussait, et les Wasichous avaient envoyé moins de bétail et autres vivres que jamais. Les Wasichous avaient massacré tous les bisons et nous avaient parqués dans des enclos. Il semblait que nous allions tous mourir de faim. Nous ne pouvions pas manger des mensonges, et nous ne pouvions rien faire d'autre.

Et maintenant les Wasichous avaient fait un autre traité pour nous prendre la moitié du pays qui nous restait. Notre peuple ne voulait pas davantage ce traité, mais Trois-Étoiles{62} est venu et a fait un traité tout pareil, parce que les Wasichous voulaient nos terres entre la Smoky Earth et la Good River. Alors la marée des Wasichous, dégoûtante de mauvaises actions, a englouti la moitié de l'île qui nous restait. Quand Trois-Étoiles est venu pour nous tuer sur la Rosebud, Cheval-Fou l'a battu et l'a repoussé. Mais quand il est revenu cette fois sans soldats, il nous a battus et nous a repoussés. Nous avons été parqués et n'avons rien pu faire.

Pendant tout le temps que j'ai été loin de chez nous, de l'autre côté de la grande eau, mon pouvoir s'en était allé, et la plupart du temps j'allais d'une place à l'autre comme un mort vivant. J'avais de la peine à me souvenir de ma vision, et quand je m'en souvenais, c'était comme d'un rêve effacé.

Juste après mon retour, des gens m'ont demandé de guérir un malade, et j'ai eu peur que mon pouvoir ne revienne pas, mais il est revenu. Alors je me suis mis à aider les malades, et il y en avait beaucoup, car la rougeole s'était répandue parmi les gens qui étaient

déjà affaiblis par la faim. Et il y a eu encore davantage de malades cet hiver quand la coqueluche est venue et a tué les petits enfants qui n'avaient pas assez à manger.

Voilà. Nos gens étaient pitoyables et désespérés.

Mais au début de cet été de mon retour d'à travers la grande eau (1889), d'étranges nouvelles étaient venues de l'ouest, et les gens ne cessaient d'en parler et d'en reparler. Ils en parlaient lorsque je suis revenu chez moi, et c'était la première fois que je les entendais. Ces nouvelles sont venues chez les Oglalas tout d'abord, et j'ai entendu dire qu'elles nous sont parvenues des Shoshones et des Nuages-Bleus (Arapahoes). Certains y croyaient et d'autres n'y croyaient pas. C'était difficile à croire, et quand je l'ai entendu pour la première fois, j'ai pensé que ce n'était que stupides ragots que quelqu'un avait commencés quelque part. Cette nouvelle disait que là-bas vers l'ouest, en un endroit proche d'où s'élèvent les grandes montagnes (les Sierras) avant que vous n'arriviez à la grande eau, il y avait chez les Paiutes un saint homme qui avait parlé en vision avec le Grand Esprit, et le Grand Esprit lui avait dit comment sauver les Indiens et faire disparaître les Wasichous et ramener tous les bisons et les gens qui étaient morts, et comment il y aurait une nouvelle terre. Avant mon retour, les gens s'étaient rassemblés pour parler de cela et ils avaient envoyé trois hommes, Bon-Tonnerre (Good Thunder), Ours-Vaillant (Brave Bear) et Poitrine-Jaune (Yellow Breast), pour voir de leurs yeux ce saint homme et pour savoir si ce qu'on racontait à son sujet était vrai. Ces trois hommes avaient donc entrepris le long voyage vers l'ouest, et à l'automne, après mon retour, ils sont revenus vers les Oglalas avec de merveilleuses choses à raconter.

Il y a eu une grande réunion, au début de White Clay Creek, pas loin de Pine Ridge, lorsqu'ils sont revenus, mais je n'y suis pas allé, car je n'y croyais pas encore. Je pensais que ce n'était peut-être que le désespoir qui poussait les gens à croire tout comme un homme affamé pourrait rêver d'un tas de bonnes choses à manger.

Je ne suis pas allé à cette réunion, mais j'ai entendu tout ce qu'ils avaient à dire. Ces trois hommes ont dit la même chose, et c'étaient des hommes qu'on pouvait croire. Ils ont dit qu'ils avaient voyagé très loin, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une grande vallée toute plate {63} près des dernières grandes montagnes avant la grande eau,

et c'est là qu'ils avaient vu le Wanekia{64}, qui était le fils du Grand Esprit, et ils lui avaient parlé. Les Wasichous l'appelaient Jack Wilson, mais son nom était Wovoka. Il leur a dit qu'un autre monde allait venir, tout comme un nuage. Il viendrait de l'ouest dans un tourbillon et il écraserait tout ce qui est dans le monde présent, qui est vieux et qui se meurt. Dans cet autre monde, il y avait de la viande en abondance, comme dans les vieux temps. Et dans ce monde tous les Indiens morts étaient de nouveau vivants, et tous les bisons qui avaient été tués parcouraient de nouveau la plaine.

Le saint homme avait donné de la peinture rouge sacrée et deux plumes d'aigle à Bon-Tonnerre. Les gens devaient mettre cette peinture sur leur visage et ils devaient danser la danse des esprits que le saint homme avait enseignée à Bon-Tonnerre, Poitrine-Jaune et Ours-Vaillant. S'ils faisaient cela, ils pourraient faire partie de cet autre monde lorsqu'il viendrait, et les Wasichous ne pourraient pas y entrer, et ils devraient donc disparaître. Quand il a donné les deux plumes à Bon-Tonnerre, le saint homme a dit : « Reçois ces plumes d'aigle et regarde-les, car mon père fera qu'elles ramèneront ton peuple à lui. »

C'est tout ce qu'on entendit de tout l'hiver.

Quand j'ai entendu parler ainsi de la peinture rouge et des plumes d'aigle et du fait que le peuple reviendrait au Grand Esprit, cela m'a beaucoup préoccupé. J'avais eu une grande vision qui était de ramener tous les gens dans le cercle de la nation, et peut-être que ce saint homme avait eu la même vision que moi et que le peuple reviendrait sur la route rouge. Je n'étais peut-être pas appelé à faire cela moi-même, mais si je pouvais y aider avec le pouvoir qui m'avait été donné, l'arbre pourrait refleurir et le peuple prospérer. Cela m'a préoccupé tout l'hiver, mais je ne savais pas qu'elle avait été exactement la vision du saint homme là-bas, et je souhaitais pouvoir lui parler et savoir. Cette pensée entrait chaque jour plus profond dans mon esprit, et l'hiver était mauvais et la faim et la maladie régnaient.

Mon père est mort dans la première partie de l'hiver de cette mauvaise maladie dont souffraient tant de gens. Cela m'a rendu très triste. Tout ce qui était bon semblait s'en aller. Mon plus jeune frère

et ma sœur étaient morts avant que je revienne, et maintenant j'étais sans père en ce monde. Mais j'avais encore ma mère. Je travaillais dans un magasin pour les Wasichous afin d'avoir quelque chose à lui donner à manger, et je restais à travailler là, tout en pensant à ce que Bon-Tonnerre, Poitrine-Jaune et Ours-Vaillant avaient dit. Mais j'étais encore incertain.

Durant cet hiver, les gens ont voulu en entendre davantage au sujet de ce saint homme et de la venue du Nouveau Monde ; ils ont donc envoyé d'autres hommes là-bas pour qu'ils apprennent ce qu'ils pouvaient. Bon-Tonnerre et Poitrine-Jaune et deux autres sont partis de Pine Ridge. Des hommes venus d'autres agences les ont rejoints, et deux de ceux-là étaient Ours-qui-Rue (Kicking Bear) et Taureau-Trapu (Short Bull). Des nouvelles nous sont venues de ces hommes tandis qu'ils voyageaient vers l'ouest, et il semblait que partout les gens croyaient tout ce qu'on avait entendu, et même davantage. Des lettres revenaient nous disant cela. Je continuais à travailler au magasin et à aider les malades avec mon pouvoir.

Puis le printemps est venu (1890), et j'ai entendu dire que ces hommes étaient revenus de l'ouest et qu'ils avaient dit que tout était vrai. Je ne suis pas allé non plus à cette réunion, mais j'ai entendu les bavardages qui couraient partout maintenant, et les gens disaient que c'était vraiment le fils du Grand Esprit qui était là-bas, et que lorsqu'il était allé vers les Wasichous il y a fort longtemps, ils l'avaient tué. Mais il venait vers les Indiens cette fois, et il n'y aurait aucun Wasichou dans ce Nouveau Monde qui viendrait comme un nuage dans un tourbillon et qui écraserait la vieille terre qui se mourait. Ils disaient que cela arriverait après qu'un autre hiver aurait passé, quand l'herbe apparaîtrait (1891).

J'ai entendu beaucoup de choses merveilleuses au sujet de ce Wanekia que ces hommes avaient entendu et vu, et c'étaient des hommes qu'on pouvait croire. Il pouvait faire parler les animaux, et une fois, quand ils étaient avec lui, il a fait une vision en esprit et ils l'ont tous vue. Ils ont vu une grande eau, et au-delà il y avait un beau pays verdoyant, et tous les Indiens qui avaient vécu jusqu'ici et les bisons et les autres animaux rentraient chez eux tous ensemble. Puis le Wanekia avait fait disparaître la vision, ont-ils dit, car il n'était pas encore temps que ces choses arrivent. Elles arriveraient après qu'un autre hiver aurait passé, quand l'herbe apparaîtrait.

Ils ont dit qu'une fois le Wanekia avait levé son chapeau pour qu'ils puissent regarder dedans. Et quand ils ont regardé, tous, sauf un seul, ont vu le monde entier et toutes ses merveilles. Mais celui-là ne pouvait voir que le fond du chapeau, ont-ils dit.

Bon-Tonnerre lui-même m'a raconté que, avec le pouvoir du Wanekia, il était allé dans une tente en peau de bison, et là, son fils qui était mort depuis longtemps vivait avec sa femme, et ils ont parlé un bon moment ensemble.

Cela n'était pas comme ma grande vision, et je suis retourné travailler au magasin. J'étais très perplexe et je ne savais que penser.

Un peu plus tard, j'ai entendu dire qu'au nord de Pine Ridge, au début de Cheyenne Creek, Ours-qui-Rue avait donné la première danse des esprits, et que les gens qui avaient dansé avaient vu leurs parents morts et parlé avec eux. Ensuite j'ai entendu dire qu'ils dansaient à Wounded Knee Creek, juste au-dessous de Manderson.

Je ne croyais toujours pas, mais je voulais en savoir plus long, parce que toutes ces choses m'entraient de plus en plus dans le cœur depuis que mon père était mort. Quelque chose semblait me dire d'aller et de voir. Pour un temps encore je me suis retenu d'y aller, mais finalement je n'ai plus pu. J'ai enfourché mon cheval et me suis rendu à cette danse des esprits, à Wounded Knee Creek au-dessous de Manderson.

J'ai été très surpris et j'ai eu de la peine à croire ce que je voyais, car il y avait là tant de choses qui appartenaient à ma vision. Les danseurs, femmes et hommes, se tenaient par les mains en formant un grand cercle, et au centre du cercle ils avaient un arbre peint en rouge dont la plupart des branches étaient coupées et où restaient quelques feuilles mortes. C'était exactement comme cette partie de ma vision où l'arbre sacré commençait à mourir, et le cercle des hommes et des femmes se tenant par les mains était comme le cercle sacré de la nation qui devait avoir le pouvoir de faire refleurir l'arbre. J'ai aussi vu que les objets sacrés que les gens offraient étaient écarlates, comme dans ma vision, et tous les visages étaient peints en rouge. Ils employaient aussi la pipe et les plumes d'aigle. Je me suis assis là, à regarder, et je me sentais triste. Tout semblait venir de ma grande vision d'une manière ou d'une autre, et je n'avais encore rien fait pour que l'arbre sacré refleurisse.

Puis tout d'un coup une grande joie m'a inondé et j'ai été tout entier empoigné. C'était pour me rappeler que je devais me mettre au travail une bonne fois et aider mon peuple à revenir au sein du cercle sacré, afin qu'il puisse de nouveau marcher sur la route rouge d'une manière sacrée et qui plaise aux Pouvoirs de l'Univers, qui sont Un seul Pouvoir. Je me souvenais comment les esprits m'avaient emmené au centre de la terre et montré les choses qui sont bonnes, et comment mon peuple pourrait prospérer. Je me rappelais comment les Six Grand-Pères m'avaient dit que par leur pouvoir je ferais vivre mon peuple et que l'arbre sacré refleurirait. Je croyais que ma vision se réalisait enfin, et la joie me submergeait.

Quand je m'étais rendu à la danse, j'y étais allé seulement pour voir et pour apprendre ce à quoi le peuple croyait. Mais maintenant je voulais rester et employer le pouvoir qui m'avait été donné. La danse était terminée pour aujourd'hui, mais demain ils danseraient de nouveau, et je danserais avec eux.

22. Visions de l'autre monde

Je me suis donc habillé de la manière sacrée, et le matin suivant, avant que la danse ne commence, je suis allé parmi les gens qui se tenaient autour de l'arbre desséché. Bon-Tonnerre, qui était un parent de mon père et qui plus tard a épousé ma mère, a mis ses bras autour de moi et m'a emmené vers l'arbre qui n'avait pas fleuri, et là il a offert une prière pour moi. Il a dit : « Père, Grand Esprit, vois ce garçon ! Montre-lui tes voies ! » Et il s'est mis à pleurer.

Je pensais à mon père et mon frère et ma sœur qui nous avaient quittés, et je ne pouvais pas empêcher que les larmes me sortent des yeux. Je levais mon visage pour les retenir en arrière, mais elles sortaient tout pareil. J'ai pleuré de tout mon cœur, et en pleurant je pensais à mon peuple désespéré. Je pensais à ma vision et comment il m'avait été promis que ceux de mon peuple auraient une place sur la terre où ils pourraient être heureux chaque jour. Je pensais à ceux qui étaient maintenant sur la mauvaise route, mais peut-être pourraient-ils être ramenés dans le cercle et sur la bonne route.

Je suis resté sous l'arbre qui n'avait pas fleuri et je pleurais parce qu'il s'était desséché. Avec des larmes sur mon visage, j'ai demandé au Grand Esprit de le faire vivre, de lui donner des feuilles et des oiseaux qui chantent, comme dans ma vision.

Alors j'ai ressenti un grand frisson par tout mon corps et j'ai su que le pouvoir était en moi.

Puis Bon-Tonnerre m'a pris par un bras, Ours-qui-Rue m'a pris par l'autre, et nous avons commencé à danser. Le chant que nous chantions disait :

Qui pensez-vous qu'il soit, celui qui vient ?
C'en est un qui cherche sa mère !

C'est ce que chanteraient les morts quand ils entreraient dans l'autre monde et qu'ils chercheraient leurs parents qui étaient morts avant eux.

Tandis que je dansais avec Bon-Tonnerre et Ours-qui-Rue, leur donnant le bras, j'ai eu l'étrange sensation que j'avais déjà connue

d'être soulevé du sol. Je n'ai pas eu de vision durant ce premier jour. Cette nuit-là, j'ai pensé à l'autre monde et au fait que le Wanekia lui-même était ici avec mon peuple, et que peut-être l'arbre sacré de ma vision était réellement en train de fleurir en cet instant et que ma vision se réalisait. Étant au centre de la Terre, j'avais vu toutes les choses belles et bonnes en un grand cercle de paix, et peut-être que le pays de ma vision était celui où allaient tous ceux de mon peuple pour vivre et prospérer là où nul Wasichou ne serait et ne pourrait jamais être.

Avant de commencer à danser, le jour suivant, Ours-qui-Rue a offert une prière en disant : « Père, Grand Esprit, regarde ce peuple ! Qu'ils aillent aujourd'hui voir leurs parents, et qu'ils soient heureux là-bas jour après jour, et que leur bonheur n'ait pas de fin. »

Puis nous avons commencé à danser, nous tenant par les mains en formant un cercle, et la plupart des gens se lamentaient et pleuraient. Mais certains riaient de bonheur. De temps à autre, l'un d'eux tombait comme mort, et les autres titubaient et chancelaient avant de s'écrouler. Pendant qu'ils étaient là étendus comme morts, ils avaient des visions, tandis que nous continuions à danser et à chanter, et beaucoup pleuraient pour que les anciennes façons de vivre et la vieille religion soient de nouveau parmi eux.

Après un certain temps, j'ai commencé à me sentir très bizarre. Tout d'abord mes jambes semblaient pleines de fourmis. Je dansais les yeux fermés, comme le faisaient les autres. Tout à coup il m'a semblé que je me balançais au-dessus du sol sans plus le toucher. L'étrange sensation était montée des jambes et se trouvait maintenant dans le cœur. Il me semblait que je glissais en avant comme une balançoire, puis que je glissais ensuite en arrière, en balancements de plus en plus longs. Il n'y avait aucune peur dans tout cela, mais seulement un bonheur qui allait croissant.

J'ai dû tomber par terre, mais j'ai eu l'impression d'être projeté d'une balançoire au moment d'aller en avant, et je flottais dans les airs la tête la première. Mes bras étaient étendus, et ce que j'ai vu tout d'abord était une unique plume d'aigle juste devant moi. Puis la plume était un aigle tacheté qui dansait devant moi en battant des ailes, et il lançait le sifflement strident qui est le sien. Mon corps ne bougeait pas du tout, mais je regardais devant moi et j'avançais très vite dans la direction où je regardais.

Il y avait une crête juste devant moi et j'ai cru que j'allais foncer droit dedans, mais je suis passé juste au-dessus. De l'autre côté de la crête, j'ai vu un pays magnifique où beaucoup, beaucoup de gens campaient en un grand cercle. Je voyais qu'ils étaient heureux et qu'ils vivaient dans l'abondance. Il y avait partout des râteliers pleins de viande qui séchait. L'air était pur et magnifique avec une vivante lumière qui régnait partout. Tout autour du cercle, des chevaux heureux et gras broutaient une herbe fraîche et verte. Et des animaux de toutes sortes étaient répandus partout sur les vertes collines, et les chasseurs revenaient avec leur viande en chantant.

Je planais par-dessus les tentes et j'ai commencé à descendre, les pieds les premiers, vers le centre du cercle où je voyais un bel arbre tout vert et plein de fleurs. Quand j'ai touché le sol, deux hommes se sont approchés de moi, et ils portaient des chemises sacrées confectionnées et peintes d'une certaine manière. Ils sont venus à moi et ont dit : « Il n'est pas encore temps de voir ton père, mais il est heureux. Tu as un travail à faire. Nous allons te donner quelque chose que tu rapporteras à ton peuple, et avec cela ils viendront voir ceux qu'ils aiment. »

J'ai compris que c'était la manière dont leurs chemises sacrées étaient faites qu'ils voulaient que je rapporte. Ils m'ont dit de m'en retourner, alors je me suis de nouveau élevé dans les airs, allant à toute vitesse. Quand je suis arrivé juste au-dessus de la place de danse, les gens dansaient toujours, mais il semblait qu'ils ne faisaient aucun bruit. J'espérais que l'arbre desséché serait en fleur, mais il était mort.

Puis je suis retombé dans mon corps, et à ce moment-là j'ai entendu des voix tout autour et au-dessus de moi, je me suis retrouvé assis par terre. Beaucoup de gens s'étaient attroupés et me demandaient quelle vision j'avais eue. Je leur ai raconté ce que j'avais vu, et je leur rapportai de mémoire l'image des chemises sacrées que portaient les deux hommes.

Ce soir-là, nous nous sommes réunis, quelques-uns d'entre nous, à la tente de Grande-Route (Big Road) et nous avons décidé d'utiliser les chemises des esprits que j'avais vues. Puis le lendemain j'ai confectionné les chemises des esprits durant toute la journée, et je les ai peintes de la manière sacrée que j'avais vu dans ma vision. Pendant que je faisais ces chemises, je pensais que dans ma vision

tout était comme au vieux temps et que l'arbre était en fleur, mais quand je suis revenu l'arbre était mort. Et je pensais que si ce monde-ci voulait faire ce qu'enseigne la vision, l'arbre pourrait fleurir ici aussi.

La première chemise que j'ai faite a été pour Qui-craint-le-Faucon (Afraid of Hawk), et la seconde pour le fils de Grande-Route.

Dans l'après-midi, j'ai fait une baguette sacrée comme celle que j'avais vue dans ma première vision, et je l'ai peinte en rouge avec la peinture sacrée du Wanekia. À la pointe, j'ai attaché une plume d'aigle, et puis je l'ai apportée à la danse, ayant revêtu la chemise sacrée comme je l'avais vu.

À cause de ma vision et du pouvoir que j'avais, on m'a demandé de mener la danse le matin suivant. Nous nous sommes tous rangés sur une ligne, face à l'ouest, et j'ai prié : « Père, Grand Esprit, regarde-moi ! La nation qui est avec moi est au désespoir. La nouvelle terre que tu nous as promise, tu me l'as montrée. Fais que ma maison la voie aussi. »

Après la prière, nous sommes restés debout, la main droite levée vers l'ouest, et nous avons tous commencé à pleurer, et là, pendant que nous pleurions, plusieurs se sont évanouis avant le début de la danse.

Pendant que nous dansions, j'ai de nouveau eu la même étrange sensation que j'avais déjà ressentie, comme si mes pieds ne touchaient plus la terre et se balançaient. Ours-qui-Rue et Bon-Tonnerre me tenaient par les bras. Au bout d'un moment, il m'a semblé qu'ils me lâchaient, et une fois de plus je flottais la tête en avant, le visage tourné vers le bas, les bras écartés, et l'aigle tacheté dansait de nouveau devant moi, et j'ai entendu son sifflement perçant et son cri.

J'ai de nouveau vu la crête, et comme je m'en approchais, un grondement profond venait de là et une flamme a jailli. Mais j'ai glissé juste au-dessus. Devant moi se trouvaient six villages dans un beau pays clair et verdoyant et dans une vivante lumière. J'ai tourné et glissé au-dessus, puis suis descendu sur le côté sud des villages. Et comme je touchais le sol, douze hommes sont venus à moi et m'ont dit : « Notre Père, le chef de ceux qui ont deux jambes, est celui que tu dois voir ! »

Puis ils m'ont conduit au centre du cercle où, une fois de plus, j'ai vu l'arbre sacré tout plein de feuilles et de fleurs.

Mais je n'ai pas vu que cela. Contre l'arbre, un homme se tenait debout, les bras largement ouverts devant lui. Je l'ai regardé attentivement, mais je ne pouvais pas dire à quel peuple il appartenait. Il n'était pas un Wasichou, et il n'était pas un Indien. Ses cheveux étaient longs et pendaient librement, et sur le côté gauche de la tête il portait une plume d'aigle. Son corps était fort et beau à voir, et il était peint en rouge. J'essayais de le reconnaître, mais je n'y arrivais pas. Il était vraiment un très bel homme. Pendant que je le regardais fixement, son corps s'est mis à changer et est devenu extrêmement beau, ayant toutes les couleurs de la lumière, et la lumière rayonnait autour de lui. Il parla, comme chantant : « Ma vie est telle que tous les êtres de la terre et toutes les choses qui poussent m'appartiennent. Ton père, le Grand Esprit, l'a dit. Et toi aussi, tu dois le dire. »

Puis il s'en est allé, comme une lumière dans le vent.

Les douze hommes qui étaient là ont parlé ainsi : « Regarde-les ! C'est ainsi que doit être la vie de ton peuple ! »

J'ai encore vu combien le jour était beau, le ciel tout bleu et tout plein de lumière jaune au-dessus de la terre verdoyante. Et j'ai vu que tous les gens étaient jeunes et beaux. Il n'y avait pas de vieux là-bas, et pas d'enfants non plus, que des gens à peu près du même âge, et ils étaient tous beaux.

Puis douze femmes se sont tenues devant moi et ont dit : « Regarde-les ! Tu rapporteras sur la terre leur façon de vivre. » Après qu'elles eurent parlé, j'ai entendu chanter vers l'ouest, et j'ai appris le chant que j'entendais.

Puis un des douze hommes a pris deux baguettes, l'une peinte en blanc, l'autre en rouge, et les plantant dans le sol il a dit : « Prends-les ! Tu pourras compter sur elles. Dépêche-toi ! »

Je me suis mis à marcher et il m'a semblé qu'un grand vent soufflait sous moi et m'emportait. J'étais dans les airs, les bras étendus, et j'avançais vite. Il y avait une rivière sombre et terrifiante que je devais traverser, et j'étais effrayé. Elle bondissait, tumultueuse et pleine de furieuse écume. Puis j'ai regardé en bas et j'ai vu beaucoup d'hommes et de femmes qui essayaient de traverser la

terrifiante et sombre rivière, mais ils n'y parvenaient pas. Ils ont levé les yeux vers moi en sanglotant et ont crié : « Aide-nous ! » Mais je ne pouvais pas m'arrêter de planer, car c'était comme si un grand vent soufflait au-dessous de moi.

Puis j'ai de nouveau vu les gens de mon peuple terrestre sur la place de danse, et je suis retombé dans mon corps qui se trouvait couché là. Et j'étais assis, et les gens étaient rassemblés autour de moi pour me demander quelle vision j'avais eue.

J'ai raconté ma vision avec des chants, et les vieux les ont expliqués aux autres. J'ai chanté un chant dont les paroles étaient celles que le Wanekia avait dites sous l'arbre en fleur, et l'air était celui que j'avais entendu à l'ouest après que les douze femmes avaient parlé. Je l'ai chanté quatre fois, et après la quatrième tous les gens se sont mis à sangloter parce que les Wasichous nous avaient enlevé notre monde merveilleux.

Je pensais et repensais à cette vision. Les six villages semblaient représenter les Six Grands-Pères que j'avais vus, il y a bien longtemps, dans la tente de l'arc-en-ciel flamboyant, et j'étais allé dans le sixième village, qui correspondait au sixième Grand-Père, l'Esprit de la Terre, car c'est lui que je devais défendre dans le monde. Je me demandais si le Wanekia ne serait pas l'homme rouge de ma grande vision, lequel s'était changé en bison, et puis en plante à quatre rayons, la plante de l'étoile du matin qui est celle de la compréhension. Je pensais que les douze hommes et les douze femmes représentaient les lunes de l'année.

23. La tourmente arrive

Tandis que ces événements se passaient, l'été tirait à sa fin (1890). Je ne savais pas alors tout ce qui se passait en d'autres endroits, mais j'entendais parler de certaines choses, et j'en ai entendu davantage par la suite.

Quand Bon-Tonnerre et Ours-qui-Rue sont revenus du Wanekia, au printemps, les Wasichous de Pine Ridge les ont mis en prison pendant quelque temps, puis les ont relâchés. Cela montrait que les Wasichous avaient peur de quelque chose. À la lune des cerises noires (août), beaucoup de gens dansaient au camp de No Water, à Clay Creek, et l'agent est venu et leur a dit d'arrêter de danser. Ils ont refusé de s'arrêter, et ils ont dit qu'ils se battraient pour leur religion s'ils avaient à le faire. L'agent s'en est allé et ils ont continué à danser. Ils l'ont appelé Jeune-Homme-qui-a-peur-des-Lakotas. (Young Man Afraid of Lakotas).

Plus tard, j'ai entendu dire que les Brûlés dansaient là-bas à l'est de nous. Et puis j'ai entendu dire que les gens de Grand-Pied (Big Foot) dansaient dans la réserve de Good River. Et aussi qu'Ours-qui-Rue était allé au camp de Taureau-Assis, sur Grand River, et que là aussi les gens dansaient. Le mot se répandait que partout les Indiens se mettaient à danser.

Les gens étaient affamés et au désespoir, et beaucoup croyaient en un monde meilleur qui devait venir. Les Wasichous ne nous ont donné que moins de la moitié du bétail bovin qu'ils nous avaient promis dans le traité, et c'était du pauvre bétail. Au début, nos gens n'ont pas voulu accepter ce bétail, car il y en avait trop peu et il était trop maigre. Mais par la suite, ils n'ont plus eu comme choix que de le prendre ou de mourir de faim. Nous avons donc reçu plus de mensonges que de bétail, et nous ne pouvions pas manger des mensonges. Quand l'agent a dit aux gens d'arrêter de danser, leur cœur leur a fait mal.

Après la danse à Wounded Knee, je me suis rendu chez les Brûlés qui campaient à Cut Meat Creek à ce moment-là, et j'ai pris avec moi six de ces chemises que j'avais vu porter par les douze hommes de ma vision, et six robes comme celles que portaient les

femmes. Je les ai données aux Brûlés et ils en ont fait d'autres pour eux-mêmes.

Nous avons dansé à cet endroit-là, et une autre vision m'est venue. J'ai vu un arc-en-ciel flamboyant comme celui que j'avais vu dans ma première vision. Au-dessous de l'arc-en-ciel était une tente faite de nuages. Au-dessus de moi un aigle tacheté prenait son vol, et il m'a dit : « Souviens-toi de ceci. » C'est tout ce que j'ai vu et entendu.

J'ai beaucoup repensé à cela depuis, et j'ai pensé que c'est là que j'ai fait ma grande erreur. J'avais eu une très grande vision et je n'aurais dû compter que sur elle pour me guider vers le bien. Mais j'ai suivi les petites visions que j'avais eues quand je dansais à Wounded Knee Creek. La vision de l'arc-en-ciel flamboyant avait peut-être pour but de me mettre en garde, et je n'ai pas compris. Je ne me suis pas confié à ma grande vision comme j'aurais dû. Je me suis confié aux deux baguettes que j'avais vues dans la petite vision. Il est difficile de suivre une grande vision, dans ce monde de ténèbres et d'ombres changeantes. Parmi ces ombres, l'homme se perd.

Quand je suis revenu de chez les Brûlés, le temps commençait à se refroidir. Beaucoup de Brûlés m'accompagnaient quand je suis revenu et ont joint les Oglalas pour la danse à Wounded Knee. Nous avons entendu dire qu'il y avait des soldats à Pine Ridge et que d'autres ne cessaient d'arriver. Puis, un matin, nous avons appris que les soldats étaient en marche vers nous, alors nous avons levé le camp et nous nous sommes déplacés vers Grass Creek. De là nous sommes allés à White Clay, où nous sommes restés un certain temps et avons dansé.

Tonnerre-de-Feu, Blessure-Rouge (Red Wound) et Jeune-Cheval-Américain (Young American Horse) sont venus vers nous avec un message des soldats disant que cette question de la danse des esprits devait être examinée et qu'il faudrait établir des règles à ce sujet, mais qu'ils ne cherchaient pas à interdire la danse. Mais pouvions-nous croire quoi que ce soit de ce que nous disaient les Wasichous ? Ils parlaient avec des langues fourchues.

Nous nous sommes déplacés plus près de Pine Ridge et avons fait le camp. Il y avait maintenant beaucoup de soldats rassemblés, et que venaient-ils faire ici ?

Il y a eu une grande réunion avec l'agent, mais je ne suis pas allé l'écouter. Il a établi une règle disant que nous pourrions danser trois jours durant chaque lune, et que le reste du temps nous devrions aller vivre par nous-mêmes d'une manière ou d'une autre. Il n'a pas dit comment nous pourrions faire ça. Mais le peuple a accepté.

Le jour suivant, j'étais assis dans une tente avec Bon-Tonnerre quand un policier est venu vers nous et nous a dit : « Je n'ai pas été envoyé ici, mais je suis venu pour votre bien et vous dire ce que j'ai entendu : qu'ils vont vous arrêter tous les deux. »

Bon-Tonnerre a pensé que nous devrions aller vers les Brûlés, qui avaient un grand camp à Wounded Knee, au-dessous de Manderson. Alors ce même soir nous nous sommes mis en selle et sommes partis. Par Pepper Creek et White Horse Creek, nous sommes arrivés à Wounded Knee et avons descendu vers le camp des Brûlés. Ils étaient contents de nous voir.

Le matin, le crieur a fait la tournée pour annoncer une réunion. J'ai parlé aux Brûlés, et voici ce que je leur ai dit : « Mes parents, il y a une certaine chose que nous avons faite. De cette chose sacrée, nous avons eu des visions. Dans ces visions, nous avons vu, et aussi entendu, que nos parents qui s'en sont allés avant nous sont dans cet Autre Monde qui nous a été révélé, et que nous aussi nous devons aller là-bas. Ils sont maintenant même avec le Wanekia. Si les Wasichous veulent nous combattre, laissez-les faire. N'ayez qu'un grand désir à l'esprit, et prenez courage. Nous devons nous confier à ceux qui sont partis et qui sont dans ce monde nouveau qui vient. »

D'autres Brûlés sont venus de Porcupine et Medicine Root Creek, et nous avons tous levé le camp et sommes descendus par Wounded Knee vers Smoky Earth River (la White). Puis une « robe noire » (prêtre catholique) est venue et a essayé de nous amadouer pour que nous nous en retournions. Nos gens lui ont dit que les promesses des Wasichous ne valaient rien, que tout ce qu'ils avaient promis n'était que mensonge. Quelques Oglalas seulement sont repartis avec la « robe noire ». C'était un homme bon, et il a été gravement blessé cet hiver lors du massacre de la bande de Grand-Pied. C'était un homme très bon, et pas comme les autres Wasichous. {65}

De Smoky Earth River, nous sommes allés vers l'endroit où campait Hautes-Poches (High Pockets), au sud-ouest du sommet des Badlands{66}. Pendant que nous étions là, Cheval-Américain (American Horse) et Tonnerre-Rapide (Fast Thunder) sont venus vers nous. Ils étaient chefs l'un et l'autre et ils venaient pour nous ramener à Pine Ridge. Il nous a fallu obéir. Les Brûlés ne voulaient pas obéir et ils ont essayé de nous empêcher de partir. Ils nous ont frappés et il y a eu de la bagarre pendant un moment, mais nous avons fini par y aller, puisque nous le devions de toute manière. Ours-qui-Rue est resté avec les Brûlés cette fois, mais il est venu à Pine Ridge un peu plus tard. Un très petit nombre de Brûlés sont venus avec nous.

Nous avons campé à White River, puis à White Clay, puis à Cheyenne Creek au nord de Pine Ridge. La plupart des Oglalas campaient aussi dans les environs.

C'est à ce moment-là que de mauvaises nouvelles nous sont parvenues du nord. On a entendu dire que quelques policiers de Standing Rock étaient allés à Grand River pour arrêter Taureau-Assis, et qu'il n'avait pas voulu se laisser prendre. Alors il y a eu un combat et ils l'ont tué.

On était vers la fin de la lune des arbres craquants, et j'avais vingt-sept ans (décembre 1890). Nous avons entendu dire que Grand-Pied descendait des Badlands avec environ quatre cents personnes. Certaines d'entre elles appartenaient à la bande de Taureau-Assis. Elles avaient fui lorsque Taureau-Assis avait été tué et elles avaient rejoint Grand-Pied à Good River. Il n'y avait à peu près qu'une centaine de guerriers dans cette bande, et tous les autres étaient des femmes, des enfants et quelques hommes âgés. Ils étaient tous affamés et souffrants du froid, et Grand-Pied était si malade qu'on devait le transporter en traîneau{67}. Ils s'étaient tous enfuis pour se cacher dans les Badlands, et maintenant ils revenaient parce qu'ils étaient affamés et gelés. Après avoir franchi la rivière Smoky Earth, ils ont remonté Medicine Root Creek jusqu'à sa source. C'est là que les soldats les cherchaient. Les soldats avaient tout ce qu'il leur fallait, ils n'avaient ni faim ni froid. Près de Porcupine Butte, les soldats sont tombés sur les gens de Grand-Pied, lesquels se sont rendus et sont venus, accompagnés par les soldats, à Wounded Knee Creek, où se trouve actuellement le magasin Brenan.

Dans l'après-midi, nous avons entendu dire que les gens de Grand-Pied campaient avec les soldats, là-bas à quelques vingt kilomètres d'où nous étions quand on prend par la vieille route. C'est le lendemain matin (29 décembre) qu'il s'est passé quelque chose de terrible.

24. Le massacre de Wounded Knee

Dans l'après-midi qui a précédé cet événement, je me suis rendu à Pine Ridge, où j'ai entendu parler de ces choses, et c'est pendant que j'étais là que les soldats se sont mis en route pour l'endroit où étaient les gens de Grand-Pied. Cela faisait bien quelques cinq cents soldats qui se trouvaient là le lendemain matin. Quand je les ai vus se mettre en route, j'ai senti que quelque chose de terrible allait se passer. Je n'ai presque pas dormi cette nuit-là. J'ai marché par là autour presque toute la nuit.

Le matin, je suis sorti pour voir mes chevaux, et pendant que j'étais dehors, j'ai entendu tirer du côté de l'est, et d'après le son j'ai su que c'était des fusils-chariots (canons) qui tiraient. Ces sons me traversaient le corps et je sentais que quelque chose de terrible se passait.

Quand je suis arrivé au camp avec les chevaux, un homme est venu à moi et m'a dit : « Hey-hey-hey ! Les gens qui arrivent se font tirer dessus ! Je le sais ! » J'ai sellé mon cheval fauve et j'ai revêtu ma chemise sacrée. Je l'avais faite tout spécialement pour moi et elle ne devait être portée par personne d'autre. Sur le dos, il y avait un aigle tacheté aux ailes déployées, et sur l'épaule gauche était l'étoile du matin, car lorsqu'on regarde le sud, cette épaule est en direction de l'est. À travers la poitrine, de l'épaule gauche à la hanche droite, était l'arc-en-ciel flamboyant, et il y avait un autre arc-en-ciel autour du cou, comme un collier, avec une étoile en bas. À chaque épaule, coude et poignet était une plume d'aigle. Et toute la chemise était couverte d'éclairs rouges. Vous voyez que cela venait de ma grande vision, et vous allez voir comment cela m'a protégé ce jour-là.

J'ai peint mon visage en rouge, et dans mes cheveux j'ai placé une unique plume d'aigle pour Celui qui est en haut.

Je n'ai pas mis longtemps à me préparer, car j'entendais toujours tirer des coups de feu.

Je suis parti tout seul sur la vieille route qui court à travers les collines jusqu'à Wounded Knee. Je n'avais pas de fusil. Je ne portais que l'arc sacré de l'est que j'avais vu dans ma grande vision. Je n'étais pas allé bien loin qu'une bande de jeunes hommes est arrivée au

galop derrière moi. Les deux premiers hommes étaient Aime-la-Guerre (Loves War) et Wasichou-de-Fer (Iron Wasichu). Je leur ai demandé ce qu'ils allaient faire et ils m'ont dit qu'ils voulaient seulement voir de quel côté avait lieu la fusillade. Puis d'autres sont arrivés dont certains étaient des hommes plus âgés.

Nous chevauchions rapidement et nous étions maintenant une vingtaine. La fusillade devenait plus bruyante. Un cavalier est arrivé de là-bas au grand galop et il nous a crié : « Hey-hey-hey ! Ils les ont tués ! » Puis il a cinglé son cheval et est parti à toute vitesse dans la direction de Pine Ridge.

En quelques instants nous sommes arrivés au sommet de la crête où, quand vous regardez à l'est, vous pouvez voir pour la première fois le monument et le champ funéraire sur la petite colline où se trouve l'église. C'est là que cette terrible chose a commencé. Juste au sud du champ funéraire, sur la petite colline, un profond ravin asséché court à peu près d'est en ouest, très sinueux, et il remonte à l'ouest presque jusqu'au sommet de la crête où nous étions alors. Il n'avait pas de nom, mais de nos jours les Wasichous l'appellent parfois Battle Creek. Nous nous sommes arrêtés sur la crête à distance du début du ravin. Les fusils-chariots tiraient toujours sur la petite colline, et ils ont continué à tirer, et ont atteint le ravin. Il y avait une intense fusillade là-bas au fond, et il y avait des cris partout, et nous voyions les hommes de la cavalerie disséminés sur la colline devant nous. Certains chevauchaient le long du ravin et tiraient dedans, où les femmes et les enfants s'enfuyaient et cherchaient à se cacher dans les ravinoles et derrière les pins rabougris.

Un peu en avant de nous, juste au-dessous du début du ravin sec, il y avait des femmes et des enfants qui étaient blottis contre un talus de terre glaise, et des soldats pointaient leurs fusils contre eux.

Nous nous sommes arrêtés derrière la crête et j'ai dit aux autres : « Prenez courage ! Ceux-là sont nos parents. Nous allons essayer de les ramener. » Puis nous avons tous chanté un chant qui allait ainsi :

J'ai dit : Je suis une nation d'êtres du tonnerre.
J'ai dit : Je suis une nation d'êtres du tonnerre.
Il faut que vous viviez.

Il faut que vous viviez.
Il faut que vous viviez.
Il faut que vous viviez. »

Puis j'ai chevauché sur la crête et les autres m'ont suivi, et nous criions tous : « Prenez courage ! Il est temps de se battre ! » Les soldats qui gardaient nos parents nous ont tiré dessus, puis se sont enfuis à toute vitesse, et d'autres soldats à cheval de l'autre côté du ravin aussi. Nous avons rejoint nos parents et les avons fait passer de l'autre côté de la crête au nord-ouest où ils pourraient se mettre en sûreté.

Je n'avais pas de fusil, et quand nous chargions, je tenais seulement l'arc sacré bien haut devant moi dans ma main droite. Les balles ne nous ont pas atteints du tout.

Nous avons trouvé un petit bébé couché tout seul au haut du ravin. C'était une petite fille, et je ne pouvais pas la prendre juste à ce moment-là. Mais je l'ai emportée plus tard et certains des nôtres l'ont adoptée. Je l'ai emballée bien serrée dans un châle qui était autour d'elle et je l'ai laissée là. L'endroit était sûr, et j'avais d'autres choses à faire.

Les soldats avaient couru sur les collines à l'est, où se trouvaient d'autres soldats, et ils étaient descendus de cheval et couchés par terre. J'ai dit aux autres de rester en arrière et j'ai chargé les soldats en tenant l'arc sacré dans ma main droite et en le brandissant vers eux. Ils m'ont tous tiré dessus et j'entendais les balles siffler tout autour de moi, mais j'ai lancé mon cheval droit sur eux et, quand j'ai été tout près, j'ai fait demi-tour. D'autres soldats, de l'autre côté du ravin, se sont mis aussi à me tirer dessus, mais je suis revenu vers les autres sans être atteint du tout.

Pendant ce temps, beaucoup d'autres Lakotas qui avaient entendu la fusillade arrivaient de Pine Ridge, et tous ensemble nous avons chargé les soldats. Ils se sont enfuis vers l'est, où la bataille avait commencé. Nous avons continué en descendant le long du ravin, et ce que nous avons découvert était horrible. Femmes et enfants et petits bébés morts et blessés étaient éparpillés tout le long du ravin où ils avaient cherché à fuir. Les soldats les avaient poursuivis dans leur fuite et les avaient assassinés. Par places, ils étaient en tas, parce qu'ils s'étaient blottis ensemble, et d'autres

étaient éparpillés partout. Parfois des groupes avaient été tués et déchiquetés quand les fusils-chariots les avaient atteints. J'ai vu un petit bébé qui essayait de téter sa mère, mais elle était morte et tout ensanglantée.

Il y avait deux petits garçons à un endroit du ravin. Ils avaient des fusils et ils s'étaient mis tout seuls à tuer des soldats. On pouvait voir les soldats qu'ils avaient tués. Ces garçons étaient tout seuls à cet endroit, et ils n'ont pas été blessés. Ils étaient braves.

Quand nous avons repoussé les soldats, ils se sont terrés, et nous n'étions pas assez nombreux pour les déloger. Mais dans l'après-midi ils s'en sont allés de Wounded Knee Creek et nous avons pu voir ce qu'ils avaient fait.

Hommes, femmes et enfants étaient entassés et éparpillés sur tout le replat situé au pied de la petite colline où les soldats avaient leurs chariots, et à l'ouest, tout le long du ravin sec jusqu'au haut de la crête, les femmes, les enfants et les bébés morts étaient répandus.

Quand j'ai vu cela, j'aurais voulu être mort aussi, mais je n'étais pas triste pour les femmes et les enfants. Il valait mieux pour eux qu'ils soient heureux dans l'autre monde, et j'aurais voulu y être aussi. Mais avant d'y aller, je voulais me venger. Je me disais qu'un jour viendrait peut-être, et que nous aurions notre revanche.

Après que les soldats sont partis, mon ami Chef-Chien (Dog Chief) m'a dit comment tout avait commencé, et il était près d'Oiseau-Jaune (Yellow Bird) quand cela est arrivé. Et voici comment :

Dans la matinée, les soldats se sont mis à prendre tous les fusils des gens de Grand-Pied qui campaient sur le replat au pied de la petite colline où sont maintenant le champ funéraire et le monument. Les gens avaient empilé la plupart de leurs fusils, et même leurs couteaux, près de la tente où Grand-Pied, malade, était couché. Les soldats étaient sur la petite colline tout autour, et il y avait des soldats de l'autre côté du ravin asséché, au sud, et aussi le long du vallon de Wounded Knee à l'est. Les gens étaient presque encerclés, et les fusils-chariots étaient pointés sur eux.

Quelques-uns n'avaient pas encore donné leurs fusils, aussi les soldats fouillaient toutes les tentes, lançant les objets n'importe où et donnant des coups de pied à tout ce qu'ils trouvaient. Il y avait un

homme du nom d'Oiseau-Jaune, et il se tenait debout avec un autre homme devant la tente où Grand-Pied, malade, était couché. Ils s'étaient enveloppés de draps blancs, avec des trous au niveau des yeux pour qu'ils puissent voir, et ils avaient des fusils en dessous. Un officier est venu pour les prendre. Il avait déjà pris le fusil de l'autre homme, et il allait prendre celui d'Oiseau-Jaune. Mais Oiseau-Jaune ne voulait pas le lâcher. Il a lutté avec l'officier, et tandis qu'ils luttaient, le coup est parti et a tué l'officier. Les Wasichous et certains autres ont dit qu'il l'avait fait exprès, mais Chef-Chien qui se trouvait juste à côté m'a dit que ce n'était pas vrai. Aussitôt que le coup est parti, m'a dit Chef-Chien, un officier a tiré et tué Grand-Pied qui était couché malade dans la tente.

Puis tout à coup personne n'a plus su ce qui se passait, sinon que tous les soldats s'étaient mis à tirer et que les fusils-chariots tiraient droit sur les gens.

Beaucoup ont été abattus sur place. Les femmes et les enfants se sont enfuis vers le ravin, vers l'est, tombant un à un, car les soldats tiraient sur eux. Il n'y avait à peu près qu'une centaine de guerriers et environ cinq cents soldats. Les guerriers ont bondi vers l'endroit où ils avaient empilé leurs fusils et leurs couteaux. Et avant qu'ils aient pu atteindre leurs armes, ils se sont battus contre les soldats avec leurs mains.

Chef-Chien a vu Oiseau-Jaune sauter dans une tente avec son fusil, et de là il a tué des soldats jusqu'à ce que la tente prenne feu. Puis il est mort criblé de balles.

Ces choses se passaient durant une belle journée d'hiver. Le soleil brillait. Mais après que les soldats furent partis, ayant accompli leur sale besogne, la neige, lourde, s'est mise à tomber. Le vent s'est levé durant la nuit. Il y a eu une violente tempête et le froid est devenu très intense. La neige s'engouffrait profondément dans le ravin tortueux qui ne fut plus qu'un long tombeau de femmes, d'enfants et de bébés massacrés, qui n'avaient cherché qu'à s'enfuir, et qui n'avaient jamais fait aucun mal.

25. La fin du rêve

Après que les soldats furent partis, nous sommes allés, Corneille-Rouge (Red Crow) et moi, à Pine Ridge, et j'ai emmené le petit bébé dont je vous ai parlé. Corneille-Rouge en avait un aussi.

Nous revenions à Pine Ridge parce que nous pensions que la paix régnait chez nous, mais ce n'était pas le cas. Pendant que nous étions loin, il y avait eu de la bagarre autour de l'agence, et nos gens étaient tous partis. Ils avaient filé si précipitamment qu'ils avaient laissé les tentes dressées.

Il faisait presque nuit lorsque nous sommes arrivés au nord de Pine Ridge, là où se trouve maintenant l'hôpital, et des soldats ont tiré sur nous, mais sans nous atteindre. Nous avons parcouru le camp, et il était tout vide. Nous étions affamés, car nous n'avions rien mangé depuis tôt le matin, aussi nous avons jeté un coup d'œil dans les tentes jusqu'à ce que nous trouvions un pot où l'on avait cuit du *pa-pa* (viande séchée). Nous nous sommes assis et avons commencé à manger. Pendant que nous mangions, les soldats ont tiré sur la tente et une balle l'a traversée juste entre Corneille-Rouge et moi, jetant de la poussière dans notre soupe. Mais nous avons continué à manger jusqu'à ce que nous ayons le ventre plein. Puis nous avons pris les bébés, enfourché nos chevaux et sommes partis. Si au moins cette balle m'avait tué, je serais mort avec du *pa-pa* plein la bouche.

Le peuple avait fui et avait descendu Clay Creek, et nous avons suivi leurs traces. Il faisait noir maintenant, et tard dans la nuit nous sommes arrivés au lieu où ils campaient sans aucune tente. Ils étaient assis autour de petits feux, et la neige commençait à tomber. Nous avons marché parmi eux et j'ai entendu la voix de ma mère. Elle chantait un chant funèbre pour moi, car elle était certaine que j'étais mort là-bas. Elle a été si heureuse de me voir qu'elle s'est mise à pleurer et pleurer.

Des femmes qui avaient du lait ont nourri les petits bébés que Corneille-Rouge et moi avions apportés.

Je crois que personne n'a fermé l'œil de la nuit, sinon les bébés. La neige tombait dru et nous n'avions pas de tentes.

Quand le jour est venu, une troupe de guerriers s'est mise en route et je suis parti avec eux, mais cette fois j'ai pris un fusil avec moi. Quand j'étais parti pour Wounded Knee, le jour précédent, je n'avais pris que mon arc sacré qui n'était pas fait pour tirer. Car j'avais quelques doutes au sujet de la religion du Wanekia dans ce temps, et à cause de cela que je ne voulais pas tuer qui que ce soit.

Mais mes sentiments avaient tout à fait changé. Après ce que j'avais vu là-bas, je voulais une revanche. Je voulais tuer.

Nous avons traversé White Clay Creek et l'avons remonté sur le versant ouest. Bientôt nous avons entendu de nombreux coups de feu. Nous avons donc piqué à l'ouest, suivant une crête en direction de la bataille. C'était proche de la mission, et la mission porte encore les traces de nombreuses balles.

De la crête, nous avons vu que les Lakotas étaient des deux côtés du ruisseau et tiraient sur des soldats qui descendaient le ruisseau. En regardant en bas, nous avons vu un petit ravin, et après le ravin s'élevait une haute colline. Nous avons traversé et sommes montés sur la colline. C'était juste là qu'ils se battaient, et un Lakota m'a crié : « Élan-Noir, c'est le jour pour accomplir une grande chose ! » J'ai répondu : « How ! »[{68}]

Puis j'ai sauté de cheval et me suis frotté avec de la terre pour montrer aux Pouvoirs que je n'étais rien sans leur aide. Puis j'ai pris mon fusil, sauté sur mon cheval et galopé jusqu'au sommet de la colline. Juste en dessous de moi les soldats tiraient, et mes gens m'ont crié de ne pas descendre, car il y avait de bons tireurs parmi les soldats et je risquais d'être tué pour rien.

Mais je me suis souvenu de ma grande vision, cette partie où les oies venues du nord apparaissaient. Je dépendais de leur pouvoir. Étendant les bras et tenant mon fusil de la main droite, comme une oie plane quand elle vole bas et tourne lors d'un changement de temps, j'ai fait le son que font les oies – br-r-r-p, br-r-r-p, br-r-r-p – et j'ai chargé. Les soldats m'ont vu et se sont mis à tirer serré sur moi. J'ai continué tout droit sur mon cheval fauve au galop, je leur ai tiré au visage quand j'ai été près d'eux, puis j'ai tourné et ai remonté la colline.

Pendant tout ce temps, les balles sifflaient à mes oreilles, mais je n'ai pas été touché. Je n'avais même pas peur. C'était comme un

rêve où il y aurait une fusillade. Mais c'est juste quand j'ai atteint le sommet de la colline que ce fut soudain comme si je me réveillais, et j'ai eu peur. J'ai laissé tomber mes bras et j'ai cessé de pousser le cri de l'oie. Et au même instant j'ai senti quelque chose qui déchirait ma ceinture, comme si quelqu'un m'avait frappé avec le dos d'une hache à cet endroit. Je suis presque tombé de selle, mais j'ai réussi à me retenir, et je suis passé par-delà la colline.

Un vieil homme nommé Protecteur (Protector) était là et il est accouru pour m'aider, car j'étais en train de tomber de mon cheval. Je vais vous montrer comment la balle m'a frappé de côté, ici, à travers le ventre (montrant une longue et profonde cicatrice sur l'abdomen). Mes intestins sortaient. Protecteur a déchiré une couverture en bandes et me l'a attachée tout autour, de façon que mes intestins restent dedans. Maintenant j'étais pris d'une frénésie meurtrière, et j'ai dit à Protecteur : « Aide-moi à monter sur mon cheval ! Je veux aller là-bas ! » Mais Protecteur m'a dit « Non, mon neveu ! Tu ne dois pas mourir aujourd'hui. Ce serait folie. Ton peuple a besoin de toi. Il y aura un meilleur jour pour mourir. » Il m'a hissé sur ma selle et a conduit mon cheval au bas de la colline. Alors j'ai commencé à me sentir vraiment mal.

Il semblait alors que les soldats allaient être anéantis, et les Lakotas se battaient avec une ardeur redoublée, mais j'ai entendu dire que, après que je suis parti, les soldats wasichous noirs sont venus et les Lakotas ont dû battre en retraite.

Il y avait bon nombre de nos enfants dans la mission, et les sœurs et les prêtres prenaient soin d'eux. J'ai entendu dire qu'il y avait eu, au beau milieu de la bataille, des sœurs et des prêtres qui aidaient les blessés et priaient.

Il y avait un homme du nom de Petit-Soldat (Little Soldier) qui s'est occupé de moi et m'a conduit vers l'endroit où nos gens campaient. Pendant que nous étions à la bataille de la Mission, ils s'étaient enfuis à O-ona-gazhee{69} et campaient tout en haut, où les femmes et les enfants seraient à l'abri des soldats. Vieille-Corne-Creuse (Old Hollow Horn) était là. Il était un medecine-man de très grand pouvoir, et il était venu pour guérir ma blessure. En trois jours j'ai pu marcher, mais je gardais une bande attachée autour de mon ventre.

Nous étions maintenant presque au milieu de la lune du gel dans la tente (janvier). Nous avons entendu que les soldats étaient à Smoky Earth River, et qu'ils étaient en marche pour venir nous attaquer à O-ona-gazhee. Ils étaient près du camp de Plume-Noire (Black Feather). Alors une bande d'environ soixante des nôtres est partie sur le sentier de la guerre pour aller les trouver. Ma mère a essayé de me retenir chez nous, car même si je pouvais marcher et monter mon cheval, ma blessure n'était pas tout à fait guérie. Mais j'ai refusé de rester, car après ce que j'avais vu à Wounded Knee, je voulais avoir une occasion de tuer des soldats.

Nous avons descendu Grass Creek jusqu'à Smoky Earth, que nous avons traversée, et nous avons continué en aval. Bientôt, depuis le sommet d'une colline, nous avons vu des chariots et la cavalerie qui les gardait. Les soldats étaient en train de faire un enclos avec leurs chariots et se préparaient pour le combat. Nous avons sauté de cheval et sommes allés derrière des collines jusqu'à un petit monticule sur lequel nous avons rampé pour aller observer le camp. Quelques soldats menaient des chevaux tout harnachés vers une petite rivière, pour les faire boire, et j'ai dit aux autres : « Si vous restez ici pour tirer sur les soldats, je vais charger là-bas et attraper quelques bons chevaux. » Ils connaissaient mon pouvoir, donc ils ont été d'accord, et j'ai chargé sur mon cheval fauve tandis qu'ils tiraient. J'ai pris sept chevaux, mais quand je suis revenu avec eux, tous les soldats m'ont vu et ont commencé à tirer. Ils ont tué deux de mes chevaux, mais j'en ai ramené cinq en lieu sûr, et je n'ai pas été touché. Quand je me suis trouvé hors de portée, j'ai pris un magnifique cheval bai et j'ai laissé filer mon propre cheval. Puis j'ai conduit les autres vers notre groupe.

De nouveaux renforts de cavalerie montaient maintenant la rivière, un bon nombre, et il y a eu un moment de combat acharné, car nous n'étions pas assez nombreux. Nous nous battions tout en nous retirant, et tout à coup j'ai vu Saule-Rouge (Red Willow) qui courait à pied. Il m'a crié : « Cousin, mon cheval a été tué ! » Alors j'ai attrapé un des chevaux des soldats qui traînait une corde après lui, et je l'ai amené à Saule-Rouge, tandis que les soldats tiraient dru sur moi. Alors, pour un court instant, je suis devenu moi-même un Wanekia{70}. Dans ce combat, Ours-Long (Long Bear) et un autre homme dont j'ai oublié le nom ont été gravement blessés. Nous

avons pu les sauver et les emporter avec nous. Les soldats ne nous ont pas suivis très loin dans les Badlands, et quand la nuit est venue, nous sommes retournés à O-ona-gazhee avec nos blessés.

Nous voulions un groupe de guerriers beaucoup plus important, car nous voulions rencontrer les soldats et avoir une revanche. Mais c'était difficile, car tous les gens n'étaient pas du même avis, et puis ils avaient faim et froid. Nous avons tenu une réunion à cet endroit, et nous étions prêts à partir avec un groupe plus important de guerriers, lorsque Qui-a-Peur-de-ses-Chevaux (Afraid of His Horses) est arrivé de Pine Ridge pour faire la paix avec Nuage-Rouge qui était là avec nous.

Notre groupe voulait partir et se battre à tout prix, mais Nuage-Rouge nous a parlé et nous a dit quelque chose comme ça : « Mes frères, l'hiver est extrêmement rude. Les femmes et les enfants ont faim et froid. Si c'était l'été, je dirais de continuer le combat jusqu'à la fin. Mais nous ne pouvons pas faire ça. Nous devons penser aux femmes et aux enfants, car c'est très mauvais pour eux. C'est pourquoi nous devons faire la paix, et je veillerai à ce que personne ne soit malmené par les soldats. »

Les gens ont été d'accord, car c'était la vérité. Le jour suivant, nous avons levé le camp et sommes descendus d'O-ona-gazhee à Pine Ridge, et beaucoup, beaucoup de Lakotas s'y trouvaient déjà. Et il y avait aussi beaucoup, beaucoup de soldats. Ils formaient deux lignes et tenaient leurs fusils devant eux, tandis que nous passions entre eux pour aller à notre lieu de campement.

Ainsi tout était fini.

Je ne savais pas alors combien de choses étaient finies. Quand je regarde en arrière, du haut de la colline élevée de ma vieillesse, je vois encore les femmes et les enfants massacrés, couchés en tas et éparpillés tout au long du ravin tortueux, aussi clairement que je les avais vus avec les yeux de ma jeunesse. Et je vois que quelque chose d'autre est mort là, dans la boue ensanglantée, et a été enterré par la tourmente. Le rêve d'un peuple est mort ici. C'était un très beau rêve.

Et moi, qui ai reçu une si grande vision dans ma jeunesse, vous me voyez maintenant, pauvre vieil homme pitoyable et qui n'a rien fait, car le cercle de la nation est brisé et dispersé. Il n'y a plus de centre, et l'arbre sacré est mort.

Post-scriptum de l'auteur

Après la conclusion de son récit, Élan-Noir et notre groupe étions assis sur le bord nord de Cuny Table, regardant par-delà les Badlands (« la beauté et l'étrangeté de la terre », selon l'expression du vieil homme). Pointant le pic Harney qui apparaissait noir au loin, au-dessus de la frange du ciel, Élan-Noir dit : « Là-bas, alors que j'étais jeune, les esprits m'ont conduit en une vision au centre de la Terre, et ils m'ont montré toutes les bonnes choses qui sont dans le cercle sacré du monde. Avant de mourir, je voudrais aller là-haut en chair et en os, car j'ai quelque chose à dire aux Six Grands-Pères. »

Ainsi, le voyage au pic Harney a été arrangé, et quelques jours plus tard nous étions là-haut. En route vers le sommet, Élan-Noir fit remarquer à son fils Ben : « Quelque chose se passera aujourd'hui. S'il me reste quelque pouvoir, les esprits du tonnerre de l'ouest m'entendront lorsque j'enverrai une voix, et il y aura au moins un peu de tonnerre et un peu de pluie. » C'était une journée lumineuse et sans nuages, et quand nous avons atteint le sommet, le ciel était parfaitement clair. La sécheresse sévissait, une des pires dont le vieil homme avait gardé la mémoire. Le ciel resta clair jusque vers la fin de la cérémonie.

« Juste là, dit Élan-Noir en montrant un point sur le rocher, c'est là que je me tenais dans ma vision, mais le cercle du monde autour de moi n'était pas le même, car ce que je voyais était en esprit. »

S'étant habillé et peint comme il l'avait été dans sa grande vision, il fit face à l'ouest, tenant devant lui la pipe sacrée avec sa main droite. Puis il envoya une voix, d'une voix qui semblait ténue et pathétique dans l'immense espace qui nous environnait :

« Hey-a-a-hey ! Hey-a-a-hey ! Hey-a-a-hey ! Hey a-a-hey ! Grand-Père, Grand Esprit, regarde-moi, moi qui suis sur la terre, et penche-toi pour entendre ma faible voix. Tu as vécu le premier, et tu es plus vieux que tout besoin, plus vieux que toute prière. Toutes choses t'appartiennent, ceux qui ont deux jambes, ceux qui ont quatre pattes, les ailes qui sont dans les airs et toutes les choses vertes qui vivent. Tu as établi les pouvoirs des quatre quartiers qui se

croisent. Tu as fait se croiser la bonne route et la route des difficultés, et là où elles se croisent, la place est sacrée. Jour après jour, et à jamais, tu es la vie de toutes choses. »

« C'est pourquoi j'envoie une voix vers toi, Grand Esprit, mon Grand-Père, et je n'oublie rien de ce que tu as fait, les étoiles de l'univers et les herbes de la terre.

« Lorsque j'étais jeune et encore plein d'espoir, tu m'a dit que dans la difficulté je devais envoyer une voix quatre fois, une fois pour chaque quartier de la terre, et que tu m'entendrais. »

« Aujourd'hui j'envoie une voix pour un peuple au désespoir. »

« Tu m'as donné la pipe sacrée, et à travers elle je dois faire mon offrande. Tu la vois maintenant. »

« Depuis l'ouest, tu m'a donné la coupe de l'eau de vie et l'arc sacré, le pouvoir de faire vivre et de détruire. Tu m'as donné le vent sacré et la plante qui viennent du lieu où vit le géant blanc, le pouvoir de purifier et de guérir. Depuis l'est, tu m'as donné l'étoile de l'aube et la pipe. Et depuis le sud, le cercle sacré de la nation et l'arbre qui devait fleurir. Tu m'as transporté au centre du monde et montré la bonté et la beauté et le merveilleux verdoiement de la terre, la mère unique, et là tu m'as montré les formes spirituelles des choses, telles qu'elles doivent être, et je les ai vues. Tu m'as dit qu'au centre de ce cercle sacré je devais faire fleurir l'arbre. »

« Avec des larmes, Ô Grand Esprit, Grand Esprit, mon Grand-Père, avec les yeux pleins de larmes je dois dire que l'arbre n'a jamais fleuri. Tu me vois ici, je ne suis qu'un vieil homme pitoyable, et je me suis affaissé et je n'ai rien fait. Ici, au centre du monde où tu m'as emmené lorsque j'étais jeune et où tu m'as enseigné, ici même je me tiens, vieilli, et l'arbre s'est desséché, Grand-Père, mon Grand-Père ! »

« Une fois encore, peut-être la dernière fois sur cette terre, je rappelle la grande vision que tu m'as envoyée. Il se pourrait qu'une petite racine de l'arbre vive encore. Nourris-la, pour que reviennent des feuilles, des fleurs et des oiseaux chantants. Écoute-moi, non pour moi-même, mais pour mon peuple. Je suis vieux. Écoute-moi, afin qu'ils puissent revenir dans le cercle sacré et trouver la bonne route rouge, l'arbre protecteur ! »

Nous qui écoutions avions remarqué que de légers nuages

s’étaient amassés autour de nous. Une petite pluie glacée se mit à tomber, et il y eut un grondement sourd de tonnerre, sans éclair. Les larmes coulant sur ses joues, le vieil homme éleva sa voix jusqu’à une plainte très ténue, et il chanta : « Dans mon chagrin, j’envoie une faible voix, Ô Six Pouvoirs du Monde. Écoutez-moi dans mon chagrin, car je n’appellerai peut-être jamais plus. Ô faites vivre mon peuple ! »

Pendant quelques minutes, le vieil homme resta silencieux, le visage levé, pleurant sous la pluie.

Un instant plus tard, le ciel était de nouveau clair.

Bibliographie

Indiens d'Amérique

Élan-Noir parle de John Neilhardt

Les rites secrets des Indiens sioux de Joseph E. Brown

L'héritage spirituel des Indiens d'Amérique de Joseph E. Brown.

Autobiographie d'un Indien winnebago de Paul Radin

Par le pouvoir du rêve de Richard Erdœs (livre illustré en couleur)

Spiritualités des Indiens :

Les Hopis de Robert Boissiere

Les Navajos de Gerald Hausman

Les Sioux lakota de Paul Steinmetz

Le Tonalamatl ou calendrier divinatoire des anciens mexicains de B. de Sahagun

Avec cette Pipe Sacrée, vous marcherez sur la Terre de Evelyn Eaton

Hosteen Klah de Franc Johnson Newcomb

Chamanisme

Anthologie du chamanisme de Shirley Nicholson

Le temps du rêve ou la mémoire du peuple aborigène australien de Cyril Havecker

Le sens du tao de A. Kielce

Le tao de Pooh de Benjamin Hoff

Le tao de la psychologie de Jean Shinoda Bolen

Précis d'histoire de la philosophie chinoise de Fong Yeou lan

Tchan – Zen

Le traité de Bodhidharma traduit par Bernard Faure

La vision immédiate selon le Shobogenzo de Dogen

Le sens du zen de Robert Linssen

La vérité finale des trois enseignements de Kukai

Islam – Soufisme

Le soufisme de A. J. Arberry

Inde

Ramana Maharshi – L'homme de lumière de Patrick Lebail

Cinq visages de la Déesse (selon le tantrisme hindou) de Pierre Feuga

Religions comparées

Les grands mythes de création du monde de P. Ravignant et A. Kielce

Les deux mains de Dieu de A. Watts

Le culte de la Déesse Mère de E. O. James

{1} Il en est résulté un style qui vaut par sa simplicité et le respect de la chose dite, que le traducteur s'est efforcé de rendre fidèlement. (N. de l'E.)

{2} La bataille de Fetterman, communément décrite comme un massacre, au cours de laquelle le capitaine Fetterman et quatre-vingt-un de ses hommes furent exterminés à Peno Creek, près de Fort Phil Kearney, le 21 décembre 1866.

{3} Terme utilisé pour désigner l'homme blanc, mais qui ne se réfère pas à la couleur de la peau.

{4} À cause de sa couleur sentimentale, le mot peut sembler hors de propos dans la bouche du vieux guerrier grisonnant.

{5} Ou figuier de Barbarie. (N. d. T.)

{6} La bataille de Wagon Box qui eut lieu à environ dix kilomètres à l'ouest de Fort Philip Kearney, le 2 août 1867.

{7} Springfields se chargeant par la culasse.

{8} Arbres de la famille des peupliers, propres au continent américain. (N. d. T.)

{9} Oiseau de la famille des bruants. (N. d. T.)

{10} L'Union Pacific Railway.

{11} La rivière Little Big Horn.

{12} Élan-Noir pense que c'étaient les trois fourches du Missouri.

{13} Le *cottonwood*.

{14} Élan-Noir mentionne la poule de prairie ou tétras.

{15} Ici Élan-Noir remarqua : « Je pense que nous sommes proches de là, et je crains que quelque chose d'épouvantable ne se prépare tout à travers le monde. » Il ne sait pas lire et ne sait rien des affaires mondiales. (Nous sommes en 1931. [N. d. T.])

{16} Le bleu, au même titre que le noir, peut représenter la puissance de l'ouest.

{17} Élan-Noir dit que la montagne sur laquelle il se trouvait durant sa vision était le Harney Peak, dans les Black Hills. Mais il ajouta : « Le centre du monde est partout. »

{18} Il s'agit de travois, traîneaux primitifs faits de deux perches croisées, dont l'une des extrémités est attachée vers l'épaule du cheval, l'autre traînant par terre. (N. d. T.)

{19} « Qu'il en soit ainsi. »

{20} Oglalas, Brûlés, Sans-Arcs, Black Kettles, Hunkpapas, Minneconjous.

{21} Le Fort Robinson.

{22} *Aguiapi* (« brun tout autour ») : pain. *Paezhuta sapa* (« médecine noire ») : café. *Chahumpi* (« sève de l'arbre ») : sucre.

{23} Longue-Chevelure, Général Custer.

{24} À la bataille de Little Big Horn, 1876.

{25} Le colonel Dodge, avec 400 hommes et 75 chariots venus de Fort Laramie, escortait une expédition géologique. Venus au printemps, ils y restèrent jusqu'en octobre.

{26} Cheyennes et Arapahoes

{27} La piste Bozeman.

{28} L'action de frapper un ennemi, mort ou vif, avec un bâton conférait une distinction, le premier coup comptant naturellement le plus

{29} Le colonel Reynolds, avec six compagnies de cavalerie, attaqua le village de Cheval-Fou, comme il est rapporté, au matin du 16 mars 1876.

{30} La piste Bozeman, fermée par le traité de 1868.

{31} « Qu'il en soit ainsi ! »

{32} L'arbre bruissant, le *cottonwood*.

{33} La rivière Little Big Horn.

{34} Le général Crook.

{35} 17 juin 1876.

{36} C'était le détachement de Reno attaquant depuis l'extrémité sud du village.

{37} Probablement le capitaine French.

{38} Custer avait attaqué le camp à l'extrémité nord, à quelque six kilomètres de là.

{39} Il a vu Reno qui s'avançait pour attaquer à quelque six kilomètres de là.

{40} Le détachement de Custer, certainement, qui venait attaquer le côté nord du village.

{41} Ceux de Custer.

{42} Les Rees étaient ennemis des Sioux, et Custer avait des éclaireurs Rees avec lui.

{43} Un détachement des troupes de Reno était allé aider Custer, et le reste de la troupe suivait. Ils furent repoussés vers la colline où ils avaient battu en retraite après la bataille désastreuse de la vallée, à l'extrémité sud du village.

{44} Le général Terry, venant de l'embouchure de la Little Big Horn et remontant la rivière, arrivait sur le champ de bataille.

{45} Ceux de Custer.

{46} Custer.

{47} Bateau à vapeur

{48} La bataille de Slim Buttes, le 9 septembre 1876.

{49} Ils avaient quitté le sentier de la guerre.

{50} Le traité fut signé en octobre 1876.

{51} Le colonel Mackenzie attaqua le village cheyenne, ainsi qu'il est rapporté, le 26 novembre 1876.

{52} Le général Miles attaqua le village de Cheval-Fou, sur la rivière Tongue, le 8 janvier 1877.

{53} La cabane de rondins d'Élan-Noir est située à quelques trois kilomètres à l'ouest du bureau de poste de Manderson, dans la réserve de Pine Ridge, Dakota du Sud.

{54} Canada

{55} Décembre 1881.

{56} La maison d'Élan-Noir, près du bureau de poste de Manderson, Dakota du Sud.

{57} Longue-Chevelure, Buffalo Bill

{58} Omaha.

{59} Chicago.

{60} New York.

{61} Madison Square Garden.

{62} Le général Crook était à la tête de la commission qui arrangea le traité de 1889.

{63} Mason Valley, Nevada.

{64} « Celui qui fait vivre. »

{65} C'était le père Craft.

{66} Cuny Table, un haut plateau situé au milieu des Badlands.

{67} Il était gravement atteint de pneumonie.

{68} « D'accord ! »

{69} Endroit protégé, sur un haut plateau, dans les Badlands, avec des pentes très abruptes, et accessible seulement par une étroite bande de terre facile à défendre.

{70} Un « qui fait vivre », un sauveur.